

SPIRITUS

vie consacrée et mission

vie consacrée et mission

Marie-Josée Dor	Évolution de la vie consacrée missionnaire	339
des témoins de divers horizons		
Véronica Oh Soon Hee	En Corée, à l'époque de la mondialisation	347
Cyprien Mbuka	Du Nord-Sud au Sud-Nord	351
interview	En Colombie, au service de la vie	356
Marie Murat	Métisse, fille d'Anne-Marie Javouhey	360
Daniel Fasquelle	Des laïcs s'engagent dans la mission	365
réflexion et perspectives		
Michael Amaladoss	Vie consacrée et mission, réflexions théologiques	369
Pierre Schouver	Les instituts missionnaires, leur rôle aujourd'hui	379
M.-P. Essimi Nguina	Solidarité familiale et vie consacrée au Cameroun	390
Fr. Razanadrakoto	Inculturation de la vie consacrée à Madagascar	396
Santiago Ramirez	Vie consacrée et mission en Amérique latine	404
Bernard Ugeux	Communautés inter-culturelles et mondialisation	413
Julienne Gindre	Naissance et renaissance d'un institut au Rwanda	421
chroniques		
	Chapitre général FMM	427
	Sociétés missionnaires	429
	Une enquête au Brésil	431
	Quand une congrégation change de majorité	432
un livre à lire		
Bernard Ugeux	À la rencontre des cultures, par M. Amaladoss	435
	notes bibliographiques	439
	conseil de rédaction 1997	446
	table du tome XXXVIII	448

L'Église au cœur du monde, la Mission plus urgente que jamais au cœur de l'Église, interpellant ses structures, réveillant son zèle, invitant les Instituts qui lui sont consacrés à un aggiornamento permanent!

La Mission n'est pas un concept! Elle est la réponse permanente de l'Église à la poussée de l'Esprit qui continue à inviter les témoins de l'Évangile à se faire « grec avec les Grecs..., juif avec les Juifs..., tout à tous » (1 Co 9,22). Cette réponse dépend forcément des circonstances concrètes dans lesquelles le kérygme universel est annoncé. C'est cette réalité qui conditionnera toujours davantage l'évolution des Instituts consacrés à la Mission.

La fidélité au charisme du fondateur doit être inventive, créatrice. Il s'agit d'« inventer » (« venir-dans ») les inspirations de l'Esprit aujourd'hui et de leur offrir des structures qui leur permettent d'être ce qu'elles sont: l'actualisation de l'éternel plan d'amour de notre Dieu pour notre monde d'aujourd'hui. Notre dossier est construit autour de cette idée-clé.

Les appels plus précis de cette fin de millénaire se confondent dans l'interaction entre trois pôles: les exigences de justice pour les victimes de toutes les pauvretés, la reconnaissance de la pluralité culturelle comme une richesse à évangéliser dans le respect et même l'admiration et, entre les grandes religions, la promotion d'un dialogue dans lequel l'annonce se gardera de tout prosélytisme.

Le dossier, faut-il le dire, est loin d'être exhaustif! Nous considérons que la place des laïcs dans la Mission est bien plus importante que ne le laisse supposer le seul témoignage reçu à la rédaction. De même, nous croyons qu'au même titre que les autres, la Mission interpelle sans cesse les Instituts de vie contemplative sans lesquels la vie de l'Église ne serait pas ce qu'elle est.

Spiritus présente avec plaisir à ses lecteurs « À la rencontre des cultures », de Michael Amaladoss, membre du Conseil de Rédaction de la revue. La chronique fait état d'événements importants dans la vie des Instituts consacrés à la Mission universelle.

Spiritus

ÉVOLUTION DE LA VIE CONSACRÉE MISSIONNAIRE

par Marie-Josée Dor

Sœur missionnaire de Notre-Dame d'Afrique, Marie-Josée Dor a travaillé comme médecin en Algérie de 1954 à 1961. Après des études de théologie, elle a participé au gouvernement général de son institut dont elle a été Supérieure générale de 1969 à 1981. Actuellement, elle est en charge de la formation continue.

Le concile Vatican II a interpellé l'Église et, bien sûr, les instituts missionnaires. Marie-Josée Dor, avec une attention particulière aux instituts féminins, tente une analyse des changements auxquels ils ont dû procéder.

La vie consacrée est suite du Christ, mémoire de sa Passion et de sa Résurrection vécue sous le dynamisme de l'Esprit. Le charisme n'est pas une belle idée, un idéal défini une fois pour toutes. C'est un don que nous recevons quotidiennement de l'Esprit. Nous avons à l'interpréter chaque jour dans la situation que nous vivons.

En conséquence, ce ne sont pas les changements qui devraient nous poser problème, mais le *statu quo*. Cette interprétation continuelle de la vie consacrée lui donne un double caractère *mystique et politique* : adoration et libération. Le Dieu que nous adorons est compatissant ; il fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants. C'est en nous engageant complètement à revivre dans le monde la mémoire de Jésus-Christ qui a annoncé la proximité de Dieu Père, que nous aiderons à un respect plus grand de la personne, à un recouvrement de la dignité et de la valeur pour les hommes et les femmes déformés par quelque idéologie que ce soit.

Je voudrais signaler rapidement les déplacements de la vie consacrée au moment du Concile pour passer ensuite à la vie consacrée missionnaire confrontée à un changement fondamental du fait de l'évolution historique des populations auxquelles elle s'est donnée.

LE CONCILE ET LES DÉPLACEMENTS DES ANNÉES 60-70

des signes annonciateurs

Au moment du Concile, la vie consacrée était, pour beaucoup d'auteurs et de spectateurs, arrivée à un état d'épanouissement au-delà duquel il ne pouvait y avoir que régression et affadissement. Elle semblait organisée pour l'éternité, codifiée selon une tradition vénérable et très riche qu'il eut été téméraire et présomptueux, non pas de contester, mais seulement de discuter. Cette tradition séculaire se basait sur une volonté de retrait du monde, non pour le fuir, mais pour le transformer de l'intérieur au feu de la prière et de l'union à Dieu. Depuis plusieurs siècles cependant, montait au cœur de la vie consacrée un désir de vivre au monde qui, après bien des vicissitudes, aboutit aux *Instituts de Vie Apostolique*.

Il était pourtant difficile de trouver l'équilibre qui permettrait d'articuler mystique et politique. Cette recherche pour intégrer la vie spirituelle, la contemplation, à une participation active à l'avènement du Royaume dans l'histoire de l'humanité, était reconnue chez des personnes, mais l'Église hésitait encore à l'institutionnaliser par crainte d'abandonner les structures monastiques qui, pensait-on, avaient fait leurs preuves, pour inventer un autre mode de la recherche de Dieu. Cependant, le changement de société, le bouleversement de l'équilibre de la planète provoqué par la deuxième guerre mondiale, ont fait prendre conscience à beaucoup de l'urgence criante d'un aggiornamento pour la vie consacrée, mais aussi pour toute l'Église.

et c'est le Concile !

Il a profondément marqué la vie religieuse. Il y a eu, bien sûr, *Perfectae Caritatis*, le document propre à la vie religieuse qui renvoyait les congrégations à la recherche de leurs sources. Mais trois documents ont particulièrement influencé la vie consacrée missionnaire : *Lumen Gentium* qui revalorise la consécration baptismale, affirme l'appel

de tout chrétien à la sainteté et présente l'Église comme peuple de Dieu; *Gaudium et Spes* qui redéfinit le rapport de l'Église au monde, envisagé comme le lieu où Dieu se révèle, agit et sauve; *Nostra Aetate* qui reconnaît les valeurs présentes dans les religions du monde et jette ainsi les bases de ce que nous appelons maintenant le dialogue inter-religieux.

des transformations s'accomplissent

On peut en dégager quelques lignes directrices:

La prédominance donnée à la personne. Il y a comme une démocratisation des structures d'autorité. Dialogue et co-responsabilité deviennent des mots-clés. En réponse, l'obéissance est vécue dans une plus grande responsabilité personnelle. Elle exige échange et discernement qui favorisent un engagement libre dans ce qui est demandé.

La revalorisation de la consécration baptismale entraîne une nouvelle interprétation de la vie consacrée comme un chemin de vie chrétienne parmi d'autres. La notion d'état de perfection qui semblait établir la personne dans une situation privilégiée et stable, est remise en question. La vie consacrée apporte un plus dans l'Église, elle est une expérience particulière, sans doute irremplaçable, mais il n'y a pas de supériorité.

Le désir d'une présence au monde pousse à la création de petites communautés qui permettent une meilleure connaissance du milieu et des relations plus fraternelles.

Ainsi, le Concile marque la vie consacrée missionnaire dans ses trois aspects: religieux, apostolique, missionnaire et la prépare à accueillir les bouleversements en cours. Dans ce qu'elle a de meilleur, cette recherche dénote **un désir de vie évangélique** plus authentique.

RÉPERCUSSIONS SUR LA VIE MISSIONNAIRE

des événements qui interpellent

À cette époque, la vie consacrée missionnaire se trouve donc interpellée par des événements extérieurs étroitement liés aux évolutions de mentalité qui ont provoqué le Concile.

Depuis quelque temps déjà, on assistait à une *renaissance des peuples colonisés* dont le riche passé millénaire avait été, un temps, méconnu, occulté, voire méprisé. Il y a une prise de conscience des richesses culturelles, un réveil des religions du monde, et principalement des religions ancestrales enracinées dans le terroir et dont on redécouvre le rôle d'humanisation profonde.

De ce mouvement vont surgir les *Indépendances nationales* et, au niveau de l'Église, la création d'une hiérarchie autochtone. L'accent mis par le Concile sur l'autonomie des Églises locales vient confirmer ce mouvement. La personne humaine, un temps humiliée dans ces pays, reprend toute sa dignité et la prise en charge de son destin et de ses droits fondamentaux dont on l'avait dépouillée.

Appelée à dépasser les frontières linguistiques et culturelles, la vie consacrée missionnaire se trouvait entraînée à pousser sa réflexion en Église au plus profond des cultures. L'*inculturation*, demandée par les civilisations où elle est immergée, est une invitation à l'Église dans son ensemble. Sur certains points, la vie missionnaire a pu être initiatrice.

Ce mouvement a rencontré, c'est humain, des résistances: « Pourquoi changer des façons de faire qui ont fait leurs preuves?... Les peuples autochtones sont-ils prêts à se prendre en main?... » Mais aussi, il faut le dire, il a répondu à l'attente de beaucoup qui percevaient l'inadéquation et parfois l'injustice de certaines situations.

des changements significatifs

Dans plusieurs instituts, on a *rapproché les centres de décision des instances locales*. Les moyens ont varié de l'un à l'autre, mais le mouvement a été le même. L'évêque de Lusaka ne devait pas attendre du Canada une réponse à ses demandes. Un dialogue sur place permettait de mieux respecter l'exigence des situations locales et peut-être aussi les limites et les possibilités des personnes.

La prise de conscience de l'urgence de certaines situations provoqua dans l'Église et au sein des instituts une prise de position: **l'option pour les pauvres** est reconnue comme une priorité. Cette interpellation, venue principalement de l'Amérique Latine, s'est généralisée dans les instituts internationaux à travers les structures de réflexion et de participation. Les grandes institutions scolaires ou hospitalières sont alors per-

gues comme une puissance qui éloigne de la population défavorisée. Lorsqu'ils viennent à l'hôpital, les gens simples sont noyés dans l'anonymat, dépayés par une approche de la personne et de la maladie différente de celle dont ils ont l'habitude. L'attention portée à ces problèmes provoqua une conception différente de l'œuvre à accomplir.

Ce mouvement de réveil de la part des populations, de prise de conscience du côté des missionnaires, est complexe et touche à tous les domaines de la vie humaine. Il a exigé de la vie missionnaire un revirement à 180°. Le point de départ de notre réflexion ne se situait plus dans notre propre interprétation de l'Évangile, mais *au cœur des situations culturelles*, changeant ainsi notre regard, tant au point de vue théologique qu'ecclésial ou social. La perception accrue de la valeur des cultures ouvre nos yeux et nous met à l'écoute du monde, entamant ainsi notre sentiment souvent inconscient de supériorité. La reconnaissance de l'apport humain et spirituel, véhiculé par les religions, remet en cause une certaine vision du salut en Jésus-Christ. L'indépendance des pays où nous vivons modifie notre situation, tant dans l'Église locale que dans la société.

Si l'on regarde ces évolutions plus ou moins radicales, on peut affirmer que le plus grand déplacement se situe dans *le passage d'une position d'initiateur, de guide, de maître à celle de serviteur*.

au service des Églises locales

L'Église locale prend son avenir en mains. C'est elle qui accomplira l'inculturation nécessaire du Message. La théologie de l'Afrique ou de l'Asie sera faite par les théologiens autochtones. Nous avons déjà la théologie de la Libération développée en Amérique Latine. Nous n'avons pas à faire ce travail de réflexion, nous pouvons le soutenir en l'accueillant dans un esprit de dialogue et de solidarité. C'est l'Église locale qui établit les programmes de pastorale, de catéchèse, de liturgie. Nous pouvons collaborer dans la mesure où cela nous est demandé. Pour les congrégations masculines, le déplacement est certainement plus important.

Sur le plan de la place de l'Église et des instituts dans une société donnée, il y a eu beaucoup de variantes vécues souvent au sein du même institut en fonction des diversités culturelles, religieuses, politiques, économiques des pays où nous nous trouvons. Pour les congrégations féminines, cela se traduit par une importante réflexion sur

notre présence, avec la recherche d'une plus grande proximité des populations les plus déshéritées laissant aux nationaux les institutions et les œuvres plus importantes.

au plus proche des gens

On a observé un passage du médical et du scolaire au social, aux soins préventifs, mouvement parallèle à l'apparition des communautés ecclésiales de base. Ce qui fait que, bien souvent, de petites communautés se sont créées réunissant la pastorale de base, l'éducation sanitaire, l'alphabétisation, l'aide aux familles. Les hôpitaux et écoles sont cédées aux congrégations locales ou aux diocèses, parfois au gouvernement... Passations souvent précédées d'une longue période de collaboration qui permettait d'effectuer les changements souhaités par les nouveaux gestionnaires.

Dans certains cas, les missionnaires, hommes et femmes, ont collaboré aux institutions gouvernementales scolaires ou médicales. Les nominations dépendaient alors du gouvernement. Là encore, l'initiative est enlevée aux congrégations qui ne peuvent plus faire leurs prévisions apostoliques de la même façon. Le témoignage subissait, là aussi, un déplacement: par-delà le soin des malades, il y avait toute une présence au milieu professionnel où nous étions situés sur un plan d'égalité, ce qui nous a permis bien souvent de découvrir la population sous un tout autre jour.

un nouveau style de vie et de prière

Ce déplacement social et ce nouveau type d'activité sont accompagnés d'un *changement de style de vie*. De telles petites communautés ne peuvent avoir un horaire strict pour les repas et la prière. Elles ne peuvent prier ensemble l'office régulier trois fois par jour; il faut trouver des temps où la communauté se retrouve pour prier une fois par jour sans compter l'Eucharistie, *inventer une forme de prière* qui tienne compte de l'apostolat de chacune, prenne en charge explicitement la communauté humaine dans laquelle on vit..., une forme de prière qui fasse remonter vers le Seigneur le positif vécu avec les gens, dans la louange pour les actes de courage si fréquents, ce service de la vie qui tisse le quotidien des simples et des petits, une prière ensemble qui développe la contemplation de la présence de Dieu à cette population donnée, dans les actes religieux, les traditions, les valeurs ancestrales, quelle que soit la religion vécue. Savoir célébrer ces valeurs, fêter avec eux les événements religieux... Tout cela développe en nous un regard

d'amour sur ce peuple que Dieu aime. On apprend petit à petit à apprécier, à aimer comme Dieu aime... ou, tout au moins, on essaie.

tout un programme de conversion

La *théologie de la mission* évolue et se déplace, elle aussi. Il n'est plus si clair que la conversion à la foi chrétienne soit pour tous l'unique voie de salut. La complexité des situations culturelles nous aide à percevoir que l'implantation de l'Église ne dépend pas, avant tout, du travail du missionnaire assisté par la grâce, mais que c'est une œuvre de longue haleine dont l'Esprit est l'unique artisan. Devant l'œuvre à accomplir se développe un sentiment d'humilité, de pauvreté qui suscite le désir d'être à l'écoute de la population dans laquelle nous sommes immergés. La mission devient «vie avec», contemplation et adoration du Père présent à ce peuple.

Nous retrouvons ici les aspirations du Concile, mais concrétisées, approfondies par la vie. La mission prend d'autres accents mais l'amour en reste le premier mobile. Elle devient libération de toute oppression, dialogue avec les religions du monde, inculturation du message réalisée par l'Église locale, mais voulue, désirée et accompagnée par les missionnaires. *C'est tout un programme de conversion personnelle.*

ET LA VIE CONTINUE

Certains problèmes sont maintenant intégrés. D'autres surgissent. La vie consacrée, si elle veut être témoignage pour aujourd'hui, demande à être inculturée. L'exigence du don total demeure mais doit s'exprimer dans des schèmes culturels différents. Mais **bien des questions se posent** pour les congrégations internationales qui accueillent des candidates de tous les horizons.

Le sens de la hiérarchie varie selon les cultures. Comment faire, dans les consultations pour les responsables, pour que chacune se sente libre et que les votes ne s'orientent pas immanquablement vers l'aînée ?

Quel concept et pratique de la pauvreté dans un monde qui la rejette comme un mal ? Comment éviter que la dépendance qui accompagne la mise en commun des biens, n'entrave pas le sens de la responsabilité, mettant ainsi en danger un développement adulte de la foi ?

Comment accorder ces attitudes si différentes vis-à-vis de l'argent quand on est dans une communauté pluriculturelle ? Ne nous tournons-nous pas vers une autre conception de la pauvreté dans ce chemin de renoncement qui nous est demandé depuis quelques années ?

La vie communautaire entre Sœurs de pays qui ont colonisé et de pays qui ont été colonisés... Il s'agit de nous aider à prendre conscience de nos blessures, à les exprimer, à bâtir ensemble en vérité au-delà du passé. Ce *témoignage de fraternité*, qui embrasse tous les continents, pourrait être le témoignage le plus prégnant dans les années à venir pour nos sociétés de plus en plus pluralistes.

un rôle prophétique

Dans cette décennie 90, nous nous sentons submergées par la *détresse* dans le monde, et peut-être de façon plus violente en Afrique. Sida, famine, luttes fratricides remettent en cause certains aspects de l'œuvre missionnaire que nous considérons un peu comme une réussite. Devant ces situations nous nous sentons pauvres, sans voix, sans appui, sans pouvoir, et pourtant animés de la même conviction.

Nous percevons avec acuité, face aux souffrances de tant de populations, face au Dieu glorieux de l'islam ou face à une absence ressentie de Dieu, que nous avons à *prêcher un Messie crucifié, humble, sans voix, aussi démuné que les pauvres qu'il veut libérer*, mais qui, en raison même de cette petitesse, est proche de toute détresse. Une amie musulmane, après avoir affirmé que nous adorions le même Dieu, se corrigeait en disant : « Non, ce n'est pas le même Dieu, le tien a les bras ouverts ».

Marquée par le dépassement des frontières, la vie consacrée missionnaire semble avoir dans l'Église un rôle prophétique : pour être **un pôle d'universalité**, au niveau des Églises locales du Nord, du Sud, d'Orient et d'Occident ; pour proclamer que **la fraternité est possible** dans un monde pluraliste, où la montée de la mondialisation risque d'être nivelante et provoque une exacerbation des différences, une revendication d'identité ; pour manifester que **Dieu est présent** dans les pires bouleversements de l'histoire et qu'il accompagne avec amour chaque homme, chaque femme, dans les situations difficiles.

Marie-Josée Dor

*26, rue Gay-Lussac
75005 Paris*

DES TÉMOINS DE DIVERS HORIZONS

La mondialisation de l'économie, l'internationalisation des congrégations, si elles ont des répercussions sur les structures de la vie religieuse, sont aussi vécues par des personnes bien concrètes. Quelques-unes d'entre elles en témoignent à partir de trois continents différents.

À L'ÉPOQUE DE LA MONDIALISATION EN CORÉE

par Véronica Oh Soon Hee¹

Actuellement en Corée, on entend beaucoup les mots: **mondialisation, village mondial, le monde est un, communauté internationale**. C'est le signe que nous avons de nombreux échanges avec d'autres nations aux niveaux politique, socio-économique et culturel. De fait, aujourd'hui, partout dans le monde, on peut rencontrer des Asiatiques, des Coréens. Selon les directives du gouvernement, nous vivons vraiment une époque de mondialisation.

Dans notre Église aussi, très minoritaire, les chrétiens ne sont pas moins fervents qu'ailleurs, et le nombre de Coréens qui font des pèlerinages à l'étranger s'est accru rapidement, de même que celui des étudiants: prêtres, religieuses et laïques. À partir des années 80, de nombreuses congrégations internationales sont entrées en Corée. On a même pu voir le phénomène de congrégations venant chercher des vocations chez nous, particulièrement pour celles qui n'en avaient plus dans leur pays. Comme on peut l'imaginer, il y a évidemment des échecs parmi les jeunes qui entrent dans ces conditions, et cependant ce mouvement continue. Peut-être la visite de Jean-Paul II et la cano-

nisation de 103 martyrs coréens en 1984, les jeux olympiques en 1988, le 44^e Congrès eucharistique en 1989 ont-ils mieux fait connaître notre pays, le dynamisme de son Église et sa richesse en vocations.

Quant à nous Franciscaines Missionnaires de Marie, présentes en Corée depuis 1958, nous sommes une congrégation internationale consacrée à la mission universelle. Actuellement, des sœurs de huit nationalités sont présentes en Corée, tandis que des sœurs coréennes ont déjà été envoyées en mission dans douze pays. Dans les congrégations coréennes aussi, on ne se limite plus à partir hors du pays pour la pastorale des émigrés coréens, mais on commence à envoyer des sœurs pour servir d'autres Églises et d'autres peuples en Afrique ou en Amérique Latine.

surprise de me trouver devant des étrangères

En 1973, quand j'ai pensé entrer chez les FMM, j'ignorais qu'il s'agissait d'une congrégation missionnaire internationale, et c'est le caractère franciscain qui m'a attirée.

À ma première visite à la communauté, j'ai été accueillie par la provinciale de l'époque, philippine, et une sœur américaine. La sœur philippine ne parlait pas coréen ; je dus me présenter rapidement avec mon peu d'anglais, et lui exprimer mon désir de connaître sa congrégation. En réalité, à ce moment-là, cela ne me parut pas spécialement difficile ou pénible. J'étais tellement surprise de me trouver devant des étrangères et d'avoir pu partager sans trop de problèmes ! Au contraire, *j'éprouvais un sentiment de joie en découvrant que nous partagions la même foi en Jésus-Christ*, elles venues d'ailleurs, si différentes extérieurement, et moi, jeune coréenne récemment convertie. Durant mon noviciat en Corée, ma responsable de formation était aussi philippine ; je me suis émerveillée de pouvoir tant apprendre d'elle qui avait grandi et vécu dans une culture chrétienne. Par la suite, en vivant avec des sœurs d'autres pays, j'ai cherché à avoir un cœur ouvert et prêt à recevoir comme à donner.

Il m'arrive parfois de penser que vivre dans une congrégation internationale est peut-être, sous différents aspects, plus difficile que dans une

1/ Sœur Veronica OH SOON HEE, née en 1948, baptisée en 1966, est entrée chez les FMM en 1973. Après son noviciat et les études de théologie au séminaire de Séoul,

elle a accompli un travail pastoral en paroisse et auprès des prisonniers. Actuellement, elle est responsable des sœurs de vœux temporaires de la Province de Corée.

congrégation locale. Pourquoi ? Défis et désaccords sont sans doute plus nombreux entre personnes si différentes, de cultures, modes de pensée, styles de vie si divers. Dans un monde qui valorise tant les compétences et l'efficacité, la vie en communauté internationale peut paraître coûteuse et inefficace. Il est plus facile dans son propre pays d'évangéliser, de se sentir utile, de palper les résultats, tandis que l'envoi à un autre pays demande l'apprentissage d'une langue, l'adaptation à une culture, ce qui ne va pas sans difficulté ni perte de temps. Cependant, à partir de mon expérience, j'ai la conviction que le positif surpasse de beaucoup ces obstacles. *Je crois que notre vie fraternelle, quand elle intègre toutes ces diversités et que nous nous aimons vraiment, « un cœur et une âme », est signe de l'amour de Dieu et de son Royaume déjà présent.* Une telle fraternité internationale témoigne directement de l'Évangile même sans paroles ; « être communauté » de nations, races et cultures différentes, c'est manifester que nous sommes, à la suite du Christ, frères et sœurs, enfants d'un même Père.

Dans un tel contexte, j'ai expérimenté combien Dieu est étonnant ! Quelle richesse, quelle variété, quel infini en Lui, que d'occasions de rendre grâce ! Oui, je découvre et je loue ce Dieu surprenant, à l'œuvre dans la culture des autres et dans la mienne, que j'apprends ainsi à connaître et aimer plus profondément. Cette découverte est un enrichissement continu pour moi qui, entrée dans une famille internationale sans trop la connaître, remercie aujourd'hui Dieu de m'y avoir conduite.

attirée par François d'Assise et Marie

J'ai commencé ma vie religieuse avec un cœur rempli du désir de trouver ma place parmi les sœurs qui, le matin, louent le Seigneur et lui offrent leur journée, et le soir, le remercient ; je pensais que les religieuses témoignent de l'amour de Dieu qui sauve et l'annoncent à tous. J'étais alors attirée par cet idéal : vivre et annoncer l'amour de Dieu dans une vie communautaire. Je voudrais mentionner, comme particuliers à notre vie missionnaire internationale FMM, le caractère franciscain, l'esprit et les attitudes de Marie, et la mission universelle.

La figure aimée et respectée de François d'Assise transcende les siècles. Sa spiritualité parle à notre société contemporaine en quête de paix, soucieuse de l'intégrité de la création. La nature n'est-elle pas « notre mère la terre » à laquelle, au terme de notre vie, nous retourne-

rons? Pour les Asiatiques, qui accordent tant de prix à l'harmonie avec la nature, le regard de François sur toute créature de Dieu comme « *frère, sœur, et mère* » et son attitude de louange universelle ont une grande puissance d'attraction.

En Corée, Marie tient une grande place, la Légion de Marie est très active, et la dévotion mariale très répandue. *Pour nous FMM, Marie est le modèle et la voie*, celle dont nous essayons de vivre les attitudes, et cet accent marial est très attirant.

passée d'une Église qui reçoit à une Église qui donne

Jusqu'aux années 70, la Corée a reçu beaucoup d'aide des autres pays. Maintenant, nous sommes passés *d'une Église qui reçoit à une Église qui donne*, et rares sont les paroisses dont les prêtres sont des missionnaires étrangers; ceux-ci travaillent plutôt dans la pastorale spécialisée. L'Église de Corée a commencé, elle aussi, à envoyer des missionnaires. Les chrétiens prennent mieux conscience des besoins des autres Églises; des prêtres, des religieuses manifestent un réel intérêt pour la mission hors de leur pays. Des missionnaires laïcs travaillent déjà aux Philippines, en Papouasie, en Amérique Latine. Ce mouvement, qui touche non seulement l'Église catholique, mais aussi les Églises protestantes, est bien dans la ligne de notre spécificité de FMM envoyées dans le monde entier. Les jeunes qui envisagent la vie FMM sont informées de son caractère missionnaire universel; avant leur entrée, elles doivent se montrer disponibles à un envoi éventuel. Dès le postulat, la formation initiale vise à faire grandir le sens missionnaire et à préparer cet envoi. Cette année, par exemple, dix sœurs FMM coréennes ont prononcé les vœux perpétuels. Parmi elles, sept ont été envoyées en Corée, et trois vers l'Argentine, la Suisse et l'Éthiopie. Pour nous, ce n'était pas une surprise, mais pour l'assemblée présente, les prêtres et même l'évêque, ce fut très émouvant.

religieuse dans la pluralité et la diversité

Ce que j'ai considéré comme positif présente évidemment des difficultés et des défis. Je parle de cette vie dans la pluralité et la diversité. Vivre toutes ensemble en «sœurs» c'est très beau mais, dans la réalité, on se heurte, bien sûr, à certains obstacles: accepter l'autre telle qu'elle est, accueillir les autres cultures... Ce n'est pas facile! Il est d'abord essentiel de bien se connaître, de comprendre, d'aimer et d'as-

sumer sa propre culture, pour ensuite accepter l'autre et l'aimer tel qu'il est. Même en vivant très longtemps parmi les frères et sœurs d'un autre pays, on ne peut jamais devenir totalement l'un d'eux. La difficulté et la tâche demeurent de s'accepter différents. Heureusement, la Corée n'a pas d'aversion ni de réelles tensions envers d'autres peuples (sauf la Corée du Nord), il n'existe donc pas de difficultés majeures mais on ne peut nier les tensions dues aux cultures et particulièrement au langage, même après de longues années.

Aujourd'hui, les Églises d'Asie qui ont longtemps reçu, sont appelées à donner à leur tour à celles d'Europe et d'Amérique du Nord, où la mission est urgente et les religieux moins nombreux. Cela implique une bonne préparation des deux côtés, mais c'est très signifiant et plein d'espérance !

DU NORD-SUD AU SUD-NORD

par Cyprien Mbuka²

Un débat sur la vie consacrée missionnaire ne peut pas, aujourd'hui, ne pas évoquer les questions et les espoirs que suscitent la montée des vocations missionnaires du Sud et la diminution de celles du Nord. Membre d'un institut missionnaire international, je connais certaines de ces questions et je fais l'expérience de certains espoirs. Je voudrais, dans ces lignes, partager brièvement mon expérience.

la pratique avant la théorie

En 1905, le premier non-européen, un Chinois, entrait dans la congrégation. Au moment où je commençais mon noviciat en 1965, elle avait déjà ouvert ses portes à plusieurs membres issus du Sud, notamment

2/ Le Père Cyprien MBUKA, originaire de Boma (République démocratique du Congo), est membre de la Congrégation du Cœur Immaculé de Marie (scheutiste).

Il est titulaire d'un doctorat en théologie. Membre du gouvernement général de sa congrégation, il vient d'être nommé évêque auxiliaire de son diocèse d'origine.

des Philippins et des Zaïrois. Bon nombre d'entre eux avaient déjà l'expérience d'une vie en communauté internationale en Belgique et en Italie. J'ai personnellement fait mon noviciat et mes études philosophiques et théologiques en Europe.

J'avais constaté que, dans nos communautés, nous nous efforcions de tenir compte des cultures particulières des membres présents. Les membres du Sud étaient généralement intégrés dans le milieu. Les engagements apostoliques favorisaient cette intégration. Cette présence n'était guère soutenue par une réflexion systématique sur le fait de la présence des membres du Sud au Nord et dans un institut issu du Nord. Il n'était pas encore évident qu'un Zaïrois ou un Philippin puisse être reçu en Belgique comme missionnaire auprès des Belges. Il faut reconnaître que cette présence des membres du Sud au Nord était surtout un fait pratique dans le cadre de la formation initiale, bien qu'il ne faille pas négliger la préoccupation des supérieurs pour promouvoir l'internationalisation de l'institut dès la formation initiale.

prise de conscience

C'est peu à peu que je pris personnellement conscience du fait que, dans notre institut, la vie religieuse missionnaire n'était plus à sens unique et que le mouvement du Nord vers le Sud s'inversait progressivement. La jeunesse occidentale, à laquelle l'histoire me rattacha durant mes années de formation, vivait une crise identitaire : ce fut, entre autres, l'explosion de mai 1968. La théologie reçue était marquée par des accents contestataires. Vatican II, alors encore frais dans les chantiers théologiques, soulignait l'importance des Églises locales. En ces années 60, les nations africaines, à peine sorties de la colonisation politique, luttaienent encore pour leur pleine identité. En 1970, j'ai participé à Bruxelles à une réunion des confrères africains en Europe, en préparation à la rencontre des membres africains de la congrégation à Kinshasa. L'identité propre des Africains au sein d'un institut missionnaire international d'origine européenne faisait partie des points importants de l'agenda.

C'est dans ce contexte de tension dialectique, de quête d'identité culturelle, politique et ecclésiale que se précisaient en moi ma vie religieuse missionnaire et mon appartenance à un institut international issu du Nord.

fermentation et consolidation

À part mes trois premières années en mission passées en paroisse, le reste de ma vie missionnaire est essentiellement un engagement *ad intra* : formation initiale de nos membres et gouvernement à divers niveaux. À plusieurs reprises j'ai eu l'occasion de prendre part à des réflexions sur la question du rapport entre les membres issus du Nord et ceux du Sud dans la dynamique missionnaire.

Lorsque, en 1972, je suis envoyé en mission au Cameroun, je suis pleinement conscient que le mouvement missionnaire n'est plus seulement Nord-Sud, il est aussi Sud-Sud. J'ai eu la joie de participer activement aux réflexions du Chapitre Général de 1981 qui a invité toutes nos provinces à être prêtes à accueillir des missionnaires. Cette affirmation était prophétique ; non seulement elle encourageait la mission Sud-Sud, mais elle ouvrait aussi le chemin à un nouveau paradigme missionnaire, celui du mouvement Sud-Nord.

Par ailleurs, le mouvement général de l'institut est allé dans le sens de l'internationalité et l'institut a toujours refusé l'existence, en son sein, de groupes culturels institutionnalisés. Pour des missionnaires travaillant en dehors de leur propre pays et contexte culturel, l'internationalisation des membres exige aussi l'intégration dans les milieux d'accueil. On continue d'insister sur le fait que le peuple qui nous accueille, sa vie quotidienne, ses peurs, ses espoirs et ses joies, sont le point de référence de notre comportement et de notre activité.

L'expérience de l'internationalité et de l'intégration ont rendu plus profonde en moi la conviction de l'égalité foncière de tous les humains et de toutes les cultures ; elles ont rendu plus évident le fait que l'Évangile interpelle tous les peuples et donc que la mission est sur les six continents. Plus que jamais, ma présence à l'étranger ne fut plus une pure factualité ; elle s'inscrivait désormais dans le processus de mon identification comme envoyé, mandataire, témoin d'une culture, d'une Église locale, d'un continent.

temps de semailles

En Europe, l'appel lancé par le Chapitre Général de 1981 à toutes les provinces à être prêtes à accueillir des missionnaires, reçoit une réponse concrète en février 1986 lorsque notre province de Belgique

septentrionale met sur pied un projet missionnaire pour Anvers impliquant deux confrères du Sud : un Philippin et un Zaïrois. Depuis lors, des membres zaïrois et philippins de l'institut sont missionnaires en Belgique et en France.

Jusqu'au Chapitre de 1974, aucun non-européen n'est présent dans l'administration générale, aucun n'a encore accédé au statut de supérieur majeur, aucun n'est responsable d'une communauté de formation, aucun n'est économiste au niveau provincial. C'est au Chapitre de 1974 que l'on voit pour la première fois un membre du Sud entrer au gouvernement général. Par la suite, peu à peu, des membres du Sud seront provinciaux, économistes provinciaux, recteurs de maisons de formation, maîtres des novices. Depuis ce même Chapitre, outre le fait que le principe de la compétence demeure de rigueur, des membres issus du Sud seront présents dans le gouvernement général. Il est important de relever que des membres du Sud sont actuellement présents dans des gouvernements provinciaux du Nord.

interrogations, interpellations

Le mouvement du Sud vers le Nord présente des défis aussi bien aux missionnaires qu'aux peuples auxquels les missionnaires sont envoyés. Beaucoup de gens du Nord pensent encore que les missionnaires partent du Nord vers le Sud ; pour eux, le Sud est le terrain de la mission par excellence. Dans plusieurs milieux, il est encore psychologiquement très difficile de changer cette mentalité.

La présence des missionnaires au Nord suit un rapport qui va en s'inversant : les plus actifs et les plus jeunes viendront du Sud. Nos provinces du Nord seront-elles suffisamment ouvertes et courageuses pour laisser aux jeunes membres venus du Sud l'espace et la liberté d'inventer la mission au Nord en dialogue avec l'Église locale ?

D'une façon générale, les confrères issus du Sud proviennent de milieux matériellement pauvres. Nous Africains, par exemple, nous privilégions l'être plutôt que l'avoir, le relationnel plutôt que le fonctionnel, le temps élastique plutôt que chronologique. En tant qu'Africain, je dois confesser qu'il n'existe guère dans l'institut un dialogue profond et sincère autour du vœu de pauvreté : c'est un débat culturellement orienté ; la part du Nord y est prépondérante, au risque de s'imposer.

C'est un fait que, dans notre institut actuellement, le Nord dispose de la puissance financière et le Sud fournit les vocations. La diminution des membres du Nord et l'augmentation de ceux du Sud vont soulever de graves questions de gestion matérielle. Comment nous, membres du Sud, allons-nous faire fonctionner financièrement l'institut, non seulement sur le plan des moyens financiers, mais aussi sur l'approche de la gestion financière elle-même? Nous, membres issus du Sud, serons-nous prêts à gérer les structures et les biens immeubles présents au Nord et conçus pour le Nord?

germes d'espérance

C'est progressivement et selon les besoins et les exigences imposés par de nouvelles compréhensions de la mission, que l'institut, sur le plan de la dynamique missionnaire, se laisse enrichir par la présence en son sein des membres issus du Nord et du Sud. Malgré la lenteur et la pesanteur imposées par les contingences historiques, des germes d'espérance sont perceptibles au plan de l'approfondissement du sens de la mission aujourd'hui.

Pour plusieurs d'entre nous et pour les peuples d'Europe, il est de plus en plus clair que la mission n'est pas une recherche de débouché pour des missionnaires sans emploi ni une quête utilitariste de main d'œuvre pour des couvents qui se vident. Nous sommes de plus en plus conscients qu'il s'agit d'exprimer *la communion des Églises vécue concrètement et de poser un signe de fraternité universelle entre Églises-sœurs*. Les Églises locales d'Europe découvrent peu à peu, à partir du Sud, un autre aspect de l'Évangile. Bien des gens du Sud réalisent que le Nord n'échappe pas au jugement de l'Évangile et que Dieu appelle aussi des gens du Sud pour apporter la Bonne Nouvelle aux gens du Nord. Ainsi tous, missionnaires ou non, devenons de plus en plus convaincus que la mission est sur les six continents, ce qui invite à prendre au sérieux la « *reverse mission* ».

Il est évident que l'intégration au Nord de vocations issues du Sud va s'imposer de plus en plus dans notre institut. C'est un avènement salutaire, une heure de grâce, une renaissance de notre institut. Il est impératif que, tous, nous nous y préparions ecclésiologiquement, psychologiquement, financièrement et spirituellement, dans la fidélité au Christ et la disponibilité à l'Esprit.

AU SERVICE DE LA VIE

EN COLOMBIE

Deux religieuses des Sœurs de la Charité, Dominicaines de la Présentation – une aînée qui a 30 ans de vie religieuse et une jeune qui vient de renouveler ses vœux – racontent leur expérience. Vivre parmi les persécutés, au milieu des conflits entre la guérilla, l’armée et les groupes paramilitaires, comporte aussi des conséquences pour la vie religieuse³.

à l’école des communautés

Sœur M.S. – Je suis engagée dans la vie religieuse depuis plus de 30 ans. J’ai travaillé d’abord 13 ans dans le domaine de la santé. Je suis infirmière et je crois que ce contact avec la maladie et la souffrance m’a éveillée à la défense de la vie. Ensuite, j’ai commencé à sortir de l’institution. Ce ne fut pas un travail facile parce que nous nous occupons de nombreuses œuvres et s’engager dans des activités missionnaires implique une certaine forme de rupture.

J’ai eu la possibilité de travailler quatre ans au Brésil dans la pastorale ouvrière et avec les CEB (Communautés Ecclésiales de Base). Ce fut une importante expérience de formation. Sans que je sache pourquoi, on m’a rappelée du Brésil. On disait, à cette époque de répression et de l’apogée de la théologie de la libération que, par le fait même de travailler avec les CEB, on savait quels livres je lisais et à quelles réunions je me rendais, et cela était un motif suffisant pour être suspecte. Mais mon expérience a été très positive : j’ai eu l’occasion de connaître d’autres formes de vie religieuse et surtout de m’ouvrir à une lecture populaire de la Bible. Tout cela m’a beaucoup apporté.

3/ Cette contribution est extraite d’une interview enregistrée par le Père Miguel SOMERS (SVD) durant la session « Justice et Paix » à Santafé de Bogota, en juin

1997. *Comision Intercongregacional de Justicia y Paz – Conferencia de Religiosos de Colombia, Apartado 31861 Santafé de Bogota, D.C. Colombia*

De retour en Colombie, j'ai de nouveau participé aux missions traditionnelles qui existent ici. Mais mon expérience pastorale et ma façon de vivre ne me permettaient pas de continuer ce travail parce que je trouvais une Église trop machiste et traditionnelle, des prêtres qui s'arrogeaient le pouvoir et qui pensaient que seule leur parole valait la peine d'être écoutée car eux seuls détenaient la vérité. Je suis donc venue ici, je suis restée six ans au sud de Bogota parce que, selon moi, on ne doit pas s'institutionnaliser. Je crois que le fait d'être itinérant permet de s'enrichir d'autres connaissances et cela aide énormément à grandir.

le travail communautaire

En ce temps-là, je percevais déjà que chacun travaille beaucoup depuis l'aube jusque tard dans la nuit, mais sans résultat, parce que chacun travaille isolément. C'est à ce moment qu'est née la Commission intercongrégations; j'en ai fait partie depuis le début et je rends grâce à Dieu d'avoir découvert d'autres manières d'exprimer la vie religieuse.

J'ai fait partie de la communauté intercongrégations de Justice et Paix au Carmel de Chucuré⁴, dans une zone de guerre, et j'ai commencé à connaître une forme de vie religieuse totalement nouvelle. D'abord parce que nous nous trouvions dans une zone de conflits mais, au travers d'une organisation, nous recevions une formation pour arriver à nous situer dans un tel lieu. Nous étions deux hommes et deux femmes de différentes congrégations et nous vivions en communauté. Nous sommes parvenus à faire un travail et à établir une relation très profonde par la souffrance qui nous unissait à la population. Nous avons travaillé là de 90 à 93. Quand la situation s'est aggravée, les menaces devenant sérieuses pour notre sécurité – parce que notre but n'est pas de prendre particulièrement soin de notre propre vie, mais non plus de la donner folkloriquement – nous avons quitté le Carmel. Depuis lors, j'ai écarté toute autre forme de vie et je me suis jointe à quelques personnes connues et avec lesquelles je pouvais effectuer d'abord un travail en communauté intercongrégations, deuxièmement, un travail mixte entre religieuses et religieux, et troisièmement, ayant comme option concrète de nous situer dans une zone de conflits.

4/ C'est une zone de Colombie où des groupes paramilitaires sont accusés de commettre de nombreuses violations des droits de la personne, et ce fut une des

premières expériences de travail de la Commission inter-congrégations de Justice et Paix de la Conférence des religieux de Colombie.

retrouver son appartenance au peuple

Sœur M. – Je suis professe depuis trois ans, je me prépare à renouveler mes vœux pour la seconde fois. Je sens que l'expérience que le Seigneur m'a donné de vivre durant ces trois ans est très nouvelle; j'ai perçu que le fait de partager la vie avec un groupe de sœurs qui, en quelque sorte, ont rompu avec les schémas de vie religieuse traditionnelle, m'a conduit à briser mon propre schéma. Partager est fondamental.

Le schéma traditionnel consiste à respecter un horaire, à se trouver dans un lieu parce qu'on vous y a envoyé, parce que c'est une «obéissance», une règle. Alors que, entreprendre une nouvelle manière de vivre la vie communautaire, de tracer un chemin avec les gens, fait découvrir de nouvelles façons d'être femme. Et cela a été vital pour moi. Je ne me déguise pas en religieuse, je ne me colle pas une étiquette, mais je retrouve ce que je suis: une fille du peuple.

une formation différente

Cela fait prendre conscience qu'on est en train de commencer quelque chose de nouveau, qu'il n'y a pas une spiritualité faite d'avance. L'espace de formation est une aide, mais il ne me donne pas l'élément vital pour affronter cette nouvelle forme de vie religieuse.

Notre programme de formation a sa valeur mais je sens qu'il est dépassé, il ne contient pas les éléments fondamentaux qui me permettent de retrouver ce que je suis. J'appartenais à un groupe de jeunes qui est entré dans ce processus, et nous étions tous de milieu populaire; mais nous avons dû rompre nos liens avec le peuple alors que ceci est en réalité une richesse qui fait partie du cheminement de la vie religieuse. Pour moi, cette période de trois ans de vœux temporaires a été très riche, je me suis posé beaucoup de questions au niveau personnel et par rapport aux structures; cela m'a permis de découvrir que la vie religieuse n'est pas faite de règles mais de vie. L'atmosphère de prière ou sa dynamique ne consiste pas en l'observance d'un horaire, mais c'est une nouvelle manière de relire la vie quotidienne et la vie spirituelle de façon intégrale. L'organisation communautaire elle-même, avec ses adaptations aux imprévus de chaque jour, m'a beaucoup apporté: recherche de l'authenticité, découverte progressive, au travers d'une vie simple, de la richesse qu'il y a en moi. Ce fut aussi une richesse de pouvoir compter sur une communauté qui a participé à un

processus de vie à partir d'une option préférentielle pour les victimes d'une situation de mort. Nous ne parlons déjà plus de l'option pour les pauvres, parce qu'ils sont plutôt les victimes de la situation. Et là, on découvre l'Évangile vivant quand on participe, par exemple, à l'APD (Assemblée du Peuple de Dieu) ou quand on commence à faire partie du Comité de soutien «Justice et Paix». Là, on est amené à une nouvelle façon de participer. Là s'évanouit l'envie d'avoir son groupe à soi, d'en être le leader car il s'agit davantage d'être présent, de partir de la base, de sentir combien tout cela est une école de vie.

une nouvelle manière de réaliser la mission

Sœur M.S. – Avec cette nouvelle forme de vie religieuse on ne touche pas à l'essentiel, mais à la manière de l'exprimer. Dans notre insertion, qui nous fait sentir et palper la souffrance de près, on est amené à questionner notre économie, notre façon de prier, d'aimer, de s'exprimer, c'est une autre vie religieuse. Je dirais que nous devons nous risquer à vivre autrement pour être signifiantes en ce moment de notre histoire. C'est se risquer à être sel, lumière, levain, semence, comme dit l'Évangile. Et l'on sème en ayant conscience que, peut-être, on ne verra jamais les bourgeons, les fleurs. Je crois que la vie religieuse s'est ankylosée en nous indiquant un seul chemin, jusqu'à nous revêtir du même uniforme. Je crois que si, dans la vie religieuse, chacun ne se pose pas des questions sérieuses, profondes, je ne dirais pas que la vie religieuse va disparaître, elle va continuer, mais en végétant.

Je pense que cette époque que nous vivons modifie profondément la vie religieuse. Les phénomènes de cette nouvelle époque – la globalisation, l'exclusion, les disparitions – d'une certaine manière ne nous sont pas étrangers. Mais il faut que naisse une autre forme de vie religieuse à partir de notre quotidien, de nos communautés, de notre insertion, de nos différents charismes, de la réalité où nous vivons. Dans ce travail avec «Justice et Paix», j'ai découvert ce qu'est notre véritable identité comme religieuses: nous semons une graine et ce qui nous revient à nous, c'est d'établir une relation avec les gens, d'explicitier notre manière de vivre l'Évangile, notre manière de le prêcher.

spiritualité qui anime cette proximité

Sœur M. – J'ai senti que l'appel que fait le Dieu de l'Exode est très fort: «J'ai vu l'oppression de mon peuple et je suis descendu...». Le

visage de ce Dieu proche, maternel, dans les réalités les plus humbles... La grande sagesse est de savoir que Dieu ne refuse pas de choisir chacun de nous chaque jour et que la fidélité la plus grande au projet de vie est la sécurité et la certitude que Dieu chemine avec nous. C'est cela qui donne la force de continuer à marcher. Je sens que les instituts de vie religieuse font des efforts pour reconnaître cela, pour retrouver ce visage. Mais il y a danger que s'institutionnalise ce visage de Dieu qui est exode, qui se fait petit et proche de celui qui souffre. Il nous faut découvrir Dieu dans les femmes, dans de simples rencontres, dans les enfants qui vivent dans les caniveaux d'eaux sales. Là, il se rend présent, il exige quelque chose de chacun, il interroge, et l'on découvre qu'on n'a pas à devenir un technicien ni un scientifique du projet de vie, mais seulement à vivre ce projet ici.

MÉTISSE, FILLE D'ANNE-MARIE JAVOUHEY

*par Marie Murat*⁵

Marie Murat témoigne que le charisme d'une congrégation est, en réalité, l'œuvre de l'Esprit du Père qui l'anime dans la ligne de la fondatrice et en assure l'unité dans la diversité des réponses.

ma culture! Quelle est-elle vraiment?

À entendre parler d'inculturation, je me demande parfois: «L'Évangile m'a-t-il été annoncé dans ma culture propre? Était-ce seulement possible? Quelles formes culturelles les manifestations de ma foi pourraient-elles revêtir pour être authentiques? L'annonce de l'Évangile, telle qu'elle a façonné mon âme, m'a-t-elle amputée, privée, frustrée d'une part quelconque de ma personnalité? Enfin, cette page d'Évangile que je

5/Native de l'île Maurice, Marie MURAT a d'abord enseigné chez les Sœurs de N.-D. de Lorette. Entrée chez les Sœurs de St-Joseph de Cluny, elle a travaillé dans l'enseignement en France, au Congo, à la Martinique, à St-Pierre et Miquelon.

Elle a accompli un mandat au Conseil général de son Institut. Elle travaille actuellement à Paris, au service du Généralat. Elle est membre du comité de rédaction de Spiritus. (21, rue Méchain – 75014 Paris).

vis de manière plus particulière à la suite d'Anne-Marie Javouhey, est-ce que je la vis, **puis-je la vivre**, en fidélité à mon être profond?».

Métisse, fille d'un peuple qui a reçu l'Évangile et d'une famille issue des vieilles chrétientés, fille de l'Église universelle et d'une jeune Église locale, fille d'Anne-Marie Javouhey la Bourguignonne, grande missionnaire de cet outre-mer dont je viens, moi qui suis missionnaire dans son pays à elle, me sera-t-il seulement possible de cerner la question? Ma culture! Quelle est-elle vraiment?

Tête d'épingle au milieu de l'Océan *Indien*, île sœur de la *française* Réunion, au large de *Madagascar* et de *l'Afrique*, escale aérienne quasi obligatoire entre *l'Australie* et *l'Afrique du Sud*, officiellement *anglophone* mais *francophone* de fait, l'île fut d'abord Dinarobin pour les *Arabes* qui la découvrent au *x^e* siècle, puis Cirné pour les *Portugais* de Mascarenhas au *xvi^e* siècle. Colonisée par les *Hollandais*, elle devient Mauricius, puis par les *Français* et la voilà Isle de France, et enfin par les *Anglais*, elle redevient Mauritius. Indépendante depuis une trentaine d'années, et « Republic of Mauritius » depuis cinq ans, pour les *Mauriciens*, le plus souvent, elle est tout simplement « **l'île Maurice** ».

Les Mauriciens, qui sont-ils donc? Blancs – anciens colons français et fonctionnaires anglais, Indiens, Arabes, Chinois ou Créoles – entendez: métis, issus de toutes ces races ou encore de la race africaine ou malgache, etc., aux carrefours de l'Orient et de l'Occident, ils se sont présentés à Jean-Paul II comme le peuple « Arc-en-ciel ». Ils sont chrétiens pour un tiers environ (catholiques, anglicans et autres), les deux autres tiers étant majoritairement hindous ou d'autres religions de l'Inde, ou encore musulmans, bouddhistes, shintoïstes ou adeptes de diverses sectes.

« *Alliance harmonieuse d'ethnies, de cultures, de religions* »: c'est ce que dit une publicité. Oui, nous nous côtoyons quotidiennement aux plans professionnel, social, culturel, familial ou même religieux, lors des manifestations œcuméniques ou dans des circonstances officielles. Est-ce à dire qu'il n'y a pas de tensions, de tendances nationalistes? Alors, que peut bien signifier pour moi, Mauricienne, inculturer un charisme? La réalité culturelle qui est mienne, n'est-elle pas celle de beaucoup de ces îles qui furent, dès les débuts de notre Congrégation, une « *portion de l'héritage* » chère au cœur de notre Fondatrice? Il n'est donc pas sans intérêt de me demander comment je rejoins le charisme d'Anne-Marie Javouhey? L'ai-je inculturé, moi qui suis missionnaire ex-patriée?

au carrefour de nations

Pour faire bref, je dirais que le charisme d'Anne-Marie Javouhey se résume à une attitude fondamentale : « **Me voici** (*disponibilité totale*) – **pour faire** (*en réponse à un besoin immédiatement pratique*) **ta volonté** (*ce que Dieu demande et pas autre chose*) ».

C'est cette attitude fondamentale que le Seigneur dépose dans le cœur de celles qu'il appelle à avancer avec Anne-Marie dans la « *sequela Christi* ». Dire cela c'est affirmer que, si Dieu m'appelle, s'il appelle des Africaines, des Indiennes, des Américaines... à saint Joseph de Cluny, c'est que le charisme est déjà potentiellement inculturé en nous. Reste à savoir si nous vivons notre appel chacune selon notre personnalité culturelle propre. Autant dire tout de suite que cela n'a pas toujours été le cas, cela n'est sans doute pas encore toujours le cas, même aujourd'hui.

Si je parle pour moi-même, je dirais que je ne me suis jamais sentie tout à fait Française, ni Africaine, ni Indienne, ni Malgache ou je ne sais quoi d'autre, mais un peu de tout cela à la fois ; ce qui fait que je sympathise volontiers avec ces différentes cultures et ne m'y sens pas trop mal à l'aise sans y être totalement à l'aise. Un visiteur, arrivant un jour chez mes parents, s'est exclamé : « *Ma foi, c'est une véritable société des nations chez vous !* » De fait, on y accueillait des amis de race, de culture, de religions diverses. Je me trouve donc heureuse dans une congrégation où il arrive assez souvent qu'on ne soit pas deux de même nationalité dans certaines communautés.

dans le sillage d'Anne-Marie Javouhey

Il me semble que je reste toujours celle qui n'est pas tout à fait d'ici sans être tout à fait d'ailleurs. Il me semble aussi que, bien qu'imparfaitement, je vis cette disponibilité à la « mission » quelle qu'elle soit, ici ou ailleurs, comme le voulait Anne-Marie Javouhey. Mais surtout, je sens en moi une parenté spirituelle avec elle, très particulièrement sur certains points.

Ainsi, elle avait fait de la volonté de Dieu la boussole de sa vie. Très jeune déjà, j'ai été habitée, moi aussi, par cette recherche de la volonté de Dieu. J'ai toujours voulu, non seulement être enseignante, mais surtout travailler à l'éducation, au développement de toute la personne et

j'avais choisi de travailler dans un établissement où les élèves étaient d'ethnies et de religions différentes. Et j'ai découvert que notre Fondatrice ne concevait pas l'évangélisation dissociée du développement intégral de l'homme, de tout homme.

J'ai toujours été éprise de liberté pour moi-même et pour les autres, dans le respect de l'unicité de la personne, bien que je n'aie pas connu, comme elle, l'exaltation de vivre au temps où s'élaboraient les Droits de l'Homme, où l'on travaillait à libérer les esclaves.

avec des aspirations et des racines communes

Même si je suis consciente de ne vivre que très modestement cette vocation personnelle, je me sais tout à fait fille d'Anne-Marie Javouhey dans ces aspirations. Bien sûr, je n'ai compris cela que petit à petit; cependant, je garde un vif souvenir de ma visite au petit cimetière de Chamblanc où reposent ses parents. J'eus alors la brusque intuition – comme un coup au cœur – que moi, venue d'ailleurs, je plongeais mes racines ici aussi, dans cette terre de Bourgogne. Je sais que c'est tout à fait irrationnel, mais c'est ainsi.

J'avais obscurément pressenti le charisme d'Anne-Marie Javouhey et je découvrais qu'il était planté en moi, in-culturé en moi avant même que j'aie connu Anne-Marie ou aucune Sœur de Cluny. «Dès avant ta naissance...» dit le Seigneur. Voilà mon expérience personnelle!

un charisme inculturé, qu'est-ce donc?

Et si je regarde mes Sœurs autour de moi...? Je reviens de cinq semaines à la Trinidad où j'ai vécu «dans les coulisses» d'un Conseil de Congrégation, c'est-à-dire d'une rencontre de la Supérieure Générale et son Conseil avec toutes les Supérieures Majeures de la Congrégation. L'expérience en soi parle d'inculturation à un degré assez fort. De vingt-cinq nationalités différentes, les participantes apportaient chacune sa manière bien personnelle d'aborder les problèmes et de les résoudre. L'Eucharistie quotidienne et autres célébrations intégraient avec bonheur les manifestations culturelles très diversifiées d'une même adoration.

Les rapports des différentes provinces nous rendaient présentes les activités apostoliques de nos Sœurs à travers le monde et nous pou-

vions constater, là encore, la diversité de leurs réponses aux cris de leurs peuples, mais réponses toujours animées d'un même esprit qui me semblait les unir à la Fondatrice et entre elles; un appel identique les faisait vibrer et vivre la « *sequela Christi* » dans la participation à cet aspect particulier du mystère christique qui avait séduit Anne-Marie. C'était elle, un peu, que l'on sentait vivre à travers chacune en particulier, et toutes ensemble. Ne serait-ce pas cela inculturer un charisme?

Par ailleurs, concrètement, dans cette petite île des Antilles, je voyais non seulement la créativité de telle sœur ou de telle autre répondre à tel besoin avec les éléments propres à la culture, mais je sentais que l'expérience évangélique d'Anne-Marie était devenue « un principe d'inspiration, à la fois norme et force d'unification qui transformait et recréait cette culture », pour reprendre ce que le Père Arrupe disait de l'inculturation du message chrétien.

au service d'une évangélisation aux expressions variées

Lors du Congrès Eucharistique de la Caraïbe, j'ai vu aussi un peuple se rassembler autour de l'Eucharistie pour célébrer le Christ avec une piété, une ferveur, un enthousiasme, un entrain, une joie typiques des Antilles. Et je sentais mes Sœurs trinadiennes à la fois bien de ce peuple si diversement métissé, « Peuple Arc-en-ciel » lui aussi, et bien de notre famille religieuse.

J'ai eu aussi l'occasion de voir une cassette vidéo qui relatait la vie de notre Fondatrice, non seulement avec des acteurs/actrices indiens, mais **selon le mode indien d'expression**: tout le scénario, bien qu'historique, était bâti autour d'un chant composé tout spécialement, dont tous, producteur, acteurs/actrices et tous les participants, s'étaient imprégnés au long des jours. Ne serait-ce pas là aussi une facette de l'inculturation?

Toujours réalisée par nos Sœurs de l'Inde, une autre cassette vidéo montrait comment la danse, partie intégrante de la culture indienne, avait été mise au service de l'évangélisation et de l'éducation chrétienne. Ainsi, me semble-t-il, ces sœurs vivent leur consécration et leur service du prochain dans et selon leur culture propre. Il y a dialogue, échange, entre culture et charisme. Il y a conversion, inculturation, bien qu'il ne s'agisse là que de quelques aspects.

Quelle meilleure manière de faire œuvre d'évangélisation que de montrer que le même appel, les mêmes exigences, une réponse également aimante, peuvent surgir dans des cultures différentes, au cœur de femmes si différentes par le tempérament, la langue, la nationalité, la race ? Comment mieux dire que Dieu est notre Père à tous ? Comment mieux révéler que c'est le même Esprit du Père et du Fils qui habite en nos cœurs ? N'est-ce pas cela qui peut témoigner de l'inculturation d'un charisme ?

DES LAÏCS S'ENGAGENT DANS LA MISSION

par Daniel Fasquelle⁶

Le statut de « laïc-associé » est sans doute une des formes nouvelles de la consécration à la mission qui est appelée à se développer dans l'Église de demain. Daniel Fasquelle témoigne ici de son itinéraire personnel et de sa participation aujourd'hui à la vie de la communauté spiritaine.

En 1985, je décidai de démissionner de l'École Spéciale Militaire de Saint-Cyr pour partir, en réponse à une proposition de la Délégation Catholique pour la Coopération, à Libreville au Gabon. À l'origine de cette décision, peut-être un « coup de tête », le même qui m'avait conduit à entrer dans une école militaire, sûrement une insatisfaction ou une recherche.

Il était alors urgent de PARTIR, de rompre avec un certain confort, comme si mon existence en dépendait. Comme chrétien, sans formation chrétienne solide, il me semblait aussi essentiel de me mettre au service de l'Église, pour approfondir ma recherche ou lui donner sens.

6/ Père de famille, Daniel FASQUELLE, est actuellement directeur du « Collège des

Missions, 2, avenue Nathan-Katz – 68730 Blotzheim ».

On me proposa alors un poste d' « animateur socioculturel et pastoral »... et je l'acceptai sans même savoir ce que recouvraient ces termes. Les deux années passées au milieu des « missionnaires spiritains » me permirent de cheminer dans la foi, de me former, tout en accompagnant des jeunes vers la prière et les sacrements que je redécouvrais. J'appris à réciter le chapelet pour répondre à la demande de quelques jeunes qui désiraient découvrir cette prière, je découvrais l'Église et ses différents visages, et des formes d'apostolats très variés.

Mes journées étaient bien remplies entre le catéchisme, l'animation de divers groupes de réflexion, les retraites de Communion, Confirmation ou de Profession de foi, les travaux divers à la mission, les sorties organisées avec les adolescents, etc. Je me sentais heureux, vraiment heureux pour la première fois, grâce à la mission qui m'était confiée et grâce surtout à ces gens que je rencontrais chaque jour, ces hommes et ces femmes consacrés à Dieu et aux hommes, et ceux pour lesquels j'étais là, ces enfants et ces adultes qui m'apportaient tant. Je vivais enfin, ma vie avait un sens.

L'annonce de l'Évangile, le témoignage missionnaire, le choix de Dieu comme partenaire, devenaient la seule voie pour transformer ce monde et le rendre plus humain. Aussi, je décidai, tout en restant laïc, de me mettre au service de la mission. De retour en France, je fis part de ce souhait au supérieur de la Congrégation. J'appris alors que la Congrégation désirait s'ouvrir aux laïcs.

Après de vaines démarches pour repartir en Afrique, les Pères me conseillèrent de prendre contact avec le Père David, spiritain, alors Directeur Général Adjoint de l'Œuvre des Orphelins Apprentis d'Auteuil. Rendu sensible aux besoins de l'œuvre par ce Père, j'entrai comme éducateur et animateur pastoral à la Maison Notre-Dame qui accueillait alors environ 500 jeunes en difficulté familiale ou sociale.

Je découvrais alors la difficulté de la mission en France, tout comme je découvrais un milieu qui m'était complètement étranger. Je vécus durant les deux premières années une véritable « traversée du désert », sans force, doutant de mes capacités, doutant même, non de l'existence de Dieu, mais de sa présence auprès de moi qui m'engageais pour Lui. J'étais découragé devant l'immensité de la tâche. Le manque de repères, le manque d'espérance et l'absence d'idéal de ces jeunes et parfois aussi des adultes qui les accompagnaient, me déstabilisaient. Il

me fallut concevoir la mission autrement, redécouvrir pour moi-même la Bonne Nouvelle, trouver des appuis, me former comme animateur pastoral, puis comme éducateur pour me faire plus proche de ces jeunes et pour mieux les comprendre. Au fil des rencontres, j'ai pu expérimenter que l'Évangile est vraiment une Bonne Nouvelle pour les «pauvres» : j'ai en mémoire le souvenir de merveilleux instants de grâce lorsque les cœurs et l'intelligence se laissent toucher par la Parole de Dieu qui les aime et leur accorde le pardon.

C'est durant cette période que je décidai d'entrer dans la Fraternité Spiritaine toute naissante pour partager avec d'autres ce que je vivais et pour me mettre à l'école du Père Libermann, le second fondateur de la Congrégation du Saint-Esprit dont j'avais approché la spiritualité lors de mon séjour au Gabon à travers l'ouvrage du Père Alphonse Gilbert «*Le feu sur la terre*».

Ces huit années passées à Auteuil m'ont appris que la rencontre de l'autre est souvent décapante, mais toujours enrichissante. Elle est surtout un chemin pour celui qui, laissant ses jugements de côté, respectant l'autre, se laisse interpeller.

Aujourd'hui, comme Directeur d'un collège de 220 élèves, ma mission est d'être facteur d'unité au sein de la communauté éducative. Elle est aussi de promouvoir une pratique chrétienne de l'éducation et de permettre l'annonce de Jésus-Christ. Pour cela, j'essaie avant toute chose de rester à l'écoute de tous, et cela est plus aisé dans un établissement de cette taille que dans un autre !

Les Pères Spiritains sont là, au collège, proches des élèves comme du personnel. Rencontrés au Gabon, ils sont devenus des accompagnateurs, et même des guides pour ma femme et pour moi. Mon épouse a cheminé avec eux alors qu'elle était collégienne, puis comme étudiante engagée dans divers mouvements d'Église. Une collaboration réelle est née. Collaborer, c'est croire en l'autre, c'est croire que l'Esprit-Saint habite ces religieux, que le Père les appelle et les utilise pour le service du monde et pour nous guider. La Congrégation du Saint-Esprit est devenue, au fil des ans, un lieu de ressourcement, un lieu de remise en cause et de discernement, un lieu d'écoute et de partage. Les temps forts de retraite, les moments de prière en commun, plus fréquemment les discussions avec l'un ou l'autre père nous permettent d'avancer sur cette route qui est la nôtre, d'aller plus loin dans nos

engagements sans oublier l'essentiel. La communauté spiritaine a été pour moi une force pour oser aller là où je n'avais pas prévu d'aller !

En manifestant aujourd'hui notre volonté d'être « associés » à la Congrégation, nous affirmons notre désir de collaborer pleinement à la mission des Spiritains et de nous rendre solidaires de leurs projets. Cette collaboration est effective depuis plusieurs années, mais nous désirons à la fois affirmer clairement notre disponibilité pour la mission et pour le service de la Congrégation, nous engager davantage et être plus étroitement liés à la communauté spiritaine la plus proche de notre lieu d'engagement.

Car cet engagement « officiel » est également la reconnaissance d'un besoin, celui d'une communauté de chrétiens qui acceptent d'être remis en cause fraternellement les uns par les autres, qui s'entraident, et d'une communauté appelante qui nous aide à lire les signes des temps, à voir et entendre les appels de notre monde et à y répondre.

En devenant « laïcs spiritains associés », nous empruntons un chemin sur lequel bien d'autres ont marché. En réponse à un appel, nous suivons leurs pas en toute confiance !



VIE CONSACRÉE ET MISSION

RÉFLEXIONS THÉOLOGIQUES

par Michael Amaladoss

Michael Amaladoss, jésuite indien, docteur en théologie de l'Institut Catholique de Paris, après avoir été assistant du Général de la Compagnie de Jésus, enseigne actuellement la théologie à la Faculté jésuite de Delhi. Connu par ses nombreuses publications, surtout dans le domaine du dialogue interreligieux, il est membre du Conseil de rédaction de Spiritus. C'est l'urgence de la mission qui donne naissance aux différentes formes de la vie missionnaire consacrée. Le projet d'amour du Père réalisé en Jésus continue à s'incarner dans les différents contextes culturels de notre monde. L'Esprit guide l'ensemble et suscite les initiatives prophétiques nécessaires au Royaume.

Quelles relations y a-t-il entre la vie consacrée et la mission? La mission est-elle une conséquence de notre vocation à la vie consacrée, suivant en cela le principe scolastique bien connu «Agere sequitur esse» (l'agir suit l'être)? Ou sont-ce plutôt les formes concrètes de la mission qui déterminent les formes et les orientations de la vie consacrée? La mission est-elle un élément constitutif de la vie consacrée ou n'est-elle que quelque chose que l'on y ajoute suivant les besoins et les circonstances?

deux approches

C'était là quelques-unes des questions débattues lorsqu'un groupe, mandaté par l'Union des Supérieurs Généraux (Instituts masculins) préparait un Congrès sur la vie religieuse juste avant que ne se réunisse

le Synode romain sur le même thème. Les sujets principaux proposés aux investigations et aux discussions du Congrès et du Synode étaient l'identité de la vie consacrée, la communion et la mission. Dans quel ordre ces sujets devaient-ils être étudiés? Certains préféraient une approche logique; selon eux, il nous fallait d'abord et avant tout être au clair sur ce qu'est la vie consacrée, voir ensuite comment elle est vécue en communauté et finalement explorer ce qu'elle réalise de fait ou devrait réaliser. Un autre groupe nous suggéra de partir des défis du monde d'aujourd'hui que les personnes consacrées sont appelées à relever, d'examiner ensuite si les structures de nos communautés sont adaptées à une telle mission et de déterminer enfin l'identité de la vie religieuse dans ce contexte bien précis. Après en avoir discuté, le groupe décida de choisir la seconde approche.

La différence entre les deux n'est pas simplement une question de méthodes qui classeraient les mêmes éléments de base dans des ordres différents. Ce ne sont pas simplement des manières différentes de considérer les mêmes choses. *Un tel choix touche au contenu, à la substance même de ce dont nous parlons.*

de la recherche d'identité vers la mission

La première attitude définit la vie consacrée et ses structures communautaires «en elles-mêmes» comme un «genre universel» («genus»), une sorte de noyau commun, et les différentes formes qu'elle a prises seraient des «espèces» («species»), des réalisations concrètes dont les variations entre elles ne seraient qu'accidentelles. Ce que fait l'une ou l'autre d'entre elles (sa mission) n'affecte pas vraiment son identité ni même les structures de son organisation communautaire. Toute adaptation serait jugée comme regrettable et s'écartant de l'idéal. Par exemple, on peut «définir» la vie consacrée comme une marche à la suite de Jésus pauvre, chaste et obéissant. On essaie de mieux comprendre ces «vertus» en elles-mêmes comme des valeurs qui conduisent à un état de vie parfaite. On se trouve sur la montagne avec le Christ transfiguré.

Occasionnellement, ému par la misère des gens, on peut descendre dans la plaine. Mais on ne le fait qu'avec beaucoup de prudence et d'hésitation et, en tout cas, on essaie de se retirer le plus tôt possible sur la montagne. Il s'agit d'un «état de vie» plus parfait que la vie dans le mariage, par exemple. De fait, c'est un «état de perfection». On hésite à le dire de manière si explicite, mais les gens mariés ne

peuvent suivre Jésus que de manière imparfaite. Tout cela est normalement inclus quand on choisit l'«état de perfection», lequel est «objectivement» supérieur. Cette vision de la vie consacrée peut apparaître comme une caricature. Mais on peut en retrouver les éléments dans certaines manières de parler à ce sujet. Le modèle idéal est alors la vie monastique contemplative. Il est particulièrement significatif que les «Lineamenta» qui ont précédé le Synode ne mentionnaient même pas la vie apostolique dans la liste des différentes formes de vie religieuse.

de la mission à l'identité

La seconde approche part de l'expérience de la vie consacrée telle qu'elle est vécue de fait par de nombreux groupes de personnes. Elle est très sensible aux nouvelles formes et expressions qui apparaissent dans toutes sortes de contextes culturels et historiques. Devant cette variété incroyable, elle cherche à saisir les éléments de base qui caractérisent la vie consacrée sans essayer de les ramener à une sorte de modèle universel. Elle est ouverte aux différences dans l'unité, toujours prête à se pencher sur de nouvelles formes qui surgiraient de nouvelles circonstances. Cette approche est plus contextuelle. Elle n'est pas fonctionnelle mais prend l'histoire au sérieux. Elle est particulièrement utile pour mieux comprendre la vie religieuse apostolique, mais aussi d'autres formes comme je le montrerai plus loin.

C'est ainsi d'ailleurs que beaucoup de congrégations religieuses missionnaires ou apostoliques ont vu le jour. Après l'époque de saint Dominique et de saint François d'Assise, la plupart des fondateurs n'ont pas rassemblé autour d'eux un groupe de disciples désireux de vivre un «état de perfection» pour chercher ensuite une activité apostolique. **Ils ont d'abord vu les besoins de la société qui était la leur**: des gens vivant une vie chrétienne très pauvre, d'autres désireux d'en apprendre davantage au sujet de leur foi, des enfants rejetés ou orphelins, une jeunesse ayant cruellement besoin d'éducation et de formation, les malades, les abandonnés, etc. Ils ont souhaité faire quelque chose pour ces gens et, dans ce but, ils ont rassemblé un groupe de personnes généreuses partageant le même intérêt.

Pour donner à leur œuvre et à leur groupe une certaine ossature et lui assurer ainsi une certaine continuité, ils ont imaginé des structures de vie communautaire et un style de vie propre. Les formes antérieures de vie consacrée leur offraient des modèles: ils ont essayé de les adapter autant

que possible à la situation qui était la leur. Saint Ignace de Loyola, par exemple, s'est arrangé pour libérer ses compagnons des obligations traditionnelles comme l'office choral, l'habit des religieux, etc., cela pour une plus grande disponibilité apostolique. Mais les fondateurs et fondatrices des congrégations féminines n'ont pas souvent joui de la même liberté. On les a « persuadés » d'adopter des structures de vie communautaire qui ne sont pas toujours nécessairement adaptées à leur « charisme ».

Dans les pages qui suivent, j'aimerais suggérer que cette seconde manière de procéder n'est pas seulement plus contextuelle mais qu'elle est aussi plus profondément théologique. Elle est aussi plus à même de promouvoir le genre d'adaptation de la vie consacrée qu'a demandé le second Concile du Vatican. De plus, elle peut donner naissance à de nouvelles formes plus en accord avec les situations et les besoins contemporains.

la mission définit l'identité

Le document de Vatican II qui traite de la mission déclare sans aucune ambiguïté que l'Église est missionnaire par sa nature même. Jésus lui-même est en mission; envoyé par le Père ensemble avec l'Esprit, il vient accomplir le but de la création qui est le partage universel de la vie divine et le rassemblement de tous et de toutes en une seule communauté dans laquelle Dieu sera « tout en tous » (*Ad Gentes*, 2). L'Église poursuit cette mission dans le monde. Son but est de collaborer avec Dieu à la construction et à la promotion de cette nouvelle communauté du peuple de Dieu, le Royaume de Dieu, dont elle est le symbole, la servante, le sacrement (*Lumen Gentium*, 1). Comme communauté, l'Église est dès lors appelée à donner corps en elle-même à toutes les caractéristiques du Royaume et, par son témoignage et son action, à en promouvoir la venue dans le monde¹.

Étant donné cette nature missionnaire de l'Église, il faut considérer le sacrement de baptême non comme un passeport pour un salut individuel mais bien comme un appel à la mission. C'est une invitation à devenir un disciple de Jésus en mission dans le monde.

On peut considérer la vie consacrée comme **une expression du don de la grâce du baptême**. Cette vocation est donc aussi un appel à la mis-

1/ Cf. M. AMALADOSS, «Le Royaume, but de la mission», *Spiritus* n° 140, 1995, pp. 291-304.

sion, ce qui doit nécessairement en caractériser toutes les formes. J'ai dit plus haut que la mission de l'Église est d'être le signe et la servante du Royaume. La vie consacrée a toujours été comprise dans sa relation avec le Royaume. Elle est donc une incarnation des deux pôles de l'identité de l'Église comme symbole et servante du Royaume. Tandis que les formes contemplatives de la vie consacrée témoignent davantage du pôle «symbole», les formes actives concrétisent plus le pôle «servante». Les contemplatifs servent en témoignant du Royaume et en priant pour lui. Les formes plus apostoliques promeuvent le Royaume par leur service actif dans le monde, mais elles témoignent aussi de sa réalité dans et par leurs manières de vivre. De même que les religieux actifs ne doivent pas se perdre dans l'activisme, les religieux contemplatifs ne doivent pas se laisser enfermer dans la poursuite de leur idéal de perfection personnelle. Il est inutile d'élaborer ce point davantage alors que nous célébrons le centenaire de la mort de Thérèse de Lisieux.

Pour les religieux consacrés, la mission ne constitue donc pas une ajoute, une conséquence possible de leur identité de personnes vivant un «état de perfection». **La mission, c'est leur identité même.** Le Jésus qu'ils veulent suivre, ce n'est pas le Jésus pauvre, chaste et obéissant transfiguré sur la montagne. C'est celui qui marchait sur les routes de Palestine en proclamant la Bonne Nouvelle aux pauvres; c'est celui qui a incarné cette Bonne Nouvelle par et dans sa vie avec les pauvres et les publicains, les prostituées et les marginalisés. De fait, il se retirait dans la solitude, sur la montagne, pour des moments de prière. Mais sa vie se passait avec le peuple, dans le monde. Dès lors, ne pourrions-nous pas dire que le premier analogué de la vie consacrée, ce n'est pas le moine contemplatif dans son monastère ou son ermitage, mais bien le religieux actif dans le monde? Le contemplatif en effet ne révèle qu'un aspect de la mission très complexe de Jésus.

la mission dans l'Église: un regard sur l'histoire

Il semble bien que les formes de vie consacrée qui ont émergé au cours de la longue histoire de l'Église ne constituaient pas simplement des incarnations spéciales de sa mission dans le monde. Il s'agissait souvent aussi de groupes de personnes qui étaient investis d'une mission prophétique à l'intérieur de l'Église elle-même. Dans les premiers siècles, celle-ci n'était qu'un groupe minoritaire composé surtout de pauvres. Après l'empereur Constantin, lorsque les masses se mirent à entrer dans l'Église, on vit apparaître des vierges et des ermites: c'était d'authen-

tiques témoins d'une vie chrétienne conforme aux idéaux du Royaume. Plus tard, il y eut les monastères avec leur idéal de vie chrétienne qu'ils répandaient d'ailleurs autour d'eux. Certains moines devinrent même missionnaires et allèrent proclamer la Bonne Nouvelle. Avec saint François, l'aspect «service» acquit autant d'importance que l'aspect «témoignage». Saint Ignace de Loyola poussa davantage encore le service, sans abandonner le témoignage bien sûr, mais en laissant de côté certaines structures qui auraient pu gêner le don total de soi au service des pauvres. Il ne s'agissait plus simplement d'être dans un monastère et de travailler aux alentours, mais bien d'être prêt à aller en mission jusqu'aux confins de la terre. Plus tard encore, des congrégations furent fondées pour se donner totalement au service actif du Royaume dans l'Église et dans le monde. Plus tard encore, on vit apparaître des groupes de personnes qui se vouaient exclusivement à la mission «ad gentes» et «ad extra»².

Ces derniers, pour devenir des instituts de vie apostolique, tendent plutôt à alléger les structures de la vie consacrée encore que, en ce domaine, les hommes semblent avoir plus de liberté que les femmes. Ces derniers temps, nous assistons à la naissance d'instituts séculiers, de groupes qui comprennent aussi des gens mariés, sinon comme membres, au moins comme associés. Cette évolution continue toujours. Il semble bien clair que *les différents contextes missionnaires donnent naissance à des formes différentes de vie consacrée*. Il n'est pas nécessaire de relever qu'une définition abstraite de l'identité profonde de la vie consacrée aurait du mal à rendre compte de la variété des formes qu'elle a prises dans la vie et dans la mission de l'Église confrontée à des situations et à des besoins si différents.

Il serait donc heureux de considérer la mission comme le fondement essentiel de la vie consacrée; quant à la grande variété des besoins et des situations, c'est elle qui en fait surgir ces formes si différentes les unes des autres. S'il nous faut leur trouver un dénominateur commun, je suggère qu'on le cherche dans notre manière de comprendre la mission de Jésus, ainsi que celle de l'Église qui est précisément d'être signe et servante du Royaume de Dieu. Explorons davantage les implications de cette assertion.

2/ Par mission «ad gentes», j'entends la proclamation de la Bonne Nouvelle de Jésus à des peuples qui ne l'ont pas encore entendue. Aujourd'hui, ceux-ci existent aussi au Nord et à l'Occident. La mission «ad extra», c'est un appel à aller procla-

mer la Bonne Nouvelle ou à venir en aide à une Église dans une aire culturelle différente de la sienne propre. Cf. M. AMALADOSS, «Foreign Mission To-day», *East Asian Pastoral Review* 25, 1988, pp. 104-118.

la mission comme prophétie

En prenant comme ligne d'horizon le Royaume, on peut décrire la mission dans le monde comme **prophétie**³. Dans l'Ancien Testament, Dieu appelle un peuple et conclut avec lui une Alliance, symbole de la communion entre Dieu et l'humanité. Lorsque le peuple n'est pas fidèle à cette Alliance, Dieu envoie des prophètes en mission pour l'inviter à la conversion. Le point de référence, c'est l'Alliance. Après l'exil, on voit que Dieu reste fidèle même si le peuple ne l'est pas. Les prophètes ont alors la mission de proclamer les promesses de Dieu et leur réalisation future avec la venue du Messie. Ils gardent ainsi vivante l'espérance du peuple à l'aide d'images de cette vie future: abondance, harmonie, paix dans le Royaume de Dieu.

C'est dans la foulée de ces prophètes qu'apparaît Jésus: il réalise leur vision par sa propre vie. Il proclame la venue du Royaume de Dieu. Par ses miracles, il apporte guérison et plénitude à son peuple, et spécialement aux pauvres et aux rejetés. L'Esprit est la force du Royaume et révèle sa présence dans la vie, la mort et la résurrection de Jésus; il continuera à agir dans le monde, réalisant petit à petit dans l'histoire des hommes ce Royaume de Dieu qui atteindra sa perfection au dernier jour. Jésus envoie ses disciples en mission pour proclamer la réalité du Royaume dans le monde, pour en témoigner, pour le promouvoir.

Le dynamisme de ce Royaume, c'est la tension entre le «déjà là» et le «pas encore» et cela jusqu'à sa complète réalisation. L'Église dans le monde en est le signe et la servante et en partage aussi les tensions. Comme signe, elle se doit d'être une image vivante de ce que le monde est appelé à devenir. Mais comme servante, il lui faut être engagée dans le monde, y faisant lentement grandir le Royaume en collaboration avec tous ceux et celles qui y contribuent de quelque façon que ce soit, mais en tout premier lieu avec l'Esprit de Dieu qui ne cesse d'agir.

la vie religieuse prophétique

C'est toute l'Église qui est appelée à vivre cette tension prophétique. Pourtant, certaines personnes perçoivent un appel spécial à incarner

3/ Cf. Bruno CHENU, *L'urgence prophétique. Dieu au défi de l'histoire*, Bayard/Centurion, 1997; M. AMALADOSS,

«La mission comme prophétie», *Spiritus*, n° 128, 1992, pp. 263-275.

dans leur vie et dans leur action certains éléments de cette mission et cela d'une manière visible. Leur mission, c'est de mettre en lumière certains aspects de la mission de l'Église dans une totale unité avec elle. Leur tâche, c'est d'être les symboles et les témoins du Royaume. D'autres sont appelés à se dévouer à la réalisation de l'une ou l'autre tâche dans ce Royaume qui peut être l'éducation, le soin des malades, la réconciliation, etc. Leur vocation particulière, c'est aussi d'être à l'intérieur de l'Église des témoins fidèles et des agents de transformation. Sans cesse, ils rappellent à l'Église sa vocation propre ; immergée dans le monde, elle pourrait avoir tendance à l'oublier. C'est ainsi que les religieux ont un rôle prophétique et dans le monde et dans l'Église, deux groupes humains différents. Prophètes avec l'Église dans le monde, ils représentent le pôle prophétique à l'intérieur de l'Église.

un groupe liminal

Ce double pôle prophétique n'est pas différent ni séparé de la mission de l'Église dont il constitue une expression particulière. Il s'agit d'un charisme au milieu des nombreux autres charismes qui font vivre l'Église. Mais, à la différence du charisme du gouvernement ou du ministère qui appartiennent à la structure même de l'Église, le charisme des religieux a un **caractère liminal**. Les religieux sont aux frontières de l'Église. De même que l'Église est dans le monde sans être du monde, les religieux sont en plus dans l'Église, mais pas tout à fait de l'Église considérée comme un corps institutionnel. Bien que reconnus par l'Église, ils reçoivent leur vocation de l'Esprit qui leur confère une certaine autonomie. Cette autonomie est réelle, même s'ils sont toujours dans et pour le service du Royaume et de l'Église. Par rapport à n'importe quelle institution, ils jouissent de l'autonomie du prophète appelé et envoyé par l'Esprit.

En tant que communauté liminale, ils ont des rapports étroits avec d'autres groupes du même type dans d'autres religions, car Dieu en fait surgir partout. Les bouddhistes ont leurs moines, les Hindous leurs «sannyasis», les musulmans leurs fraternités «sufi». Il est permis de dire que tous ces groupes partagent une vocation prophétique commune dans leurs rapports avec le monde. Dans des sessions de dialogue, on a observé que tous ces religieux se découvrent des liens de communauté plus profonds, plus ressentis que les ministres ou les théologiens. Quand ils prennent conscience de cette vocation prophétique commune qui est la leur, les rencontres qu'ils ont entre eux deviennent plus fécondes, plus efficaces, en ce qui concerne la promotion du Royaume ou d'une nouvelle humanité.

une prophétie pertinente

Un appel prophétique à la conversion ne se lance pas dans l'abstraction, au nom d'un Royaume idéal. Il est toujours en lien très étroit avec les réalités de la vie et de la situation concrète. Cela signifie que, dans un monde qui évolue si rapidement, *les formes de vie consacrée sont aussi appelées à évoluer si elles veulent rester d'actualité*. Les historiens affirment que, dans le cours de l'histoire, les formes de vie religieuse qui ont disparu sont plus nombreuses que celles qui ont survécu. Toutes ces transformations et, en particulier l'émergence de ces nouveaux charismes, dépendent non pas d'une compréhension universelle de l'identité de la vie consacrée, mais bien des besoins concrets de la mission : des manières particulières d'être prophète dans des contextes historiques particuliers. Je voudrais relever quelques lignes de ce développement possible.

des vœux de religion orientés vers la mission

Les trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, considérés aujourd'hui comme essentiels à la vie consacrée, n'ont pas toujours existé. Dans l'Église primitive, les moines promettaient simplement d'entrer dans une communauté donnée et d'adopter son style de vie. Les trois vœux se rapportent à ce que l'on considère comme des obstacles possibles à la mission : un engagement qui se limiterait à une famille personnelle, la tentation de ne s'en tenir qu'à son propre agenda et un attachement indu à ce « monde » qu'on est appelé à dépasser au nom du Royaume. De manière plus positive, ils visent un attachement exclusif au Royaume, l'ouverture à un amour universel et l'engagement à rechercher et à réaliser la volonté de Dieu.

On pourrait penser à ajouter d'autres vœux ou promesses pour mieux rencontrer les exigences des situations particulières. Les Jésuites, par exemple, émettent un quatrième vœu : celui d'obéir tout spécialement au Pape pour une plus grande disponibilité à la mission. Ils ajoutent aussi un certain nombre de promesses comme celle d'enseigner le catéchisme aux enfants ou de refuser tout poste d'honneur et de pouvoir dans l'Église institutionnelle. Certains groupes posent l'internationalité comme faisant partie de leur charisme. Ceci met en lumière la catholicité de l'Église, du moins si cela dépasse l'internationalité pour déboucher sur l'inter-culturalité : dialogue, enrichissement mutuel et convergence entre les cultures. On pourrait penser aujourd'hui à un vœu ou à

une promesse de **vie communautaire**; ce serait particulièrement pertinent dans un monde toujours plus déchiré par les discriminations de castes, d'ethnies, de races, etc. Une telle vie pourrait aussi se révéler particulièrement prophétique dans le contexte d'individualisme et de cassure de notre culture post-moderne.

Autrefois, beaucoup de congrégations avaient comme charisme le soin des malades, l'éducation des jeunes ou le ministère pastoral. Aujourd'hui, ces services évoluent au moins dans deux directions. À certains endroits, ils sont de plus en plus repris par l'État, ce qui fait que les congrégations peuvent se chercher d'autres formes de services. En d'autres lieux, ils sont de plus en plus privatisés, ce qui entraîne la marginalisation des pauvres en ce domaine. Là, les religieux peuvent s'occuper de ces exclus, éventuellement se spécialiser dans la médecine préventive au lieu d'entrer en compétition avec les projets qui ne visent qu'à gagner de l'argent. Dans de pareilles circonstances, les congrégations auront à repenser leur charisme et à se recentrer pour un service des pauvres plus efficace. De même, beaucoup de congrégations considèrent que leur charisme, c'est la mission «ad gentes» ou «ad extra». Si nous considérons d'une part la situation post-coloniale actuelle et, d'autre part, l'évolution dans la manière de comprendre la mission universelle et ses priorités, certaines options nouvelles pourraient être sérieusement prises en considération: la mission chez soi, certains domaines particuliers comme le dialogue permanent entre les cultures, entre les religions, etc.

J'ai déjà évoqué ci-dessus l'évolution des structures de la vie consacrée depuis la vie monastique jusqu'aux congrégations actives et, plus tard, aux instituts de vie apostolique, aux instituts séculiers et mixtes. Beaucoup de congrégations expérimentent aujourd'hui la piste des laïcs associés, célibataires ou mariés. Certains d'entre eux peuvent prendre des engagements temporaires. Nous avons aussi le phénomène des vierges consacrées qui vivent le vœu de chasteté au sein du monde. Tous ces développements pourraient conduire à de nouveaux types de structures déterminées davantage par les exigences de la mission et par l'appel du Saint-Esprit que par des identités préconçues de vie consacrée. Dieu nous réserve toujours des surprises que nous ne pouvons prévoir.

Michael Amaladoss

Vidyajyoti
23, Raj Niwas Marg
110054 Delhi
India

LES INSTITUTS MISSIONNAIRES

LEUR RÔLE AUJOURD'HUI

par Pierre Schouver

Membre de la Congrégation du Saint-Esprit, Pierre Schouver a été missionnaire en République centrafricaine. Il y a assuré divers ministères en paroisse, dans la formation des laïcs et au service de la conférence des évêques. En 1992, il a été élu Supérieur Général de son Institut.

À partir de son expérience sur le terrain au long d'une période riche en changements de toutes sortes, et de ses responsabilités actuelles, Pierre Schouver réfléchit à ce qu'est aujourd'hui la place et le rôle des Instituts missionnaires.

À Rome, nous échangeons régulièrement entre membres des généralats. Nous prenons conscience de l'ampleur des changements qui ont eu lieu dans nos instituts depuis une trentaine d'années. Beaucoup n'étaient pas programmés. **Les événements ont été nos maîtres.** Nous avons les mêmes panes et les mêmes réussites, comme si nos évolutions répercutaient surtout les changements du monde et de l'ensemble de l'Église. Nous faisons aussi l'expérience de paradoxes. Malgré les projets les mieux préparés, nous avons souvent été surpris. Des insuccès ont mené à des prises de conscience fécondes. Des réussites se sont révélées être des victoires à la Pyrrhus. Il n'est pas aisé de définir quel est le rôle des instituts missionnaires aujourd'hui. La mission a changé. Les vocations ont diminué dans le nord. Elles sont nombreuses dans le sud. Des laïcs s'engagent pour un temps dans la mission au-delà des frontières. Des instituts d'un nouveau type apparaissent. Les instituts missionnaires vont-ils changer radicalement? Les instituts anciens vont-ils disparaître? La vocation missionnaire a-t-elle encore un avenir? Il faut répondre à partir de l'expérience.

DES CHANGEMENTS QUI NOUS BOUSCULENT

Des événements déterminants ont influencé le travail missionnaire : les indépendances, le Concile Vatican II, la nationalisation des écoles, le développement du clergé local. Les instituts ont cherché de nouveaux terrains d'engagement, parfois parce que la montée du clergé local rendait des missionnaires disponibles, parfois à cause de l'expulsion des missionnaires de certains pays, mais aussi pour répondre à de nouveaux appels, pour retrouver des lieux de première évangélisation.

réactions de nos instituts face aux changements

Quand les prêtres diocésains et les autres cadres ont pris la responsabilité du travail pastoral et social avec leur vision et leurs positions, nous avons parfois été déroutés. C'était un révélateur. Nous avons appris à mieux nous connaître nous-mêmes. C'était une grâce : « Il n'est pire ignorance que de s'ignorer soi-même ». Nous avons pris conscience que nous étions dominateurs. Nos attitudes ont évolué vers une relation de collaboration fraternelle. La proximité plus grande des missionnaires à la population, les nouvelles attitudes pastorales ont sans doute contribué au développement des vocations missionnaires de jeunes des pays où nous travaillions. Leur accueil demandait ouverture et créativité, pour qu'ils puissent trouver leur propre style, tout en s'intégrant dans l'ensemble.

Ce ne sont pas seulement les pays et les Églises d'accueil qui ont changé. Nos pays d'origine ont mué rapidement et nous-mêmes avec eux. Dans le contexte de la sécularisation, les vocations ont diminué très vite. Des confrères ont remis en question leur engagement, et même leur foi. « Pour moi, Jésus Christ n'est plus qu'un beau rêve », écrivait l'un d'eux dans une circulaire où il annonçait qu'il changeait de route. Le dialogue de l'Évangile se répétait en nous-mêmes : « Allez-vous partir, vous aussi ? – Seigneur, à qui irions-nous, tu as les paroles de la vie éternelle » (Jean 6,67-68).

Les changements ont affecté un peu tous les niveaux de la vie de nos instituts. Ils ont touché jusqu'aux fondements de notre vocation et de notre Église. Pour relever ce défi, il faudra du temps aux individus et aux instituts. Il n'est pas étonnant que, pour les deux, la réponse doive avoir quelque chose de radical.

rôle des instituts dans les changements

Il fut un temps où nous étions engagés jusqu'au cou dans l'action missionnaire sans trop nous soucier de notre congrégation. Quand les mutations nous ont laissés perplexes et que nous nous sommes posé des questions, nous nous sommes tournés davantage vers notre famille religieuse pour y retrouver une inspiration, un peu comme les Africains, dépassés par les problèmes de la ville, retournent chercher un nouveau souffle dans leur famille au village.

Le rôle de nos instituts a été de nous aider à accueillir le changement, à en prendre la mesure et à y réagir avec discernement. Il a été aussi – et reste – celui d'accompagner les membres dans cette période de transition. Il est le lieu où se fait la communication entre l'expérience éprouvée des uns et les initiatives novatrices des autres. À ceux qui restent en son sein, il donne le temps, l'ambiance et les moyens pour amortir les chocs et faire les expériences personnelles indispensables.

les chapitres d'aggiornamento

Dans leurs chapitres d'aggiornamento, les instituts ont repensé leur mission et leur vie à la lumière de Vatican II. Selon la clé de l'ouverture et du ressourcement, ils ont voulu se rendre proches de l'expérience des hommes de ce temps et opérer en même temps un retour à leurs sources. Ils ont repris conscience de leur but spécifique et ont cherché à retrouver l'inspiration de leurs fondateurs et de toute leur tradition.

Ils ont rassemblé, dans la cohérence d'une nouvelle **Règle de Vie** et sous l'inspiration venue de leurs fondateurs, «ce qui leur était arrivé» à travers les changements. Ils ont été ainsi fidèles à ce qu'on appelle **leur charisme**. Des candidats à la vie religieuse missionnaire nous en demandent parfois un énoncé clair, ce qui n'est pas aisé. Le charisme n'est pas seulement dans ce que nous faisons mais aussi dans la manière dont nous le faisons et dans la manière dont nous vivons. Nous ne le tirons pas seulement de nos archives. Les historiens qui le font percevoir le mieux sont ceux qui sont aussi pleinement engagés dans la mission actuelle. Des membres réunis en chapitre, dans le partage de leur expérience, la mémoire de leur tradition et la prière, le formulent au nom de tous pour une nouvelle étape de la vie de l'institut. Il se révèle plus nettement à travers les changements qu'il marque de sa griffe.

UN NOUVEAU STYLE D'ÉVANGÉLISATION

Les changements les plus importants, ceux qui touchent au socle de notre vie sociale, de notre approche de la vérité et de notre système de valeurs, nous apparaissent souvent en dernier. Et pourtant, ils agissent dès le début de manière décisive derrière les événements ponctuels et à l'intérieur de nous-mêmes, parfois derrière l'apparence inchangée des comportements extérieurs et des institutions: «L'histoire avance masquée sur la scène du monde et les acteurs portent encore les masques de la scène précédente» (Régis Debray). Le rappel de quelques traits du monde actuel peut nous aider à mieux voir les chemins et les enjeux de la mission aujourd'hui.

dans une société sécularisée, des démarches de première évangélisation

Un nouveau sens de la liberté humaine a remis en question l'autorité de l'Église. La religion n'est plus le fondement de la société, elle en est une composante particulière. Les chrétiens qui continuent leur chemin avec leur Église trouvent *une nouvelle manière de vivre leur foi*. Celle-ci s'appuie plus que dans le passé sur leur expérience qu'ils apprennent à interpréter à la lumière de l'Évangile. L'obéissance prend la forme d'une recherche en commun de la volonté de Dieu. L'approche missionnaire aussi change. La parole annoncée s'appuie avant tout sur l'autorité du témoin. «L'homme moderne écoute plus volontiers les témoins que les maîtres» (Paul VI).

Nos instituts se sont sentis appelés à reprendre *les chemins de la mission au-delà des frontières*. La démarche est différente de celle d'une nouvelle évangélisation. Si celle-ci réveille le dynamisme des communautés chrétiennes pour un plus grand rayonnement, la première évangélisation consiste à rejoindre les autres, à partager leur vie, à apprendre d'eux. Si elle est faite selon l'esprit du Christ, elle est en elle-même un témoignage. Elle suscite la confiance qui conduit au partage de la foi et peut-être à l'entrée dans la communauté chrétienne.

**devant l'affirmation des cultures et des peuples,
une attention à la différence**

Depuis la Déclaration de Bandung en 1955, tous les peuples se veulent maîtres de leur histoire et revendiquent «l'égalité de toutes les races et l'égalité de toutes les nations». Ce mouvement a entraîné les indépendances politiques. Le fait que la domination économique et l'uniformisation culturelle se poursuivent, rend les peuples encore plus sensibles à ce qui porte atteinte au respect de leur particularité et de leur autonomie. Aussi les témoins de l'Évangile sont-ils mis au défi de *ne pas court-circuiter les différences* et de communiquer en respectant la culture et la liberté des autres. Comme missionnaires, nous sentons que nous n'avons pas le droit de nous imposer avec notre monde, ni d'assimiler les autres. Nous devons les aborder avec un cœur purifié, pour *une mission sans domination*. L'autorité pourra être alors celle du Seigneur. La volonté de dialogue et d'inculturation doit ajouter aux méthodes une conversion du cœur.

**devant la dure loi du marché,
l'engagement pour la Justice et la Paix**

La loi du marché a accentué le clivage entre peuples pauvres et peuples riches. Depuis la chute du communisme, tout le monde semble se rallier à la société néo-libérale. Comme missionnaires envoyés porter la Bonne Nouvelle aux pauvres, nous travaillons dans des pays qui continuent de s'appauvrir et dans des groupes de plus en plus nombreux d'exclus. Nous avons le souci des petits et des faibles qui habitait nos fondateurs. Nous savons mieux aujourd'hui qu'il ne suffit pas de mener des actions d'aide mais que nous devons *lutter avec les pauvres pour leur dignité*, contre toutes les forces qui les oppriment. Nos instituts ont choisi l'engagement pour la Justice et la Paix comme une priorité dans leur mission. Cette option nous remet en question nous-mêmes et la société où nous vivons.

**dans la société de consommation,
un témoignage de liberté**

La loi du marché et l'énorme investissement de la publicité ont abouti à la société de consommation. La consommation devient un comportement dominant. Les produits finis sont à portée de main, y compris les produits culturels. Cette atmosphère n'est pas très favorable à la créati-

tivité ni à la croissance de la liberté personnelle et de la solidarité. L'engagement missionnaire pour le Royaume, pour porter une Bonne Nouvelle aux pauvres, est directement mis au défi par les dynamismes de la société de consommation. Nos instituts et notre formation doivent nous aider à découvrir ce qui ne peut ni s'acheter ni se consommer, pour devenir libres et être davantage en communion avec les pauvres.

**dans une société médiatique,
promouvoir une vraie communication**

Les médias sont souvent au service d'une volonté de puissance, comme moyen pour endoctriner, dominer, manipuler. Les décisions politiques, économiques et sociales deviennent le résultat d'une manipulation de l'opinion publique. Nous risquons de devenir des spectateurs, non engagés, de la vie du monde. La société médiatique risque de faire avancer la dépendance, l'assimilation, le comportement de la consommation. Comme témoins du Royaume, nous voulons contribuer à ce que les médias soient *un moyen de vraie communication*. C'est moins une question de contenu que de démarche. Que les médias donnent la parole aux gens, qu'ils fassent connaître davantage le témoignage multiple de leur vie ainsi que leurs appels.

**dans des situations de conflits et de violence,
un appel à la responsabilité et à la réconciliation**

Les ruptures dans les traditions, l'augmentation rapide de la population, les interventions violentes des forces du marché et des médias, la séduction des produits de la société de consommation finissent par constituer des populations sans références solides, des sociétés sans ordre. Notre mission dans ce contexte doit comporter *une formation à la vie sociale et à la responsabilité*. En choisissant de nous mettre du côté des victimes de l'exclusion et de la violence, nous ramons à contre courant de toutes les forces qui créent ou favorisent des situations conflictuelles et une grande insécurité. Ce n'est pas un engagement de tout repos. Produit de la fracture du monde, l'immense dérive des réfugiés et personnes déplacées nous met aujourd'hui au défi, avec les chrétiens et tous les hommes de bonne volonté.

DES INSTITUTS MISSIONNAIRES POUR AUJOURD'HUI

Choisir d'être témoin de l'Évangile dans le monde qui vient d'être évoqué nous conduit à mettre en jeu, de multiples manières, notre vie et les dynamismes dominants de notre société. Notre mission ne peut se ramener à l'exercice d'une fonction délimitée dans l'Église et dans la société. Elle suppose une grande force d'inspiration par laquelle notre vision du monde est changée et les forces de l'amour libérées en nous. Ainsi apparaissent des dimensions importantes du rôle des instituts missionnaires aujourd'hui. L'inspiration pour vivre une fidélité créative n'est pas venue seulement des instituts. Les diverses expériences faites dans les Églises particulières ont fait apparaître peu à peu de nouvelles insistances dans la vision de l'évangélisation.

accueillir, partager, purifier

Les instituts doivent « animer » leurs membres pour qu'ils soient animateurs à leur tour. Ce qui est important en cette fin du xx^e siècle n'est pas tant d'enseigner et de faire régner la discipline, que de parler au cœur. C'est cela la Bonne Nouvelle que beaucoup attendent dans un monde qui devient un désert d'insignifiance et de solitude. Pour jouer ce rôle, nos instituts doivent être eux-mêmes inspirés.

Avant d'être des organisations de travail, nos instituts sont aujourd'hui des lieux où nous recevons quelque chose de la richesse multiforme de la grâce de Dieu. Dans les engagements missionnaires, nous recevons ce que l'Esprit met dans l'histoire de notre temps et dans la diversité des nations. Avant d'y déployer notre initiative et nos programmes, nous sommes **conviés à accueillir**. Le mouvement de la mission est, étonnamment, un mouvement d'accueil et d'ouverture : se ressourcer à l'histoire passée et ouvrir le portail vers la modernité, se rendre proche des personnes, de leur culture, de leur religion, de leurs problèmes aussi, s'ouvrir aux pauvres enfin. La congrégation est le lieu où nous moissonnons et engrangeons avant de semer.

Nos instituts sont aussi les lieux où **nous partageons** ce que nous avons chacun moissonné de meilleur. L'expérience de chacun doit être purifiée. La prière personnelle est le lieu du discernement entre ce qui est fruit de l'Esprit et ce qui vient du péché. L'inspiration de chacun s'affine aussi et s'enrichit par le partage. Quand nous communiquons entre nous, la communion est beaucoup plus riche que le total de ce

que chacun apporte. L'institut se construit ainsi comme une communauté de témoins. Son rôle est d'entretenir le souffle de ses membres au jour le jour et plus intensément à certaines étapes. La formation permanente consistera avant tout à développer toujours à nouveau l'ouverture, la disponibilité. C'est là une condition pour que l'institut puisse former de nouveaux membres pour la mission actuelle.

rassembler les personnes avec leur diversité

Nous ne les assimilons pas. Elles deviennent des amis qui gardent leur richesse personnelle, leur liberté, leur propre responsabilité. Quand nous cherchons l'inculturation, il ne s'agit pas de nous approprier les richesses culturelles des autres. Si nous en sommes enrichis, il s'agit d'abord d'avoir les autres bien vivants avec nous, il s'agit d'aller chez eux et d'être reçus chez eux. Cette communion se réalise en toute vérité quand des personnes de tous horizons deviennent membres de nos instituts. Par là, ceux-ci deviennent davantage capables de communiquer avec le monde entier et de rassembler tous les peuples: les diversités sont déjà présentes en leur sein. Un grand rôle de nos instituts aujourd'hui est de faire vivre ensemble ses membres dans la fraternité et de leur apprendre à vivre ainsi. La mission doit rassembler aujourd'hui un monde déchiré. Ainsi la vie ensemble n'est pas seulement une discipline pour un travail plus efficace ou pour l'agrément. Inspirée par l'Évangile, elle est déjà un mouvement missionnaire qui portera unité et réconciliation entre les hommes. Cela est particulièrement vrai des communautés et groupes inter-culturels et internationaux que le cours des choses nous a fait constituer.

des communautés de vieillards

Nous avons vu dans les changements le doigt de Dieu. Dieu agit et nous parle au-delà des frontières de l'Église et de nos instituts. Nous ne le reconnaissons pas seulement dans des rites ou dans une littérature. Notre attention doit porter sur la réalité du monde tout entier où le Royaume arrive. Nous devons être des réalistes. L'Esprit nous a appris, depuis le Concile, la manière de vivre notre foi et notre engagement missionnaire. Il nous fait aller au-delà des simples références ecclésiales pour nous ouvrir à l'aventure humaine. Comme l'histoire particulière de Jésus s'est inscrite dans l'histoire globale, «sous Ponce Pilate», de même l'histoire particulière de nos instituts participe au pèlerinage de la grande famille humaine. Un institut missionnaire a pour mission d'articuler la vie de l'Église sur la vie du monde tout

entier. Aussi est-il comme une communauté de veilleurs attentifs à la vie du monde. Il interprète les événements et les mutations dans la foi en l'amour de Dieu, à la suite de Jésus et des fondateurs. Cette interprétation n'est pas une simple opération intellectuelle en chambre. Elle se fait à travers des engagements réels au cours desquels le feu de l'Esprit prend au cœur les témoins.

«L'amour meut le monde» selon les derniers mots de la Divine Comédie de Dante. C'est dans la pauvreté et la faiblesse, dans la foi en l'amour, comme pour Jésus, qu'un institut missionnaire s'ouvre à cet amour et participe à la Seigneurie du Christ et à son action de rédemption et de rassemblement. Notre style, à la suite du Maître, ne doit pas être de nous mettre au-dessus des autres et, avec les mains pleines, de distribuer tout le trésor de vérité et de sainteté dont nous serions les possesseurs. Jésus est entré dans l'histoire du monde par un «évidement», comme le dit Philippiens 2. L'Église aujourd'hui vit un temps significatif de faiblesse et nous sommes invités à écrire, dans la trame de cette période présente, notre propre parcours. C'est peut-être parce que nous étions remplis de nous-mêmes que l'Esprit nous fait vivre un «évidement» pour une nouvelle ouverture et, par là, une nouvelle action libératrice dans le monde.

aux pauvres, la place qui leur revient

Tous nos instituts se sentent appelés aujourd'hui à aller vers les pauvres et les exclus. Cette option si commune est, sans aucun doute, significative d'une **mission fondamentale** de nos instituts. Les pauvres sont comme la présence parmi nous du Christ qui est apparu comme «l'homme des douleurs devant qui on se voile la face». En étant avec eux, nous leur manifestons, même sans paroles, quelque chose du mystère du Christ. Nous ne voulons pas simplement les assister, parce que nous reconnaissons en eux la dignité du Seigneur et nous savons que nous avons à apprendre d'eux. Avec eux, nous redécouvrons le sens du monde et le sens de notre action. Contrairement aux apparences, l'action missionnaire, celle qui touche le cœur avec l'amour du Christ, est un acte du cœur, un acte d'estime et d'admiration. Devant une telle attitude, les pauvres peuvent reconnaître quelque chose du mystère du Christ avant même qu'il soit nommé. C'est l'action humaine véritable à la suite du Christ, celle qui crée, qui guérit et qui rassemble.

L'engagement des instituts missionnaires avec ceux qui sont défavorisés et exclus invite à reconnaître leur importance. Ils jouent **un rôle**

décisif dans l'histoire, un rôle de révélation et de libération. Ils sont témoins par la liberté, le courage, l'humilité et la solidarité que leur condition les amène à vivre. Ils révèlent ce qui est vanité, esclavage, individualisme et injustice dans les sociétés actuelles. Nous avons la chance d'avoir été appelés à être avec eux, pour découvrir l'essentiel, et faire advenir le Royaume en introduisant une nouvelle vision et une nouvelle force dans le cours de l'histoire.

En partageant, d'une certaine façon, le dépouillement et l'injustice dont sont victimes les petits et les faibles, nous expérimentons **la force dans la faiblesse**. La mission est difficile. Quand nous affrontons l'indifférence ou des situations de violence et que nous nous rendons compte de notre propre faiblesse, nous pouvons être tentés de ne plus rien entreprendre. En fait, les missionnaires entreprennent, font face au risque de l'échec et même au risque de la vie. Ce qui se manifeste ainsi, de manière surprenante, entre les forces de mort et notre fragilité, c'est **la force de la foi** vécue.

Un commentateur du récit des disciples d'Emmaüs fait remarquer que le Ressuscité s'est révélé au moment où les disciples avaient perdu l'espoir de la restauration par Jésus du Royaume d'Israël. Lorsque nous n'avons plus d'autre appui, nous sommes parfois plus disponibles pour faire le choix radical de la confiance en Dieu. Et, contre toute attente, la force de l'Évangile se manifeste, avec la confiance et une grande liberté intérieure. Nous pouvons être ainsi des révélateurs parce que nous expérimentons en nous, dans la situation présente, le sens du monde qui nous vient de Jésus.

des lieux où règne la joie du Christ vivant

Une congrégation missionnaire devrait être un lieu de générosité, un lieu de disponibilité évangélique où les membres sont gardés éveillés, attentifs et dévoués aux autres et à Dieu. Celui que nous accueillons finalement, c'est le Seigneur mort et ressuscité. Toute la vie d'une congrégation devrait être animée par un esprit de prière. Il ne faut pas nous laisser enfermer dans l'évaluation des difficultés, ni dans le calcul du nombre de nos divisions; il faut éviter de nous illusionner avec des succès apparents.

Il arrive que nous fassions alors l'expérience de *la joie parfaite*. «Vita consecrata» montre que la vie religieuse commence par une expérience joyeuse de la beauté du Seigneur. Dans les évangiles, «l'icône» en est la

Transfiguration. Nous expérimentons ces moments, grâce à la prière, à la vie fraternelle et à la proximité avec les humbles. «Il nous est bon d'être ici». Nos congrégations devraient sauver notre joie d'être missionnaires. Ceux qui travaillent avec les pauvres sont souvent pleins de joie. La joie est présente aussi quand nous partageons nos expériences. C'est comme la joie des moissons, même si les situations d'injustice et de conflit demeurent.

lieux de témoignage et de collaboration

Le cœur de l'action missionnaire est le témoignage que rend possible une congrégation riche d'inspiration. Ce que nous avons de mieux à offrir, c'est le don de notre présence, notre générosité, notre force de pardon et de réconciliation. C'est cela qui donne sens à tout le travail nécessaire d'annonce, de formation, de construction de la communauté ecclésiale et de la congrégation, de service des pauvres et de rassemblement. La force de l'inspiration rend possible une «mission impossible» au milieu des plus défavorisés. Le choix d'être avec eux est une prise de position pour l'Évangile comme force de vie et de libération. Nous croyons que nous amorçons un changement du monde avec la force de l'Évangile.

L'inspiration particulière des instituts ne les enferme pas sur eux-mêmes. La tendance est plutôt aux structures légères d'unité. Nous ne cherchons pas à créer nos propres œuvres si ce n'est pas nécessaire. Beaucoup transmettent leurs anciennes œuvres à des laïcs. L'action est presque toujours collaboration: avec les Églises locales, avec d'autres congrégations, avec des associés laïcs, avec d'autres croyants ou gens de bonne volonté.

Le document sur la Vie Consacrée évoque une autre «icône» de la vie religieuse, celle de l'onction de Béthanie. Certains murmurent devant ce gaspillage. Mais c'est la gratuité et la surabondance de l'amour. La vie religieuse est de cet ordre. Nos instituts missionnaires sont appelés à cette libéralité de témoins qui se donnent sans compter pour les pauvres, pour le Royaume, sans chercher leur propre avantage. À travers les changements et les différences, nous entrons peu à peu dans la réalité profonde de nos instituts. Ils ont fait un parcours complexe de fidélité créative qui leur permet finalement de donner aujourd'hui un vrai témoignage évangélique selon l'inspiration de nos fondateurs.

Pierre Schouver

*Congregazione dello Spirito Santo
Clivo di Cinna, 195
00136 Roma – Italie*

SOLIDARITÉ FAMILIALE ET VIE CONSACRÉE

AU CAMEROUN

par Marie-Pierre Essimi Nguina

Carmélite de Saint Joseph de nationalité camerounaise, Marie-Pierre Essimi Nguina est étudiante à l'Institut Supérieur de Pastorale Catéchétique (ISPC) de Paris.

La confrontation entre les structures familiales traditionnelles et les exigences de la vie religieuse authentique doit déboucher sur des formes de vie consacrée propres à l'Afrique. Inculturation du charisme et évangélisation de la famille en sont les conditions incontournables.

Parler d'inculturation en Afrique est une réalité si vaste et si abstraite que je me demande s'il ne vaudrait pas mieux s'en tenir à quelques expériences timides mais précises et concrètes.

un nouveau projet de vie

Au départ, la vie consacrée, comme l'ensemble de l'évangélisation, ne s'est guère souciée de la culture locale ni des coutumes. Les premiers missionnaires exigeaient des fils et des filles du pays qu'ils se débar-rassent de leurs us et coutumes, conçus alors comme pratiques païennes. Les autochtones eux-mêmes étaient fiers d'adopter des manières occidentales, ce qui malheureusement demeure parfois vrai aujourd'hui. Grâce au Concile Vatican II, le désir de retour aux sources, d'enracinement culturel, secoue l'Église et toutes ses institutions. Mais cette recherche d'authenticité communément appelée inculturation est un chemin de conversion. Il nécessite un nouveau projet de vie qui tienne compte des traces du travail de l'Esprit en toute culture.

J'aborderai donc l'inculturation de la vie consacrée comme projet de vie (et non comme réalisation) et à partir d'une valeur donnée, celle de la solidarité familiale. C'est une réalité qui demeure spécifiquement africaine malgré son évolution et malgré certains événements paradoxaux qui traversent ce continent. La solidarité existe aussi dans d'autres cultures. Elle n'est pas l'apanage de l'Afrique bien qu'elle y soit plus accentuée. Elle est l'un des lieux où la vie consacrée doit s'efforcer de s'inculturer d'autant plus qu'elle est très menacée et tendrait même à disparaître du continent, au dire de certains. C'est donc un lieu prophétique, un véritable défi pour la vie consacrée.

sang parental et eau du baptême

En Afrique le concept de solidarité se heurte à la mendicité, au tribalisme, mais aussi à l'individualisme. La vie consacrée elle-même n'échappe pas à ces écueils. Pris entre les sollicitations de son clan, de sa famille et l'appel à s'associer à la solidarité universelle du Christ, entre la famille naturelle et la Famille-Royaume à construire, le religieux africain a parfois du mal à faire la part des choses. Cette situation qui pourrait l'aider à refaire sans cesse son choix peut devenir un obstacle pour sa vocation. Voilà pourquoi le religieux africain se doit de défier au quotidien ce dicton devenu à la mode : « le sang parental pèse plus lourd que l'eau du baptême ». Avons-nous été baptisés uniquement par l'eau ? St Paul ne dit-il pas dans l'épître aux Romains que nous avons été baptisés dans la mort du Christ ? (Rm 6,3). Le sang parental pèse-t-il plus lourd que celui du Christ dans lequel nous sommes baptisés et auquel nous communions dans l'Eucharistie ? L'inculturation de la vie consacrée à travers la valeur de solidarité se trouve ainsi affrontée à un problème réel de foi.

Sommes-nous, oui ou non, marqués par ce sang du Christ dont il est question en préfiguration au Livre de l'Exode, « le sang sera pour vous un signe... je verrai le sang et je passerai » (Exode 11,15) ? Il est bien vrai que la notion de sang est très importante dans la culture africaine. *Ce qui nous manquerait alors, ce sont des innovations rituelles pouvant imprimer cette réalité dans les mentalités.* Verser, par exemple, une goutte du Sang eucharistique dans l'eau du baptême, ou encore marquer le nouveau baptisé de ce sang, comme le suggèrent certains, sont des symboles qui pourraient s'accorder avec la mentalité africaine.

individualisme et vie communautaire

La vie consacrée est également guettée par l'individualisme. Il est étonnant parfois de rencontrer plus de solidarité dans la société que dans certaines communautés religieuses. Face à cette situation une religieuse européenne s'écriait: «Les religieuses africaines ont-elles subi l'influence d'autres cultures au point d'ignorer la notion de solidarité entre elles?» On constate que les religieuses et les religieux africains sont parfois enclins à une vie de jalousie, de rancune, de concurrence et de défiance entre eux.

Dans les différents dialectes «Beti», je n'ai pas trouvé l'équivalent du mot français solidarité. *En Afrique, c'est une réalité qui englobe toute la vie d'un individu. Elle est proche du mot fraternité.* Les expressions proverbiales qui l'expriment évoquent l'union, l'amitié, la reconnaissance de la ressemblance et de l'humain dans l'autre. À travers la solidarité, le frère humain est comparé à une bosse de zébu, car le zébu et sa bosse sont inséparables et se doivent mutuellement l'existence. La solidarité familiale constitue donc tout cet ensemble de vie que tissent les relations fraternelles. Curieusement, nous la réduisons bien souvent à l'aide matérielle, d'où le caractère unilatéral que nous lui allouons.

La solidarité familiale est en pleine mutation. En butte à la crise économique et à la modernité, elle se recherche et épouse des formes diverses. Elle se structure sous des aspects plus ou moins institutionnalisés. Nous avons l'exemple des tontines et des réunions d'entraide au Cameroun. La solidarité tend aussi à se nationaliser, à s'universaliser. Elle s'ouvre à d'autres réalités sociales que la famille et le clan.

une vraie éducation à la rupture

À ce niveau, je voudrais lever une ambiguïté. J'ai souvent eu l'impression que, pour bon nombre de nos frères occidentaux, notre manière de vivre la vie collective ne laisse guère de place à l'individu. Je ne sais pas s'il existe une culture où l'individu ne soit pas pris en considération, car il y va d'un être au monde. Ce qui est cependant spécifique à la culture traditionnelle africaine, c'est le fait que l'émergence d'un individu soit liée à la croissance de tout le clan. L'impression du manque de personnalisation, les Africains l'éprouvent aussi à l'égard des occidentaux lorsque ceux-ci donnent le même nom à tous les membres de la famille. Et bien des africains adoptent cette coutume plus par imitation de

l'homme blanc que par logique culturelle. La solidarité familiale africaine n'est pas conditionnée par une recherche de fusion ou d'uniformisation des individus. *C'est une forme de socialisation qui se fait sur fond d'entrecroisement de relations où chaque individu dans son être propre est comparé à un fil de tissage.* C'est une réalité que les maîtres et maîtresses de formation devraient chercher à comprendre de l'intérieur et à bien maîtriser, surtout quand il s'agit d'éduquer à la rupture qui est cependant nécessaire pour la vie consacrée, ce qui est loin d'être simple.

entre le passé et le présent

Comme toute vie chrétienne, la vie consacrée est missionnaire dans son essence car elle est appel à un témoignage de vie à la suite du Christ en vue de l'annonce de la Bonne Nouvelle. La première mission d'une vie consacrée qui chercherait à s'inculturer sur base de la solidarité familiale consiste à ouvrir les yeux et les oreilles sur deux réalités fondamentales.

Tout d'abord la prise en considération de la mémoire du passé car, aujourd'hui, plus d'un Africain ne sait plus d'où il vient. D'autre part, il importe de ne pas omettre la nécessaire évolution. Ramer à contre-courant ou s'enliser dans une tradition dépassée, « cela n'est demandé par aucune tâche d'inculturation » disait le Père Sidbe Sempore à l'assemblée des religieux et religieuses du Cameroun en mars 1997. La modernité étant un phénomène humain et non culturel comme on l'a souvent pensé, il faut croire que les sociétés africaines connaissent aussi une évolution dans leurs valeurs culturelles. Le phénomène de l'inculturation se trouve ainsi pris en sandwich entre le passé et le présent d'une société en mal d'identité culturelle. D'où la nécessité d'avoir des convictions et des points de repère, voire une référence solide, à l'instar de l'Évangile, pour *discerner ce qui convient à telle ou telle époque dans telle ou telle situation.*

évangéliser la famille en Afrique

L'Afrique ayant conservé le sens profond de la famille et de la solidarité humaine a aujourd'hui mission de rappeler ces valeurs à notre monde. Cette mission incombe particulièrement aux communautés de vie consacrée appelées à être signe pour le Royaume.

Imprégnés naturellement de la vie de famille, les religieuses et religieux africains ont mission d'évangéliser celle-ci, d'y semer la Parole

de Dieu, de se laisser transformer par elle, de passer de la simple famille humaine à la famille divine, voire surnaturelle: tout un chemin de conversion. L'Abbé Léon Messi définissant l'inculturation disait qu'il s'agit de transformer le naturel en surnaturel, et de faire en sorte que le surnaturel devienne naturel. La vie consacrée me semble le lieu indiqué pour rendre effective et réelle une telle définition. Mais c'est un exercice de longue haleine, à travers les réalités les plus simples du train-train quotidien.

Le religieux africain qui connaît par expérience familiale les exigences d'une vie de solidarité doit s'efforcer de les transposer et de les étendre à tout être humain, c'est cela même son chemin d'inculturation. *Un tel chemin de perfection de la charité prend racine dans la vie fraternelle en communauté.* «Tous vous reconnaîtront pour mes disciples à l'amour que vous aurez les uns pour les autres.» (Jn 13,35) Le principal fruit de cette vie de communion et d'amour fraternel, c'est la solidarité. Une vie de solidarité à l'intérieur d'une communauté est communicative et source de joie et de paix pour chacun de ses membres. J'ai fait cette expérience lorsque, dans une communauté, les religieuses sont très proches les unes des autres, lorsqu'elles s'aiment vraiment, même ce qui pourrait être pénible dans la vie consacrée devient source de bonheur. *C'est cette présence active et affective qui caractérise la solidarité et pas nécessairement l'assistance matérielle.* La solidarité ainsi vécue en communauté est libération et donc accomplissement d'une mission de salut.

et dans l'Église universelle

Cet effort de vie de présence aux autres et d'amour fraternel, la vie consacrée africaine se doit de l'annoncer à d'autres cultures, notamment auprès de l'Occident où l'individualisme fait ravage dans la société. Les personnes consacrées risquent parfois d'oublier qu'elles ont à être *prophètes dans une société où la solitude peut devenir mortelle, même au sein des communautés.*

En mettant l'accent sur la solidarité familiale, religieuses et religieux africains pourront être pierre de fondation pour la construction d'une Église famille de Dieu. Il s'agit toujours et partout de dépasser les limites naturelles de sa communauté pour la transformer en famille élargie, celle des enfants d'un même Père. Aujourd'hui, c'est comme si le Christ nous disait: «On vous a dit: soyez solidaires et fraternels

avec vos frères et sœurs de sang; eh bien! moi je vous dit: par mon sang versé pour tous les hommes, devenez frère et sœur de tout être humain». Partant ainsi d'une valeur culturelle, la vie consacrée africaine peut faire sienne et propager la prière du Christ, « Que tous soient un... » (Jn 17,22).

inculturation et greffage

Nos communautés de vie ne ressemblent-elles pas à ces terres dont parle l'Évangile? Elles peuvent être bonnes ou mauvaises pour la semence. Si la vie consacrée est conçue comme une plante étrangère qu'on vient repiquer en Afrique, il incombe à cette plante de s'accommoder à une terre nouvelle. Mais cette dernière doit être meuble de manière à se disposer à bien accueillir la jeune pousse. Si, par contre, l'esprit de mise à part qu'on rencontre en Afrique peut être conçu comme porte-greffon pour une vie de conseils évangéliques, nous savons que la technique de la greffe exige blessures, destruction des germes pathogènes, ajustement, bandage et acceptation réciproque du support et du greffon. Autant d'opérations douloureuses pour une vie d'alliance.

À mon avis, la Parole de Dieu peut aussi se greffer sur des plantes poussées naturellement en Afrique. Ceci suppose qu'il y ait ressemblance et affinité entre le support et le greffon. Peut-il en être autrement puisque tout se fit par la Parole de Dieu? Quant au fruit, il ne pourra être qu'inattendu, contrairement à l'idée qu'on se fait de l'inculturation trop souvent programmée. La vie consacrée peut aussi prendre racine à partir de la Parole de Dieu semée directement en terre africaine. Il suffit de se laisser émonder par la nouveauté de l'Évangile.

Que l'on soit d'Afrique, d'Amérique, d'Asie ou de l'Occident, nous avons à nous interroger sur notre manière de nous accueillir dans nos communautés, notre manière d'être présents les uns aux autres, notre manière de nous intéresser aux autres, bref notre manière de nous aimer. « À ceci tous vous reconnaîtront pour mes disciples: à cet amour que vous aurez les uns pour les autres » (Jn 13,35).

Marie-Pierre Essimi Nguina

*44, rue du Cherche-Midi
75006 PARIS*

INCULTURATION DE LA VIE RELIGIEUSE

À MADAGASCAR

par Razanadrakoto François de Sales

Membre de la Congrégation des Frères du Sacré-Cœur à Madagascar, le frère Razanadrakoto a étudié à Rome à l'université du Latran. Maître des novices, il participe à la fondation d'un internoviciat. Il a accompli deux mandats comme provincial de Madagascar et poursuit ses activités dans la formation des jeunes religieux et l'animation de sessions.

La révolution culturelle, l'avènement d'un régime marxiste à Madagascar, associés à une mauvaise compréhension des réformes conciliaires ont été la cause d'une crise douloureuse au sein des instituts religieux du pays. Elle est en passe de se résoudre par la recherche d'un équilibre entre ce qui est propre à la culture malgache et les éléments importés qui assurent l'universalité de la démarche.

les congrégations religieuses à Madagascar

L'Église catholique a été implantée à Madagascar par des missionnaires originaires de l'Occident et membres de familles religieuses. Un des grands soucis de ces missionnaires était d'ouvrir des maisons de formation pour accueillir les jeunes Malgaches qui voulaient être prêtres, religieux ou religieuses. Actuellement œuvrent à Madagascar 22 congrégations de religieux-prêtres, 9 congrégations de religieux-laïcs, 3 instituts séculiers d'hommes, 77 congrégations de religieuses dont 8 monastères de religieuses cloîtrées et 3 instituts séculiers de femmes. Sur ce nombre, 6 congrégations sont de fondation malgache. À première vue, cela fait une grosse armée d'élite, mais elle est loin d'être également répartie à travers la Grande Ile.

L'apostolat exercé par cette centaine de congrégations est très diversifié: paroisse, pastorale, cours ménager, promotion féminine, service social, service hospitalier, dispensaire, animation rurale, radio, médias, mouvements d'action catholique, retraite des élèves, des fiancés, mais surtout éducation chrétienne dans les écoles: du jardin d'enfants aux écoles supérieures.

Cet immense éventail d'œuvres éminemment apostoliques requiert une solide formation, une préparation religieuse et professionnelle adaptée aux milieux et aux circonstances actuels.

le Concile Vatican II

Il est venu bouleverser et transformer la formation traditionnelle que les missionnaires occidentaux avaient dispensée à leurs jeunes sujets malgaches. Et ce fut heureux. Mais toute médaille a son revers. À partir de 1967, à l'époque où l'on commençait à vivre les premières réformes du Concile Vatican II, des vagues de fond très fortes ont ébranlé les différentes congrégations religieuses! Beaucoup de chrétiens et de religieux ont mal interprété les réformes suggérées par le Concile; certaines affirmations conciliaires ont été galvaudées et utilisées dans un sens contraire à celui conçu par le Concile. Une des conséquences de ce changement erroné de mentalité fut l'abandon de la vie religieuse. Ces retours massifs à la vie séculière ont réduit considérablement l'effectif des consacrés. Qui aurait pensé que le démon de l'orgueil, de l'impureté, de l'avoir et du savoir aurait eu raison de ces religieux et religieuses qu'on croyait solidement ancrés dans leur vocation?

la révolution culturelle malgache

La révolution culturelle malgache de 1972, qui a eu son sommet en 1975 par l'avènement de la 2^e République avec sa politique socialiste marxisante, est venue asséner un autre coup terrible à toutes les congrégations: malgachisation à outrance, crise d'identité, crise d'obéissance... Toute notion d'autorité était battue en brèche. Les tenants du pouvoir temporel ont juré la mort des écoles privées, en particulier la mort des écoles confessionnelles. Religieux et religieuses se débattaient sur cette mer gonflée par la haine contre tout ce qui sentait la religion «importée». Mais les dirigeants de la 2^e République n'ont pas récolté les effets destructeurs qu'ils avaient escomptés. Les Églises chrétiennes, à force de luttes et de combats, ont réussi à maintenir leur place dans le développement du pays.

le réveil des vocations religieuses

Il est vrai que toutes ces épreuves ont fait des dégâts au sein des congrégations religieuses, mais elles n'ont pas détruit le courage des religieux et religieuses restés dans la barque. Comme des poussins apeurés, ils se sont rassemblés plus étroitement autour de leurs supérieurs. Ils ont prié pour que le Seigneur les soutienne dans la lutte qui se continue ; ils ont imploré le Maître de la moisson d'envoyer des ouvriers à sa moisson. Dieu ne se laisse pas vaincre en générosité. Il a suscité dans le cœur de certains jeunes malgaches le désir de suivre le Christ dans la vie religieuse. Chaque congrégation a eu sa part de «butin».

problèmes de formation

De nombreux jeunes sont donc venus frapper à la porte des différents instituts, soit amenés par leurs parents, soit présentés par un prêtre, un religieux ou une religieuse. Ces jeunes avaient-ils vraiment le désir de se faire religieux ou bien ont-ils été poussés par le désir d'une certaine promotion sociale ? La misère matérielle sévissait partout, surtout à la campagne.

Recevoir ces jeunes posait dès le départ un grave problème : leur niveau intellectuel était si bas qu'on se demandait s'ils allaient pouvoir assimiler les enseignements religieux qui leur seraient dispensés. Comment arriveraient-ils à se familiariser avec les livres français qu'ils devraient fréquenter : « Prière du Temps du Temps », Règle et Constitutions de l'institut encore rédigés en français, livres de spiritualité présentés en langue française ? La malgachisation à outrance et le laisser-aller dans l'enseignement avaient fini par réduire à sa plus simple expression le niveau intellectuel de la grande majorité des jeunes malgaches, victimes sans défense de l'orgueil aveugle et égoïste des adultes.

remèdes

Devant cette situation catastrophique pour l'avenir des jeunes, les autorités ecclésiastiques et religieuses ont pris le taureau « malgachisant » par les cornes : vaincre la malgachisation à outrance par la malgachisation « équilibrée », c'est-à-dire faire marcher de pair et la langue malgache et la langue française.

Une commission épiscopale s'est attelée à la *traduction en malgache des textes de Vatican II ainsi que des divers documents du Magistère* : ce fut une œuvre d'envergure. Il est vrai que ces traductions restent toujours difficiles, mais elles constituent un acquis inestimable, une mine où les formateurs pourront puiser les grands fondements de leur enseignement religieux.

La commission « Andron'ny Tompo » (« Jour du Seigneur ») a été chargée de *revoir les lectures de la liturgie du dimanche et des jours de fête, le rituel des sacrements* pour les rendre plus lisibles, plus compréhensibles, plus malgaches. Plusieurs diocèses utilisent cet « Andron'ny Tompo » édité en trois volumes : A, B, D. C'est dommage que cette commission ne se soit pas penchée sur la révision des textes de la messe du jour.

La commission « Ankalazao ny Tompo » (« Louez le Seigneur »), très inspirée, toujours active, s'est donnée comme premier devoir de *traduire les psaumes, les hymnes et les cantiques de « Prière du Temps Présent », de les présenter sous forme de poèmes rythmés*, très agréables à lire. Puis, cette commission, sachant que tout Malgache est né en chantant, s'est mise à *mettre en musique tout « Prière du Temps Présent »*. Un grand nombre de ces psaumes, de ces hymnes, de ces cantiques sont chantés dans les assemblées ecclésiales, jusqu'au fin fond de la brousse. Mais ce sont surtout les congrégations religieuses qui en font un usage régulier. Les jeunes de nos maisons de formation : postulants, novices, scolastiques, les exécutent souvent avec brio. Ils ont retrouvé le rythme malgache dans leur prière journalière. Ces chants sont souvent accompagnés de gestes, de danses simples et sobres, mais bien significatifs.

L'accès aux livres de spiritualité écrits en français étant très pénible pour les jeunes en formation de la nouvelle génération, l'Union des Supérieur(e)s Majeur(e)s de Madagascar a mis sur pied la commission « Vaomieran'ny Boky Karakarain'ny Relijiozy » (V.B.K.R.). Cette commission a fait *traduire en malgache de nombreux livres de spiritualité écrits en français*. Elle a débusqué des écrivains et les a encouragés à *composer des brochures, des livres traitant divers thèmes* : prières, lectures spirituelles journalières, vie religieuse sous tous ses aspects. Ces ouvrages écrits en malgache et en un langage pas trop technique ont été et sont encore de précieux instruments pour la formation intellectuelle et spirituelle des candidats à la vie religieuse.

QUELQUES ASPECTS DE L'INCULTURATION DE LA VIE RELIGIEUSE À MADAGASCAR

Le respect de l'autorité. Le peuple malgache est foncièrement un peuple très respectueux de ceux qui «détiennent» l'autorité: les parents (père et mère), le prêtre, le religieux, les instituteurs, les catéchistes, les aînés, les dirigeants du pays. On les appelle «Ray aman-dReny»: Pères et Mères. Autrefois, ce respect frôlait presque la servilité, la crainte. La parole, les conseils d'une autorité ont un pouvoir particulier; ne pas écouter les Ray aman-dReny, c'est s'exposer à toutes les malédictions. Dans la vie religieuse, il ne s'agit pas de former les jeunes à la crainte, à la servilité. Suivant les directives de Vatican II, on les habitue à la pratique du vrai dialogue; on leur apprend le principe de subsidiarité: le supérieur ne commande pas en maître, l'inférieur n'obéit pas en esclave. L'obéissance du Christ, dont la nourriture a été de faire la volonté du Père, est présentée sous son aspect libérateur.

La vie en communauté. De par sa nature profonde, le peuple malgache est un peuple très social: il aime vivre en société. Les membres d'une même famille se sentent liés par le même sang: flux vital qui circule dans leurs veines. Des proverbes, des dictons très nombreux, des images très abondantes viennent étayer cette assertion. Dans son discours parsemé d'images bien suggestives, le Malgache fait allusion à cette unité familiale. Vivants, les membres d'une famille habitent sous un même toit; décédés, ils partagent le même tombeau.

Dans les maisons de formation, on insiste énormément sur cette notion de famille: la vie religieuse est aussi une vraie famille, ce qui implique tout un changement de mentalité. On y met en relief l'esprit de famille, l'entraide fraternelle, le partage de ce qu'on a et de ce qu'on est: «Valala iray ifanapahana» (on se partage une même sauterelle); la confiance réciproque: «Mpirahalaha mianala: izy tokiko, izaho tokiny» (deux frères traversent une forêt: le premier se fie au second, le second s'appuie sur le premier). Dans la vie religieuse, cette unité de vie familiale est mise en relief par la participation à l'Eucharistie: «Iray vatsy, iray aina» (ceux qui ont la même provision de voyage ont la même vie).

La bénédiction des parents. C'est un acte sacré, porteur d'une force dont il faut tenir compte. Partir pour un pays lointain, fonder un foyer, rentrer dans la vie religieuse, sont des étapes très importantes dans la vie d'un jeune malgache; ce sont des circonstances qui requièrent une

bénédition spéciale de tous les membres de la famille. Enfreindre ces us et coutumes serait s'exposer à l'insuccès, donc à la malédiction des Ancêtres et à la morsure implacable du remords. Cette bénédiction se donne au nom du Zanahary (Dieu créateur) et des Ancêtres.

Le futur profès perpétuel, la futur professe perpétuelle respectent cette coutume et se font un devoir d'inviter leurs parents à venir les bénir avant de s'engager dans cette aventure qu'ils veulent vivre avec le Christ Jésus. Des scènes pathétiques entourent souvent ce rituel de bénédiction: larmes abondantes, voix étouffées d'émotion et de la part du «requérant» et de la part du «bénissant». Tout ceci montre l'importance d'une telle bénédiction. On dit que les jeunes ont perdu aujourd'hui le sens de cette bénédiction. À mon humble avis, ce n'est pas tout à fait vrai: la notion profonde et l'importance de ce geste sont là, latentes dans le cœur de tout jeune malgache.

Un sens aigu de la famille. Nous avons déjà parlé du sens de la vie communautaire chez le Malgache. Néanmoins, disons un mot de la place privilégiée qu'occupe le consacré au sein de sa famille d'origine. Le Malgache a un respect et une vénération quasi surnaturelle pour ses parents: source du flux vital qui l'anime, soleil et lune qui éclairent sa vie. Leurs avis et leurs conseils sont sacrés et aussi puissants que le coup de patte d'un âne: s'il vous atteint, il vous assomme, s'ils ne vous atteignent pas, il vous donne le vertige.

Vivre éloigné de ses parents et de ses proches, c'est une véritable torture pour un Malgache. Seul, là-bas, il mène une existence dominée par une nostalgie qui le mine et lui fait soupirer ardemment après le jour où il pourra de nouveau partager cette heureuse et pacifiante proximité des siens. Que de fois il lui arrive d'implorer un oiseau, la lune, un nuage... d'aller porter auprès de ceux qu'il aime son souvenir le plus profond. Les poèmes et les chants malgaches sont émaillés de ce désir de revenir le plus tôt possible auprès de ceux qu'on a quittés.

Comment concilier ce sens aigu de la famille avec les exigences de la vie religieuse, avec le «Quitte ton père et ta mère»? Comment vivre le dépouillement total de la consécration religieuse? Dès le début de sa formation, le jeune religieux (la jeune religieuse) est mis devant les exigences de la «sequela Christi». Suivre le Christ chaste, pauvre, obéissant, n'admet pas de demi-mesure. Mais on lui apprend aussi que la vie religieuse ne détruit pas l'amour de la famille naturelle; elle le

sublime. La grâce se greffe sur la nature. Les parents sont instruits des devoirs de leurs enfants qui se consacrent à la vie religieuse ; et, dans certaines congrégations, les parents sont invités à suivre avec leurs enfants des sessions sur le sens et les exigences de cette nouvelle vie. Les uns et les autres sont ainsi conscients de leurs responsabilités.

Le vécu du dépouillement affectif et effectif, si prononcé avant le Concile Vatican II, est maintenant plus « humain », plus en harmonie avec l'âme malgache. Le religieux et la religieuse ne sont plus considérés comme des rameaux complètement coupés du tronc familial et perdus à jamais pour la famille. C'est ainsi que, désormais, ils peuvent participer à certaines fêtes de famille : baptême, première communion, mariage, jubilés, exhumations (retournement des morts). C'est à eux qu'incombe le devoir et le bonheur de préparer les célébrations liturgiques qui rehausseront ces festivités. Leur présence imprime à ces dernières une réelle teinte de fêtes chrétiennes. La présence du religieux, de la religieuse, s'avère indispensable lors de l'enterrement d'un proche parent. Si c'est encore possible, la mise au tombeau ne peut s'effectuer que lorsque le religieux (la religieuse) est présent. La congrégation ne lésine pas sur les dépenses que le déplacement du religieux peut occasionner. Ceci nous fait comprendre l'importance de la place du religieux au sein de sa famille d'origine. Il devient un vrai Ray aman-dReny. Quoique séparé des siens, le religieux a une influence considérable : son point de vue a une valeur non négligeable dans la marche générale des affaires de la famille. On le consulte, on veut qu'il émette ses avis.

Comme le religieux n'a pas d'enfants à lui, tous les enfants de la famille se considèrent comme ses propres enfants, à part égale. Ces enfants se sentent vraiment aimés par le religieux qui fait la joie et le bonheur, la fierté et l'honneur de la famille. Devant cette nouvelle donne, le religieux doit approfondir et vivre sérieusement le sens de sa consécration. Il doit chaque jour chercher à maintenir l'équilibre entre les relations d'amour et d'amitié d'une part, et le retrait du monde et le dépouillement évangélique d'autre part.

Savoir faire la fête. Le peuple malgache est un peuple qui aime faire la fête. La vie de famille est ponctuée de solennités auxquelles tous les membres se font un honneur et un devoir d'être présents. Pour les grandes personnes, ce sont d'heureux moments de retrouvailles, pour les enfants, des occasions pour faire connaissance, pour se rendre

compte qu'ils appartiennent à une même famille. Les personnes consacrées reçoivent une invitation individuelle: leur présence effective est vivement désirée.

Il est vrai que ces festivités occasionnent de grosses dépenses financières, mais «Aleo very tsikalakalam-bola, toy izay very tsikalakalam-pihavanana» (il vaut mieux perdre une fortune que de perdre l'amitié, l'amour). L'Église à Madagascar vit cette âme malgache d'une façon tangible. Le sacre d'un évêque, les ordinations sacerdotales, les professions religieuses, les jubilés d'or de vie religieuse offrent des occasions de grands rassemblements. La célébration eucharistique se continue par des agapes fraternelles «nofo-kena mitam-pihavanana» (morceau de viande qui entretient l'amitié). Souvent, cette fête commence la veille, se prolonge tard le jour de la solennité. Parents et amis, réunis autour des heureux élus du Seigneur, regrettent que la fête soit déjà terminée. Qu'il est bon de vivre ensemble en frères et sœurs! Avant de se séparer, on se souhaite bonne santé, longue vie. On se donne rendez-vous pour la prochaine célébration.

conclusion

Le Malgache est foncièrement religieux, monothéiste, profondément respectueux de ses Ancêtres. Les psychologues, les anthropologues, les écrivains spirituels, n'ont pas fini d'explorer la richesse de son âme. Il faudrait que, dans les écoles, dans les maisons de formation à la vie sacerdotale et religieuse, on approfondisse davantage le sens de la famille malgache avec tout ce qui fait sa force, sa grandeur, son unité, et aussi ce qui fait sa faiblesse. Le modernisme, le libéralisme, l'égoïsme, le laxisme n'épargnent pas Madagascar. On est en train d'étouffer ce feu sacré qui couve encore sous les cendres et qui anime l'âme malgache. Chaque congrégation s'attelle à cette noble tâche d'inculturer la vie religieuse. Des partages d'expériences se font chaque année lors des rencontres de responsables de formation, lors des assemblées générales des Supérieurs(res) Majeurs(res) de Madagascar. Il serait souhaitable que des sessions régionales ou nationales sur l'inculturation soient animées par des hommes-clé pour les religieux, les religieuses adultes. On n'aime et on ne vit réellement que ce que l'on connaît bien.

Razanadrakoto François de Sales

*B.P. 7724 – Analamahitsy
101 Antananarivo
Madagascar*

VIE CONSACRÉE ET MISSION

EN AMÉRIQUE LATINE

par Santiago Ramirez

Capucin espagnol, Santiago Ramirez vit et travaille en Amérique Latine depuis 30 ans. Il a été chargé des programmes de formation de sa congrégation en Équateur et en Colombie avant de devenir provincial de l'Équateur. Il a aidé beaucoup de congrégations dans leur réflexion théologique et spirituelle. Ces dernières années, il a participé activement, au niveau continental, à la réflexion de la Confédération Latino-Américaine des Religieux (CLAR).

Il s'interroge ici sur les changements dans la vie religieuse en Amérique Latine et sur les options à prendre dans les nouveaux contextes socioculturels en vue du siècle à venir.

Traiter de la mission ou de la réponse que la vie religieuse doit lui donner aujourd'hui en Amérique Latine exige une grande objectivité et le sens de l'histoire. Il s'agit d'être fidèle à un passé de partage libérateur de l'Évangile avec de nombreux frères et sœurs et, en même temps, d'entrer résolument dans un monde qui se révèle à nous à travers les signes des temps et les souffrances des hommes. Dieu est à l'œuvre en ce monde et nous invite à suivre son fils Jésus en réactualisant sans cesse sa seule et unique mission dans ce monde qui est le nôtre. Une question se pose immédiatement : Où se situer ? Où vivre et comment ? S'engager à quoi ?

située en vue de la mission

La vie religieuse peut se situer à différents niveaux ou selon diverses perspectives, géographiques et économiques, spirituelles et sociales. Aucune

d'entre elles n'est indifférente. Se situer concrètement est toujours affaire de libre choix ou d'héritage, de liberté pleinement vécue ou plus ou moins conditionnée. Sans aucun doute, la vie religieuse devra chercher à se situer de manière à être porteuse de sens, féconde et à se réaliser en plénitude là où son identité se révélera dans la joie et le dynamisme.

la mission est celle de Dieu

Dieu poursuit sa mission dans le monde. Plus exactement, c'est Dieu lui-même qui la réalise en vérité. Depuis toujours, il a conçu et réalisé un projet de vie et de salut pour les hommes, en planifiant la création en vue de les rendre heureux, dans un débordement gratuit de pure générosité. **La vie religieuse participe à cette mission de Dieu** en faveur des hommes et des femmes, enracinée dans le quotidien et destinée à tous les peuples quelles que soient leurs croyances. Elle trouve son inspiration en Jésus, consacré et envoyé par le Père en vue d'humaniser le monde, de donner en abondance la vie qui suscite des enfants de Dieu et des frères auxquels il révèle leur Père commun.

Jésus a découvert la mission de manière existentielle à Nazareth en fréquentant ses voisins, en partageant leurs joies et leurs peines, à la lumière des Écritures et des Prophètes. Il l'a faite sienne en contemplant le Père et en se consacrant inconditionnellement à son Règne. La mission privilégie les pauvres, les pécheurs, les exclus. Il s'agit là d'une vérité confirmée par l'action constante de Dieu dans l'histoire du salut et par la pratique de Jésus. C'est une option de foi théologique qui trouve en Dieu sa source, son développement et son vécu.

la mission face aux défis de la vie

Les tendances qui se manifestent aujourd'hui et révèlent un nouvel ordre social et culturel, constituent autant de défis lancés à la mission. Elles résultent d'une conjoncture socio-économique implacablement marquée par le néolibéralisme. On peut en signaler quelques traits plus importants. Citons d'abord la globalisation et la mondialisation d'un univers conditionné par un immense réseau d'informations et de communications. On peut mentionner également un pluralisme généralisé, la coexistence de différents styles de vie, manières de penser et expressions culturelles et religieuses. Notre époque est marquée, entre autres, par des revendications ethniques ou culturelles, par une conscience écologique de plus en plus affirmée qui peut aboutir au

culte de la Terre Mère dans la recherche de réhabilitation d'espaces naturels ou de vie, par un processus de fraternisation, de création de communautés et d'intégration en des domaines très divers.

Il s'agit là du grand défi – *une immense transhumance spirituelle et culturelle* – qui fait de nous des pèlerins et qualifie le cheminement dans la foi qui caractérise la suite historique de Jésus.

les jeunes, les femmes, les pauvres

La vie religieuse, qui réalise la mission dans ce contexte, devient en quelque sorte nomade pour recréer sans cesse et refonder son être propre et sa signification dans le monde. Elle est interpellée par une sensibilité neuve au rythme des jeunes générations. Et c'est ainsi qu'elle sera progressivement perçue autrement, en fonction des jeunes, de la femme et du peuple.

Les jeunes sont confrontés aujourd'hui à une situation de fait. Ils vivent déconnectés du passé et d'une époque qui s'ouvre au cours des années 60. Ils se situent dans un contexte de modernité et de post-modernité fonctionnelle et ponctuelle. Ils ont une **perception nouvelle de la réalité**, d'autres symboles et rituels à travers lesquels ils s'expriment. Ils ont besoin de s'affirmer dans une utopie et un idéal qui leur donnent l'espérance, fondés en Jésus et marqués par leur propre histoire, c'est-à-dire dans un projet dont ils se sentent promoteurs et responsables. C'est à cette condition qu'ils s'enthousiasmeront et qu'ils s'engageront et, de toute évidence, en référence reconnue à la personne de Jésus.

La femme prend conscience de son existence, de sa dignité et de ses droits. Elle jouera le rôle qui lui revient selon sa personnalité, sa capacité de communication, d'unification et d'intégration. C'est elle qui, à partir de son sens et de son agir communautaires, est en train de créer un nouvel ordre social et ecclésial. L'humanisation et l'expérience théologique de Dieu à partir du féminin contribuent à l'identification et deviennent un des objectifs de la mission.

Le peuple des pauvres survit à une pauvreté brutale qui mène à l'exclusion en inventant de nouvelles manières de résister et d'affirmer sa dignité et son droit à la vie. Parfois, ce sera en maintenant des expressions traditionnelles religieuses et culturelles, en s'y accrochant pour réaffirmer son identité. Parfois aussi, en particulier dans le domaine économique ou social, ce

sera en élaborant des solutions alternatives, peut-être simples, mais qui lui permettent de survivre et d'espérer. Les pauvres révèlent une capacité d'adaptation, une créativité culturelle progressive et réaliste dont témoignent l'esthétique et l'évolution des symboles folkloriques et de l'artisanat.

la vie religieuse est elle-même mission

L'Église a reçu l'onction de l'Esprit dans la mission et pour la mission. Elle est elle-même mission reçue de Dieu, elle est en mission tout simplement dans sa quotidienneté, un vivre et un agir qui n'éprouvent pas le besoin de s'en expliquer. Elle est l'incarnation de Jésus, pauvre et missionnaire, sa visibilité et son attrait. Rendre Jésus présent au monde, au cœur d'une culture et à travers une fraternité : c'est ainsi seulement qu'on peut la considérer comme mission de Dieu dans le monde.

La vie religieuse ne peut se comprendre sans cette **expérience mystique de la mission**, en d'autres termes, sans être existentiellement communion à la mission de Jésus dans le monde. Elle est donc pressée de prendre au sérieux, avec respect et amour, les hommes et les femmes dont elle partage l'espace social et la soif de transcendance. Finalement, la mission n'est rien d'autre que la tâche commune de tous les êtres humains : réaliser le projet de Dieu dans le monde. Comment, dès lors, concrétiser socialement la primauté de Dieu, à titre de consacrés ou de consacrées qui édifient un ordre social, de citoyens corresponsables, de témoins de l'alternative de vie offerte en Jésus ? Les réponses à ces questions et à d'autres qui situent de fait la mission, modifient le style de la vie religieuse et en redéfinissent l'identité.

recréer la mission de Jésus

Le dynamisme de la mission, telle que décrite ici, nous invite nécessairement à **contempler Jésus et sa propre pratique missionnaire**. Il s'agit de recréer dans l'Esprit la mission de Jésus, de s'appropriier l'incarnation de Jésus, ses sentiments, sa manière respectueuse de dialoguer, et d'élaborer des propositions qui rencontrent les aspirations les plus profondes du peuple dans un climat de sensibilité et de tendresse qui renforcent l'amour et la prise de décision. Savoir que le cheminement de la mission à la suite de Jésus est virginal et fraternel et qu'elle s'adresse à tous les hommes et à toutes les femmes, quelle que soit leur situation. Il s'agit d'un cheminement de kénose, de service et de souffrance, avec l'autorité de la miséricorde et non d'un pouvoir, à la poursuite d'une réconciliation réelle dans tous les domaines en vue d'édifier la fraternité

universelle qui unira hommes et femmes, croyants et incroyants, dans la réalisation du Salut, grâce à l'Esprit qui renouvelle la création entière. Voyons quelques traits de cette recréation de la mission de Jésus.

Découvrir et rencontrer Dieu toujours présent dans le vécu des gens, dans les réalités sociales et dans son propre cœur ; Dieu présent dans les détours les plus sombres de l'histoire ; Dieu Père et Mère qui accompagne avec amour chaque homme et chaque femme en toute situation, aussi difficile soit-elle, et qui s'occupe même des oiseaux et de l'herbe des champs.

Un regard neuf et positif sur toute personne, découvrant en elle sa dignité humaine et d'enfant de Dieu. Regard porté jusque sur les bas-fonds de l'inhumain, partageant la condescendance de Dieu en Jésus. Regard positif et régénérateur parce qu'il sait que la grâce peut transformer le mal en bien, et qu'il connaît l'amour du Père pour les petits, les déçus et les exclus. Mission partagée dans la conviction de l'égalité de tous et de toutes, dans la gratuité du service et dans la confiance mutuelle.

Annoncer leur béatitude aux pauvres en solidarité avec eux et en partageant leur exclusion, leurs besoins et leurs souffrances. L'amour en actes rend crédible les béatitudes des pauvres et l'Évangile. Aujourd'hui, seuls ceux qui vivent la pauvreté et croient en Jésus seront écoutés. La pierre de touche de la mission est l'engagement au cœur même des besoins les plus pressants et les plus pénibles de notre société.

La mission comme porteuse du sens de la vie face à l'éclatement et à la relativisation des croyances et des valeurs, service inestimable d'humanisation dans l'expérience de Dieu, force intégrante et principe d'harmonie et d'unité.

Ces traits dynamisent la mission qui apparaît comme signe et parabole donnant un sens à la vie actuelle et aux consacrés eux-mêmes, parabole toujours plurielle qui prendra des formes différentes selon le type de présence au monde, mais qui sera toujours espérance et révélation du Royaume de Dieu.

des communautés génératrices de mission et de relation

La mission de la vie religieuse exige des communautés fraternelles rassemblées en vue de se mettre radicalement à la suite de Jésus. Il s'agit là

d'une exigence essentielle de l'Évangile. Il suffit de rappeler la mission de Jésus qui annonce le Royaume et invite hommes et femmes à le rejoindre pour établir le signe de ce Royaume : l'union fraternelle des disciples, hommes et femmes. Jésus suscite les liens qui abolissent isolement et divisions. Il est levain de relation juste et équitable. La vie religieuse annonce et témoigne de cette vie fraternelle avec Jésus, et des dons reçus et vécus au sein de la communauté : le salut, la miséricorde, la réconciliation qui rétablit la personne, la capacité effective d'entrer en relation.

La communauté en mission unit **présence et engagement social**, relations cordiales et vécu de la primauté de Dieu reconnue dans la contemplation silencieuse et l'engagement pour les pauvres. Ce sont eux qui disent ce qu'est la mission en imposant un certain réalisme, en se réclamant de la prédilection de Dieu et de son agir préférentiel. Ils sont mémoire vivante de l'Évangile. C'est en partageant l'exclusion et la marginalité que la communauté vit en vérité et de façon radicale la suite de Jésus.

les espaces de la mission-présence

La délimitation des terrains de mission est faite pour une bonne part en fonction du message de Jésus et des besoins sociaux et religieux des hommes et des femmes d'aujourd'hui.

Citons d'abord cette *soif de Dieu*, de transcendance, de sens, cette faim de la Parole qui vient de Dieu, et qui est chemin, vérité et vie. C'est ici que le message de Jésus est annoncé, ce Jésus présenté en Amérique Latine comme sauveur et libérateur, Seigneur ressuscité, pauvre et crucifié, espoir du peuple touché par les pauvretés anciennes et nouvelles. On y vit la contemplation et l'adoration du Père présent parmi son peuple. La vie religieuse entend cheminer avec le peuple en accompagnant sa recherche de Dieu, en lui apportant expérience et tradition spirituelles exprimées en symboles nouveaux afin qu'elles puissent devenir source de vie pour les jeunes et les adultes qui cherchent à étancher leur soif intérieure dans des sectes ou des groupes religieux aliénants, dans des pratiques magiques ou ésotériques. La vie religieuse leur offre une expérience authentique de Dieu dans des espaces communautaires de prière, de réflexion, de silence et de contemplation.

Les nouvelles pauvretés, à côté des anciennes, sont des espaces privilégiés de mission. Jésus y annonce efficacement la Bonne Nouvelle de la grâce et de la libération aux pécheurs et aux pauvres : malades du

sida, exclus sociaux ou religieux, femmes des faubourgs ou de la campagne. Ces pauvretés et d'autres encore invitent à l'engagement résolu au service de la vie, de la justice et des droits humains. On chemine ici avec le peuple. Ici, l'inventivité collective en quête de solutions se donne libre cours en vue de la promotion humaine.

Ouvrir des espaces de vie et d'humanité dans toutes leurs dimensions, en luttant contre toute discrimination de sexe, de race ou de culture. Promouvoir la convivialité et la citoyenneté de tous avec le droit reconnu à la santé, à l'éducation et à la prise en charge de sa propre vie. Que, de fait, chacun puisse vivre selon les exigences de la dignité humaine telle que Dieu l'a voulue et construire son propre avenir en tant que membre reconnu d'un groupe social. La vie religieuse est appelée à contempler ce projet d'humanité qui est celui de Dieu pour tous ses enfants sans distinction aucune ni exclusion, et à s'en inspirer.

La vie religieuse, féminine surtout, peut réaliser ce projet, compte tenu de sa sensibilité particulière qui la situe aux avant-postes de la vie, lui permet de déceler les besoins et de les partager quels qu'ils soient.

édifier l'Église à partir du pluriculturel, du laïcat, de la féminité

Intégrant la diversité des cultures, des races et des nations, la vie religieuse est appelée à être l'inspiratrice d'un nouveau visage d'Église au cœur des sociétés pluriculturelles d'aujourd'hui. Cela suppose évidemment des méthodes d'évangélisation qui accueillent et respectent les cultures et les religions rencontrées et qui, à partir du processus historique de libération de l'Amérique Latine, offrent à tous et à toutes la liberté dans le Christ. Dans ce cadre, il est important de pouvoir garantir aux différentes cultures leur place dans l'Église. Cela ne se fera pas sans en assouplir les structures et sans rendre aux laïcs, hommes et femmes, la place qui est la leur de droit en tant que baptisés.

Les peuples indigènes luttent pour la réalisation de leur projet historique dans le contexte néo-culturel actuel. Leur recherche d'identité, leur aspiration à voir leurs droits reconnus et respectés, les initiatives qu'ils prennent dans ce sens, ne peuvent laisser indifférente une vie religieuse qui se veut mission de Jésus aujourd'hui.

Dès ses débuts, la vie religieuse a été, dans la plupart des cas, *une initiative prise par des laïcs*, des femmes surtout, qui ont reçu de l'Esprit

le don charismatique de consécration au service des pauvres. C'est pour cette raison que l'Esprit ravive aujourd'hui, dans le monde des religieux et des religieuses, la conscience de leur être laïc et les invite à collaborer de manière efficace à l'édification d'une Église, peuple de Dieu, dans sa dimension laïcale, fraternelle, participative grâce aux ministères et charismes qui lui sont donnés pour sa propre vitalité et surtout en vue de sa mission au service du monde. C'est un appel à fraterniser avec les laïcs dans la joie de la même dignité baptismale de consécration et de mission à la suite de Jésus pour la vie du monde.

Que l'Église soit marquée par la *présence effective de la femme* dans ses diverses instances et par une dimension féminine si nécessaire pour qu'elle vive en tant que communauté relationnelle, présence de Jésus, pain partagé avec tous, vulnérable, humilié et crucifié. La femme a ici un rôle spécifique à jouer : contribuer à marquer la communauté d'une touche de sensibilité, de tendresse, de chaleur humaine, l'inviter à la persévérance et au dynamisme dans la mission avec l'intrépidité de celle qui aime, prend des risques et donne la vie. Le ministère des femmes est marqué par leur grande capacité de pardon en réponse à tant d'exclusions dont elles ont été l'objet.

le dialogue et la coopération avec d'autres traditions religieuses

C'est là un espace signalé par Jésus dans sa prière sacerdotale. Il implique un projet eschatologique d'unité, mis en œuvre dans le temps et chemin de communion en réponse au besoin ressenti par l'humanité de vivre unie dans la grande maison de Dieu. Il s'agit d'une exigence de l'amour, du signe de la venue de Jésus dans ce monde. Cette mission s'enracine dans le cœur de Dieu et dans sa volonté libératrice.

Cet espace religieux devrait être connaturel à la vie religieuse parce qu'il exige dialogue et coopération entre personnes qui vivent une même passion pour Dieu et pour l'homme, bien qu'à partir de perspectives différentes. Ce n'est pas facile, évidemment, et le parcours est semé de difficultés. C'est pour cela que la vie religieuse se sent pressée de retrouver sa signification profonde : **vivre de Dieu et être profession de foi**. Seule l'expérience gratuite de Dieu Père de tous, même de ceux qui n'ont jamais entendu parler de lui, assure à la vie religieuse le dynamisme nécessaire à cette mission : cheminer fraternellement dans le cadre du Royaume sous la mouvance de l'Esprit.

Partager une expérience radicale de Dieu offre une base au dialogue et à la coopération qui aboutissent à des projets de lutte contre la faim et la violence. On se rapproche dans un geste de réconciliation parce qu'on a un même Dieu et qu'on veut rendre habitable cette terre qui est la maison commune de Dieu. Prier ensemble pour que se réalise le salut et pouvoir même le célébrer dans une liturgie interreligieuse. En Amérique Latine, les religions et les organisations indigènes et afro-américaines se sont réveillées. Il est nécessaire de les connaître, de dialoguer avec elles dans le respect mutuel en vue de coopérer dans le domaine social ou religieux, et de communiquer l'Évangile dans un geste d'amour et de don qui rencontre les cultures.

Il y a encore beaucoup à faire et même à entreprendre. La vie religieuse peut former des frères et des sœurs pour cette mission de voisinage et de cheminement sur une route pluri-religieuse en vue d'élargir l'horizon de l'expérience de Dieu.

Santiago Ramirez

*c/o Spiritus
Apartado 17-03-252
Quito – Ecuador*

COMMUNAUTÉS INTER-CULTURELLES

ET MONDIALISATION DE LA MISSION

par Bernard Ugeux

La Fraternité Lavigerie est une communauté internationale de formation des Missionnaires d'Afrique. Située à Toulouse, elle réunit une vingtaine d'étudiants provenant d'une dizaine de pays différents et de trois continents, qui se préparent à la mission particulièrement en Afrique francophone. La diversité d'origine des étudiants et des formateurs favorise une expérience d'interculturalité au quotidien.

Certains instituts missionnaires ont été marqués, dès leur fondation au siècle dernier, par une option pour l'internationalité qui s'exprimait surtout par un recrutement des vocations dans divers pays d'Europe. Pour les Missionnaires d'Afrique, l'internationalité s'est aussi exprimée à travers le choix d'assurer la formation dans un contexte international, ainsi que celui de former des équipes internationales en terre de mission. Depuis, l'ouverture à l'Amérique latine et à l'Asie l'ont élargi aux dimensions du monde et il n'est pas faux de parler de «mondialisation». Cet élargissement de nos communautés missionnaires représente une chance et un défi pour les membres de notre Société, un appel à une ouverture de cœur et d'esprit qui n'échappe pas aux jeunes qui se préparent aujourd'hui parmi nous à leur apostolat missionnaire.

une idée qui fait son chemin

En fondant la Société des Missionnaires d'Afrique, en 1868, l'archevêque d'Alger voulait un corps d'hommes de foi prêts à tout laisser

pour se mettre au service de l’Afrique et des Africains, une « *compagnie d’apôtres disposés à se renoncer et à s’oublier toujours soi-même pour suivre Notre Seigneur Jésus Christ* » (1885, in *Instructions aux Missionnaires*, p. 223).

Dès le début, Lavigerie donne à ces hommes l’habit des gens du pays – une gandoura blanche, un burnous blanc et une chéchia rouge – avec pour seul signe religieux un rosaire porté autour du cou comme un collier. Qui sont-ils ? D’où sont-ils ? Peu importe, il leur faut être africains avec les Africains. Cette société est « *appelée à recevoir dans son sein des novices appartenant à toutes les nations catholiques ; mais il faut qu’on puisse dire d’elle avec vérité ce que disait l’apôtre saint Paul de l’Église primitive qu’il n’y a plus, une fois entré dans ses rangs, ni Grec, ni Hébreu.* » (extrait du règlement du noviciat, in *idem*, p. 245).

Le « tout à tous » de saint Paul que Lavigerie donne comme règle fondamentale à sa « troupe » de missionnaires exige d’eux une entente fraternelle qui dépasse les frontières nationales. En effet, les différents gouvernements, qui commencent à s’intéresser à l’Afrique, entrent en compétition et voudraient voir leurs nationaux exclusivement faire partie des caravanes missionnaires. Or, c’est un autre esprit que Lavigerie veut faire prévaloir au sein de sa nouvelle fondation. Au départ de la neuvième caravane, en 1879, Lavigerie se réjouit : « *Vous n’avez, pour vous pénétrer de l’esprit de votre société et de l’esprit de l’Église qui vous envoie, qu’à regarder les membres dont votre troupe apostolique est composée. J’ai voulu à dessein que toutes les nations, dont les intérêts sont en présence dans notre Afrique, y fussent représentées* ». Pour renforcer cela, Mgr Lavigerie voulait que les missionnaires, une fois sur leur champ d’activité apostolique, ne parlent entre eux que la langue des gens au milieu desquels ils vivraient. Ce sera sans doute une « règle » plus difficile à vivre !

Mgr Livinhac, premier supérieur général, rappellera : « *Quoique venus de tous les pays, ex omni tribu, lingua et natione, nous conserverons un air de famille auquel on nous reconnaîtra facilement et qui fera que chacun de nous se trouvera toujours chez lui et parfaitement à l’aise dans toutes nos maisons.* » (in *Instructions de Mgr Livinhac*, p. 150).

Le recrutement se fait rapidement de façon internationale et les candidats acceptés dans la société viennent de partout. La société vit près de 70 ans dans une unité de structure très forte : unité de noviciat, unité de langue – le français –, les circonscriptions étant dirigées par un supérieur nommé par le

Conseil Général et en lien étroit avec celui-ci. Cela favorisait le « mélange » des nations tant dans la formation que sur le terrain. Devant l'ampleur du recrutement qui exigeait plusieurs scolasticats, le Chapitre de 1936 décide la mise en place systématique des « provinces ». Pendant un temps, copiant ce qui se faisait dans les autres congrégations missionnaires, des territoires de mission furent attribués aux provinces mais, en 1947, la Société faisait machine arrière : il n'y aurait plus de territoires réservés à telle ou telle nation, l'internationalité devait être vécue à tous les niveaux par tous.

L'entrée des Africains dans la Société

L'admission des Africains dans la Société fut plus difficile. Des normes de la « *Propagande* » (1934) prescrivait en effet que « *les élèves qui persévèrent dans leur vocation ecclésiastique ne pourront entrer dans un Institut religieux, soit durant le cours de leurs études, soit avant trois années accomplies de sacerdoce, sans le consentement préalable de l'ordinaire et du Saint-Siège...* » Entre 1947 et 1949, un assouplissement de ces normes permit à la société d'admettre trois prêtres et un séminariste africains. Mais, à nouveau, à cause d'exagérations et d'abus dans certaines sociétés missionnaires, semble-t-il, la « *Propagande* » réitérait ses restrictions pour favoriser la formation d'un clergé séculier en Afrique. La société des Missionnaires d'Afrique « joua » à fond la carte de la formation du clergé séculier, investissant un personnel important dans les grands séminaires d'Afrique.

Le Chapitre de 1967 pensa le temps venu d'accueillir les vocations missionnaires africaines dans la Société. Il ne faisait que devancer l'appel explicite du pape Paul VI aux Africains leur demandant, en 1969 à Kampala, de devenir eux-mêmes les missionnaires de l'Afrique. Le Chapitre de 1974 demande aux « régions » en Afrique, de s'associer sans restriction aux initiatives prises par les évêques dans le domaine de l'animation missionnaire et de l'éveil des vocations missionnaires en Afrique. Dans les années 1980, l'option est encore plus nette et la Société y voit, pour elle-même, une possibilité de « *donner à son caractère international une nouvelle dimension* » et prend conscience alors qu'il ne s'agit plus uniquement de vocations africaines mais aussi de vocations venant de partout **pour** l'Afrique. L'idée fait son chemin de l'internationalité occidentale et africaine à l'intercontinentalité.

Si la première étape de la formation se fait dans le pays d'origine, la société, se voulant fidèle aux intuitions initiales du fondateur, fait pour-

suivre cette formation en milieu international : année spirituelle, deux ans de stage, trois ans de théologie. Le bilinguisme français/anglais permet d'avoir des centres en milieu francophone ou anglophone, dans lesquels les étudiants sont envoyés avec un souci d'intercontinentalité réelle.

TÉMOIGNAGES

vivre ouvert à la providence

Vivre dans une société missionnaire internationale, c'est pour moi vivre ouvert à la Providence, à l'inattendu de l'action de Dieu qui semble se plaire à appeler dans la même communauté des personnes humainement très différentes. L'internationalité est le lieu de la découverte de mes limites, de mes faiblesses, mais aussi celui où j'apprends à les accueillir et à les assumer. Alors, la communauté internationale devient le lieu où je peux être moi-même, lieu de vie et de croissance.

La communauté ne s'appuie plus sur nos propres capacités humaines ou sur nos sympathies, mais sur notre Père qui nous appelle à vivre ensemble. Il nous donnera peu à peu ce cœur nouveau et cet esprit nouveau pour que nous devenions tous témoins de l'amour. En effet, plus c'est humainement impossible, plus c'est là un signe que notre amour vient de Dieu et que Jésus est vivant. *«Tous reconnaîtront que vous êtes mes disciples à l'amour que vous aurez les uns pour les autres»* (Jean 13,35).

Pour nous missionnaires, l'internationalité me semble être un principe de base. Plus qu'un fait extérieur, c'est un esprit, une mentalité, une vie. Notre apostolat se fait d'abord par le témoignage de nos vies. C'est la présence de Dieu en nous qui dit la Bonne Nouvelle de Jésus Christ, Sauveur du monde. Ceux qui nous voient vivre ont l'intuition, à certains signes, que la vie en nous vient de plus loin que nous. Le premier témoignage, pour nous, sera celui de la communion fraternelle. Construire l'Église ensemble. Dans un monde où les hommes sont tellement divisés, l'unité de l'impossible devra être le signe de la crédibilité par excellence.

José, Espagnol

L'internationalité: témoignage de vie missionnaire

Faire partie d'une Société Missionnaire et vivre l'internationalité en communauté de formation est source d'enrichissement personnel. Dès le temps de formation, j'apprends à faire face aux exigences et aux interpellations de l'idéal missionnaire qui est de voir en tout homme un frère aimé de Dieu. Ma communauté d'étudiants missionnaires n'est pas qu'une préparation pour « *la vraie vie missionnaire* », elle est déjà un terrain de découverte et de mise en pratique des valeurs de l'internationalité. Nos histoires passées convergent pour enrichir nos projets et la façon de porter notre regard sur le monde qui nous entoure.

Mais l'internationalité, aussi parfaitement vécue qu'elle puisse l'être, n'est pas une fin en soi. Je n'entre pas dans une société missionnaire uniquement pour enrichir mon expérience personnelle. Le fondement d'une société missionnaire c'est Jésus qui nous a appris l'amour du prochain. Le prochain est non seulement l'exclu, le marginalisé, le pauvre, celui qui souffre l'injustice, le mal aimé mais aussi celui qui est bien dans sa peau, etc. Dans une société missionnaire qui vit l'internationalité, nous portons un témoignage fécond quand nous nous ouvrons sur le monde, non pour attirer l'attention sur nous-mêmes, mais pour être parmi nos frères et sœurs un signe de l'amour et de la charité fraternelle qui surpasse la diversité de nos origines.

En m'engageant pour la vie missionnaire, je dois, en quelque sorte, mourir à ma famille et renoncer à une certaine autonomie dans ma vie. Cela est par moments douloureux. Notre Société de Missionnaires d'Afrique, comme tant d'autres qui poursuivent l'idéal de l'internationalité dans leur communauté, est composée d'hommes pleins de qualités et de bonne volonté qui ont aussi leurs limites. Le cheminement vers la dynamique de l'internationalité peut être parfois difficile. Les différences peuvent aussi être source de graves malentendus et stériliser l'élan missionnaire. Mais, avec un esprit vigilant et si on se laisse constamment travailler par Jésus lui-même, on peut transformer ces contre-témoignages apparents en des instants d'approfondissement de notre désir et de notre volonté de vivre la mission telle que le Christ nous l'inspire.

Félix, Zambie

«Dieu ne fait pas de différence entre les hommes» (Ac 10,34)

La vie en communautés internationales me semble être l'avenir de l'Église missionnaire. C'est une expérience que je vis depuis onze ans. Ce n'est pas beaucoup mais assez pour marquer la vision que j'ai de l'annonce de l'Évangile. Le contact quotidien avec des hommes et des femmes d'origines très diverses pousse à s'interroger sur ce qui nous est étranger et à essayer d'y trouver ce qui est positif. L'accueil devient alors une attitude indispensable et donne à l'évangélisation de multiples possibilités. La prière personnelle se voit plus sensible aux besoins spirituels et matériels des peuples auxquels nous sommes attachés, car elle s'incarne au cœur même de nos expériences interculturelles.

Par le concours des membres d'une communauté internationale, la vie spirituelle s'ouvre à un monde plein de valeurs et de regards différents sur Dieu, l'homme et la vie, de telle façon que l'Évangile s'enrichit de nouvelles possibilités d'expression. Le Fils de Dieu vient s'incarner dans les cultures; avec l'inspiration légitime de chaque peuple, nous pouvons lui exprimer nos joies et nos soucis par les rites les plus variés.

Dans une communauté internationale, les possibilités d'engagement se diversifient selon le nombre des cultures présentes en son sein et les lieux où la congrégation est présente. Cela exige la connaissance du terrain où l'on veut s'intégrer. En tant qu'étrangers, cette connaissance ne nous est pas donnée gratuitement. Il faut se procurer les éléments intellectuels nécessaires pour mieux s'insérer dans les cultures. Ainsi, une attitude critique claire et nette nous aide à mieux discerner quels éléments sont évangéliques et lesquels ne le sont pas. Il en va de même pour les données de la tradition de l'Église: une bonne formation théologique nous permettra de transmettre l'Évangile le plus libre possible des «implants culturels». Et cela me semble aussi valable pour le bon épanouissement de la communauté.

Le travail pastoral entre aussi dans cette dynamique nouvelle. L'expérience de la vie internationale dans une communauté pousse constamment à vouloir rencontrer d'autres personnes, quelles que soient leurs convictions, leur religion. On est convaincu que toute personne est aimée de Dieu et que son Esprit travaille déjà en elle. L'ouverture et l'écoute vécues chaque jour, au sein de la communauté, nous portent à acquérir toujours davantage la conviction que, dans toute culture et toute religion, il y a des valeurs qui révèlent Dieu et

cela malgré les limites humaines de leur expression. On voit alors en soi-même comment naît doucement le sens du service sans cléricisme, la qualité de l'écoute sans dogmatisme. La pastorale devient rencontre et appel plutôt que conquête et stratégie. Les attitudes moralisantes et culpabilisantes disparaissent.

Salvador, Mexique

QUELQUES ENJEUX DE LA MONDIALISATION DE LA MISSION

À l'heure où l'Église prend de plus en plus conscience de la grâce que représente pour elle la pluralité des religions et des cultures, expérimenter la pluralité culturelle au sein même d'une société missionnaire représente un appel et un défi. Il s'agit de gérer au quotidien la tension entre l'impact d'une «civilisation mondiale» qui a façonné les mentalités et les formations au sein de communautés qui sont encore majoritairement occidentales, et *l'ouverture à une diversité* qui représente un enrichissement quotidien aussi bien qu'une mise en question de nos «certitudes».

On ne peut nier que cette civilisation occidentale a fait ses preuves en termes d'efficacité technologique aussi bien que dans une certaine promotion du sujet, mettant en valeur, par exemple, les droits de l'homme. Par ailleurs, elle représente encore un dénominateur commun entre les membres de notre Société missionnaire ainsi qu'avec le monde moderne ambiant. Cette modernité, malgré ses limites et ses échecs de plus en plus flagrants, reste encore un objet de fascination pour de nombreuses autres cultures.

En outre, les excès consécutifs à une recrudescence de l'ethnisme, stigmatisé par les évêques d'Afrique lors de leur Synode à Rome en 1994, montre que, si elle est mal comprise et assumée, la diversité culturelle peut devenir source d'exclusion et même d'oppression.

attachement au Christ et fraternité universelle

C'est pourquoi, les communautés missionnaires internationales sont appelées à être à la fois *agents de communion et de réconciliation et lieux de reconnaissance et de valorisation de la diversité culturelle*.

C'est même précisément dans la mesure où, dans son sein, elle est capable de gérer de façon respectueuse la tension dont il a été question, qu'une société missionnaire devient pertinente comme agent d'universalisation des Églises locales, et médiatrice, par ses membres, de réconciliation, quand des sociétés sont meurtries et éclatées à la suite de divisions internes. C'est aussi dans ces termes que la « mondialisation de la mission » s'exprime. C'est à ce prix que l'Église se réalise localement dans sa catholicité.

Concrètement, cela signifie que, dans le quotidien, les frères d'une même communauté sont invités à accueillir non seulement les différences psychologiques et les variétés d'options pastorales, mais aussi le pluralisme culturel des membres de la communauté. Celui-ci s'exprime dans des domaines qui concernent la vie de chacun : le rapport au temps, à l'argent, aux loisirs, à l'autorité, les relations interpersonnelles en communauté et au dehors, le lien à la famille, l'importance accordée à l'engagement pour la justice ou pour le développement. Bref, chacun est invité à s'ouvrir et à accueillir en profondeur la différence et l'altérité, sans perdre son identité personnelle ni celle de la Société missionnaire où il est engagé.

Les témoignages ci-dessus l'ont montré : seuls un attachement personnel au Christ et une volonté d'ouverture à l'inattendu de la rencontre, au sein de nos communautés, nous rendront aptes à vivre cette autre rencontre, celle de la diversité des cultures et des religions dans les milieux où nous sommes envoyés. Pour ce faire, il faut un cœur accueillant et un esprit soucieux de discerner les lieux où l'Esprit du Seigneur nous a précédés dans les cultures, les religions et les cœurs des hommes et des femmes avec qui nous vivons au quotidien.

Bernard Ugeux

*Fraternité Lavigerie
14, Rue Vélane
31000 Toulouse*

NAISSANCE ET RENAISSANCE D'UN INSTITUT

par Julienne Gindre

Enseignante à Touggourt, au Sahara, Julienne Gindre a entendu l'appel à la vie missionnaire consacrée chez les Sœurs missionnaires de Notre-Dame d'Afrique. Après sa formation, elle a été envoyée au Zaïre où elle a travaillé de 1962 à 1979, puis au Rwanda de 1979 à 1994. Il lui a surtout été demandé de collaborer à la formation des religieuses africaines. Elle retrace ici l'expérience vécue avec quelques Sœurs de sa congrégation auprès d'une communauté religieuse locale rwandaise.

1974-1995 – Temps de mission inoubliable pour une quinzaine de Sœurs Missionnaires de Notre-Dame d'Afrique, appelées à collaborer à la «renaissance» d'une Congrégation religieuse rwandaise «les Sœurs Abizeramariya» (*Celles qui espèrent en Marie*). Ce fut une expérience missionnaire communautaire, vécue avec ces Sœurs, dans le partage quotidien de leur existence, les aidant à sortir d'une douloureuse épreuve et à se remettre debout, selon la mission que l'Église attendait de nous.

La naissance d'une congrégation religieuse, c'est d'abord l'œuvre de l'Esprit du Père sans cesse attentif aux besoins de ses enfants. Et son dessein de salut sur l'humanité, en Jésus, Dieu l'achève progressivement au cours de l'histoire, par des hommes et des femmes attentifs aux signes des temps, disponibles aux appels de l'Esprit.

un incident banal

Il ne faut pas grand chose pour faire basculer le cours d'une vie et l'engager dans une voie que l'on n'aurait pas choisie soi-même. C'est

ce qui arriva à un prêtre rwandais : un accident de moto sur une piste ravinée du Rwanda, et voici l'abbé Raphaël privé de ses deux bras, plâtrés. Il découvre ce qu'est la totale dépendance et, à travers sa propre impuissance, il rejoint tous ces pauvres de corps et d'esprit qu'il connaît et qui attendent tout des autres pour subsister. Il fait alors ce vœu : « Si je retrouve mon autonomie, je m'occuperai d'eux ! »

des débuts humbles et difficiles

C'est ainsi que tout a commencé, dans une petite hutte de torchis où l'abbé rassembla quelques vieilles femmes seules, indigentes et impotentes. Deux jeunes filles acceptèrent de les servir. Au départ, l'abbé ne pensait pas que cette hutte deviendrait le berceau bien fragile de la future Congrégation des Abizeramariya. Petit à petit, le nombre des jeunes filles augmenta, celui des handicapés également, mais la persévérance dans le service désintéressé s'avéra difficile.

L'abbé n'était pas homme à baisser les bras. Pour que l'œuvre soit durable, il pensa qu'il lui fallait des jeunes filles totalement données à la suite de Jésus et liées à Lui et au service des pauvres par les trois vœux et il entreprit de les former tout en assurant son service à la paroisse. Ce qui fit cruellement défaut, ce fut le discernement des vocations et le sérieux de la formation religieuse. Problèmes et difficultés ne tardèrent pas à surgir : comment faire vivre décemment novices, sœurs en service et quatre homes de personnes handicapées ou âgées ? Comment leur apporter les soins nécessaires sans être qualifiées ? Ajoutez à cela des imprudences, des divisions internes. Une crise très grave éclata qui faillit conduire l'œuvre commencée à sa perte.

Avertis de la situation, les responsables de la Congrégation pour l'Évangélisation des Peuples, après enquête, souhaitaient une dissolution pure et simple. Mais qu'allaient devenir les pensionnaires des homes d'accueil ?

appel aux Sœurs Missionnaires de Notre-Dame d'Afrique

La Conférence Épiscopale du Rwanda sollicita l'expérience de cette congrégation, lui demandant de voir si l'œuvre pouvait être sauvée et de tout faire pour cela. Sœur Marie Ruth fut pressentie et se porta volontaire. Elle partagea la vie des Sœurs, y découvrant une extrême pauvreté matérielle, des bâtiments vétustes, des dettes mais aussi des filles courageuses, dévoués aux vieillards et handicapés, pieuses, ne se résignant pas à devoir tout abandonner et à se disperser.

N'était-ce pas là un signe de l'Esprit? Il fallait oser, faire confiance et s'engager! Sœur Joanna rejoignit bientôt Sœur Marie Ruth pour la seconder: tour à tour procuratrice, architecte, électricien, menuisier, confrontée aux mille et une difficultés matérielles de toute fondation de ce genre. Durant 17 ans, Sœur Joanna ne ménagea pas sa peine pour faire vivre la Congrégation et initier à ces travaux quelques jeunes Sœurs Abizeramariya.

Bien qu'elle ne rejoignit les pionnières qu'un peu plus tard, je n'attendrai pas plus longtemps pour évoquer ce que fut Sœur Denise, leur Supérieure générale (après Sœur Marie Ruth, terrassée par la maladie). Elle fut **l'âme de la renaissance**. Elle fut leur mère et notre sœur. C'est ensemble que nous avons alors défriché, arrosé, émondé et vu la souche reflleurir. Une même visée nous unissait, une même foi, une profonde affection fraternelle, ce qui nous permit de traverser aussi quelques périodes très pénibles.

un objectif clair

« Conduire la Congrégation des Abizeramariya jusqu'à son autonomie », telle fut la mission que nous confia l'Église locale. Cela supposait la formation première et continue des sœurs, l'administration de la Pieuse Union et son animation en y associant, bien sûr, les Sœurs Abizeramariya alors en service d'autorité. Il fallut aux pionnières – et aux sœurs envoyées ensuite – se pénétrer du charisme fondateur, saisir du dedans ce qui faisait vivre les sœurs, écouter, accueillir, être patientes, se faire humbles, cerner les frustrations, les attentes, gagner la confiance, dissiper les malentendus, partager la prière au cours d'une vie au quotidien, etc.

Le premier travail des formatrices fut la rédaction des Constitutions. Elles montraient clairement la route où les Abizeramariya étaient appelées à s'engager et discerner le projet de Dieu sur elles. Le charisme de la Congrégation y est ainsi exprimé:

« Notre Mission particulière dans l'Église est l'apostolat auprès des personnes âgées et pauvres, des infirmes et des handicapés, dans l'humble service de ceux que Dieu reconnaît et aime, comme le 'plus petit d'entre les siens' aujourd'hui, orphelins, veuves, sidéens sont aussi au cœur de leurs préoccupations ».

Le 8 septembre 1979, Rome approuvait les Constitutions: la première Union devenait Congrégation. Quelle joie immense pour les anciennes comme pour les nouvelles!

un programme de formation pour les sœurs

Il y avait d'abord la formation continue des sœurs. Cela se faisait par de fréquentes sessions en petits groupes de professes. On y approfondissait ensemble la vie consacrée dans l'Église, ses exigences incarnées dans le charisme de la congrégation, la prière, bien sûr, ainsi que la gestion des communautés et des homes d'accueil, etc., le tout ponctué de travaux pratiques. Si la langue utilisée jusqu'alors était le kinyarwanda, on y ajouta aussi le français, ceci pour sortir les Sœurs de leur isolement et leur permettre l'accès à des lectures plus nombreuses et plus solides.

La compétence professionnelle des sœurs était aussi une grande préoccupation. Aussi, chaque année, celles qui le pouvaient entreprirent des études secondaires et même spécialisées et devinrent infirmières, assistantes sociales, gestionnaires, catéchistes, etc. Pendant les vacances, l'une d'entre nous se tenait à leur disposition pour revoir les matières enseignées, fournir la documentation, etc.

formation des candidates

Quant aux candidates qui frappaient à la porte du couvent, il s'avéra bien vite qu'il fallait leur procurer une formation humaine, religieuse et sociale aux bases solides avant de penser à la vie religieuse. Le CERF (Centre d'Études Rurales et Familiales), construit spécialement à cette intention, ouvrit ses portes à une trentaine d'aspirantes en 1979. Cinq sœurs Abizemariya et 3 sœurs missionnaires en assuraient l'animation.

En trois années d'études, on proposait aux jeunes filles des cours théoriques et pratiques d'agriculture et d'élevage, une initiation à la catéchèse et à la lecture de la Bible et des éléments de psychologie pratique. La communauté était structurée en équipes de vie qui s'auto-disciplinaient et assumaient les responsabilités qui leur étaient confiées. Chaque samedi, on relisait ensemble le vécu de la semaine et on établissait des projets pour la semaine à venir. Chaque jeune fille était aussi accompagnée personnellement pour l'aider à mieux se connaître et à mettre ses motivations au clair.

Nous tenions aussi à ce que les jeunes filles demeurent proches de leur milieu d'origine en restant solidaires de leur peuple. C'est dans ce but qu'un projet de développement rural a été créé de concert avec les agriculteurs des alentours. Les aspirantes y étaient étroitement associées : rencontres avec les paysans, visites aux familles, participation à leurs travaux, etc. Toutes ces activités permettaient aux formatrices de discerner chez les jeunes leur esprit de service, d'initiative, de partage. Au terme de ces trois années, les aspirantes pouvaient en toute liberté décider de leur orientation de vie : elles entraient au postulat ou retournaient chez elles munies d'un certificat d'animatrices rurales.

Dès 1989, ma mission fut d'aider les jeunes sœurs rwandaises à assumer pleinement la responsabilité de la direction du CERF et de son animation. Ce furent des mois de collaboration intense, nourrie par la prière, une exigence de transparence et de vérité facilitée par une profonde amitié fraternelle. Dès la troisième année, la nouvelle directrice entra dans ses fonctions, assistée d'une économiste et d'une sœur responsable de l'exploitation agricole. Toutes trois étaient des sœurs Abizeramariya. Telle une jeune plante pleine de vie, cette communauté n'avait plus besoin de tuteur. « *Il faut que lui grandisse et que moi, je diminue* » disait Jean-Baptiste.

une renaissance

Petit à petit, les responsabilités furent assumées par les sœurs Abizeramariya. Pour nous sonnait le temps de l'effacement progressif. En 1992, le CERF était totalement dans leurs mains après treize années de collaboration fraternelle. En 1993, l'évêque du lieu nomma la première Supérieure Générale et son Conseil, après consultation des professes.

Survint alors le chaos du génocide dans le pays. La plupart des sœurs continuèrent leur travail auprès des pauvres et des réfugiés. Treize sœurs et une novice accompagnèrent leurs frères et sœurs rwandais jusque dans la mort.

En 1995, une sœur devint maîtresse des novices après sa formation en France, une autre accepta la lourde charge d'économiste générale et donc de toute la gestion de la congrégation.

en guise d'action de grâce

En rédigeant ces pages, je saisis une fois de plus dans l'émerveillement la grâce que nous avons eue de vivre avec nos Sœurs Abizeramariya. Nous avons donné le meilleur de nous-mêmes; mais n'avons-nous pas reçu le centuple de leur part? Ensemble nous avons écrit une page de l'histoire de l'Église au Rwanda.

Nous avons été au service de leur charisme tout en vivant le nôtre. C'est avec une grande joie que je relis quelques extraits de nos constitutions :

«Attentives à l'inculturation du message et nous souvenant que l'œuvre durable devra se faire par les Africains eux-mêmes, nous gardons le souci de préparer des formateurs».

«En toutes situations s'exprime notre solidarité avec les femmes africaines pour qu'elles puissent apporter leur richesse spécifique à la société et à l'Église L'importance que la congrégation a toujours donnée à la vie religieuse en Afrique, reste pour nous un appel à encourager les vocations et à travailler en collaboration étroite avec les congrégations locales».

Mission accomplie! Dieu soit loué! Que vivent en plénitude celles avec qui nous avons cheminé! Qu'auprès d'elles, les « préférés de Dieu » connaissent le bonheur d'être aimés.

Julienne Gindre

*12, boulevard de la Fédération
13000 Marseille*

CHAPITRE GÉNÉRAL DES FRANCISCAINES MISSIONNAIRES DE MARIE

Venir à un Chapitre Général, c'est d'abord entrer dans une grande fête de famille, ouvrir les yeux sur une assemblée qui reflète la diversité du monde, à chaque fois plus variée par la couleur des visages, les langues, les cultures présentes. En septembre 96, les 130 capitulaires qui se sont retrouvées à Grotta Ferrata pour deux mois, venaient des cinq continents, suivant les proportions suivantes: 49 européennes, 40 asiatiques, 21 américaines du Nord et du Sud, 17 africaines et 2 australiennes. Cette diversité, qui évolue et grandit d'un chapitre à l'autre, se vit dans la joie de la découverte mutuelle, mais rend la marche du Chapitre plus lente et plus difficile. Pour beaucoup, les trois langues de travail ne sont pas leur langue d'origine.

le thème du Chapitre: la mission universelle

Ce thème se réfère à une des intuitions centrales de la fondatrice. Dès le début (1877), Marie de la Passion a voulu un institut *voué à la mission universelle* alors qu'elle n'avait encore qu'une seule communauté et tout juste le droit d'exister. Que signifie aujourd'hui, pour nous FMM, cet appel à la mission universelle qui se trouve au cœur même de notre charisme de fondation? Cette question se pose dans le contexte de transformation profonde de notre époque. La situation des différentes Églises dans le monde et leur relation, les mouvements missionnaires d'un pays à l'autre, la conception théologique de la mission ont complètement changé.

La physionomie de l'institut des FMM reflète aussi ces changements: tandis que les provinces d'Europe et d'Amérique sont marquées par l'âge et la diminution du nombre, celles d'Asie et d'Afrique sont en croissance. Ces continents ont un grand nombre de jeunes en formation initiale. Un tel contraste, qui va en s'accroissant, a des conséquences sur les envois hors du pays d'origine. L'Asie et l'Afrique, toujours considérés comme pays d'accueil pour les missionnaires, ont de grands besoins en formation, des urgences missionnaires locales, des pays aux frontières fermées, et tout cela limite les possibilités d'envoi. Ceux-ci ne se font plus dans le même sens: ils vont dans toutes les directions, mais principalement du sud au sud et de l'est à l'ouest. Surtout, ils sont vécus autrement, et souvent pour une durée plus courte. Tout cela a des conséquences importantes sur les possibilités de l'institut.

une longue route

À partir du Chapitre de 1990, toutes les sœurs FMM ont participé à l'étude de cette question: *qu'est-ce que la Mission universelle pour nous, FMM, aujourd'hui?* Cette étude a voulu se fonder sur l'expérience et la réflexion de chaque sœur, ce qui a provoqué un vaste dialogue à travers tout l'institut. La moisson des expériences, recueillie et analysée par une équipe internationale, apportait, sous la forme d'une expression spontanée, l'écho d'un fort consensus autour des valeurs fondamentales qui inspirent notre vie missionnaire: offrande radicale dans celle du Christ, disponibilité avec Marie, contemplation eucharistique, minorité franciscaine. Quant aux obscurités, hésitations, problèmes, ils ont formé la base d'un questionnaire personnel envoyé à toutes.

Traitée de façon professionnelle par un bureau d'études, cette enquête allait permettre de préciser, éclairer, vérifier les divergences, incertitudes ou contradictions sur des points critiques tels que notre relation trop vague aux priorités missionnaires de l'institut, d'où un manque de visibilité du charisme, la tension entre l'engagement vis-à-vis de l'Église locale et la dimension universelle, entre la valeur reconnue de l'envoi hors du pays et la préférence souvent donnée à l'envoi dans sa propre culture, l'internationalité, sa valeur et sa réalisation concrète aujourd'hui, etc.

Par ailleurs, une information sur l'évolution de la mission dans l'Église et sur les différents continents, comme dans l'institut, était envoyée en 95-96 à toutes les communautés, sous une forme simple et accessible, dans le but de situer notre recherche dans le contexte plus large des orientations des conférences épiscopales et de la nouvelle théologie de la mission.

problématique et tâches du chapitre

Au terme de tout ce travail fait ensemble, nous sommes arrivées au Chapitre avec une conscience plus claire, à la fois de notre charisme missionnaire spécifique et des points qui, de fait, posent problème pour la mise en œuvre de ce charisme et l'avenir de l'institut. Le premier mois du Chapitre nous a permis, sur la base du travail des provinces et du partage de seize expériences différentes d'une même vocation, de reformuler entre nous tous les points forts de notre identité, notre manière FMM d'être en mission.

Nous avons tenté de situer dans une lumière nouvelle cette tradition FMM de l'envoi hors du pays. Aujourd'hui, cet envoi exprime avant tout la communion entre les Églises locales: donner et recevoir leur permet de vivre leur responsabilité commune d'annoncer la Bonne Nouvelle au monde entier. Cet envoi nous a paru significatif dans un monde de plus en plus mélangé, multiculturel et multiracial et pourtant divisé. Il rend possible la vie en communautés interculturelles, choix caractéristique des FMM depuis le début, mais qui revêt aujourd'hui un nouvel impact comme il suscite de nouvelles difficultés.

Tous ces aspects du charisme missionnaire FMM, ressaisis dans un nouvel élan, marquent la manière de nous engager concrètement dans les trois orientations voulues par le Chapitre pour les six années à venir: *vivre la justice en artisans de paix; participer à la rencontre de l'Évangile avec les cultures; collaborer à la communion en vue du Royaume.*

«À ce Chapitre, nous avons été saisies par notre diversité, voire même par nos différences. Parfois, elles étaient grandes et nous avions l'impression qu'il nous était difficile de nous comprendre et de nous rejoindre. Tout en découvrant nos limites, nous avons vécu une ouverture de plus en plus grande au corps entier qu'est l'institut et, dans ce corps, chacune pourra concourir à un seul projet: servir ce grand désir de communion que Dieu a semé au cœur du monde.» (*Sœur Christiane Mégarbané, supérieure générale.*)

Monique Duguey

SOCIÉTÉS MISSIONNAIRES NOUVELLES ET ANCIENNES

À l'initiative du bureau pour l'évangélisation de la FABC (Fédération des Conférences Épiscopales d'Asie), des représentants des sociétés missionnaires travaillant en Asie ou d'origine asiatique se sont réunis à Pattaya, en Thaïlande, pendant la semaine de Pâques 1997, pour réfléchir ensemble à leur *«engagement commun au service de l'évangélisation en Asie»*.

La FABC était représentée par quatre évêques – parmi lesquels Mgr Telesphore Toppo, archevêque de Ranchi et président du bureau pour l'évangélisation de la FABC – et par les pères Edward Malone et Sébastien Karotempel, secrétaires respectivement de la FABC et de son bureau pour l'évangélisation.

Sept sociétés missionnaires originaires d'Europe ou d'Amérique avaient envoyé des représentants. Quatre nouvelles sociétés missionnaires asiatiques étaient représentées par leurs supérieurs ou responsables: les Missions étrangères de Corée, des Philippines, de Thaïlande, et l'une des sociétés missionnaires de l'Inde, à savoir la Société de saint Thomas l'apôtre, du rite syro-malabar. Bien qu'il n'y ait pas encore de société missionnaire en Indonésie, la Conférence épiscopale, qui a l'intention d'en fonder une, avait envoyé une délégation.

Quelques exposés et de fructueux échanges, au cours desquels fut exprimée plusieurs fois et de diverses façons, la conviction selon laquelle *«aucune Église particulière n'est riche au point de pouvoir se passer des autres et aucune Église particulière n'est pauvre au point de ne pouvoir apporter sa contribution à la mission universelle»* aboutirent à l'établissement d'un nouveau «bureau» à la FABC, sous la respon-

sabilité du père James H. Kroeger, de la Société des Missionnaires de Maryknoll. Ce bureau aura comme objectif de faciliter les échanges entre les Sociétés missionnaires d'origine asiatique, de susciter la création de nouvelles sociétés dans les pays où il n'en existe pas encore, et de faire entendre leur voix, en particulier à l'occasion du prochain synode pour l'Asie. Incidemment, à l'occasion de cette rencontre, un nouveau sigle fut créé! Nous avons déjà le SAL (de l'anglais Societies of Apostolic Life). Nous avons maintenant l'ASAL (Asian Societies of Apostolic Life).

Georges Mansuy

RENCONTRES DES SOCIÉTÉS MISSIONNAIRES À MADRID

Depuis le concile de Vatican II, les responsables des Sociétés de Vie Apostolique missionnaires (SAL selon le sigle anglais) se rencontrent régulièrement. Une réunion a lieu tous les ans, une année réunissant séparément les SAL d'Europe et d'Amérique, l'année suivante réunissant ensemble les SAL des deux continents. L'an dernier, la réunion «intercontinentale» avait eu lieu à Montréal.

La réunion des SAL européennes a eu lieu cette année à Madrid les 6 et 7 mai 1997. Cette rencontre réunissait les représentants – supérieurs généraux ou leurs délégués – de dix sociétés missionnaires d'origine européenne: l'Institut espagnol des Missions étrangères (IEME) qui était l'hôte de cette rencontre; l'Institut pontifical pour les Missions étrangères de Milan (PIME); les Missionnaires d'Afrique (Pères Blancs); la Société des Missions africaines (SMA); la Société missionnaire de saint Joseph de Mill Hill (MHM); la Société missionnaire de Saint Colomban (SSC); la Société de saint Patrick pour les Missions étrangères (SPS); la Société des Missions étrangères de Bethléem (SMB); la Société missionnaire portugaise (SMP); les Missions étrangères de Paris (MEP).

Le thème de la réunion était: «*Intercultural living and formation for it*», avec trois exposés par différents intervenants, suivis par une discussion en trois groupes linguistiques (anglais, espagnol, français). Ce thème de la vie en milieu «interculturel» et de la formation à prévoir pour la favoriser intéresse plus particulièrement plusieurs instituts missionnaires devenus internationaux, et qui ont un certain nombre de candidats originaires des pays de mission où ils sont présents. Une décision est sortie de ces échanges, à savoir qu'une réunion des responsables de formation des différents instituts sera organisée pour promouvoir une collaboration des instituts dans ce domaine. La prochaine rencontre des responsables des Sociétés de Vie Apostolique missionnaires se tiendra à Dublin en avril ou mai 1998. Elle sera intercontinentale: sociétés missionnaires originaires d'Europe et d'Amérique, auxquelles seront invitées à se joindre les nouvelles sociétés missionnaires asiatiques (ASAL).

Georges Mansuy

OÙ SONT LES RELIGIEUX ?

UNE ENQUÊTE AU BRÉSIL

La Conférence des Religieux du Brésil (CRB) a lancé une vaste enquête sur la vie religieuse dans le pays. Les religieux y sont environ 50 000 (37 000 Sœurs, 7 500 Prêtres et 4 000 Frères).

En juillet 98, à l'occasion de sa 18^e Assemblée Générale, la CRB se propose de se réunir sous le thème : « Nouveau millénaire et refondation de la vie religieuse ». Les sous-titres en seraient : « Mystique évangélique » (comme option et orientation fondamentales), « Présence dans la solidarité », « Inculturation de la Mission ».

Pour se faire une idée précise de ce que font et pensent les religieux sur ces sujets, la CRB a confié la réalisation de cette enquête au CERIS (un bureau d'études et de recherches sociologiques, attaché à la Conférence épiscopale).

Les questions principales tournent autour des changements sociaux au Brésil. Ces derniers lancent un défi à la vie religieuse et la changent en profondeur. Les déplacements ont fait glisser la vie religieuse vers des endroits différents, socialement et géographiquement parlant (des régions rurales vers les cités et à l'intérieur des cités elles-mêmes). Ces changements influencent aussi les motivations des jeunes qui pensent à la vie religieuse et des religieux eux-mêmes dans la poursuite de leur mission. Il se pourrait que l'on comprenne de manière différente l'épanouissement personnel, la fidélité, le sens de la vie. Il y a aussi une réaction conservatrice et parmi les jeunes et parmi les religieux plus âgés. On note aussi des glissements dans la spiritualité des congrégations, peut-être dans leur option pour les pauvres.

Beaucoup de ces questions demandent une étude sérieuse. Un questionnaire étoffé et des analyses approfondies devraient être prêts pour juin 98 car la commission théologique de la CRB désire boucler son rapport et ses analyses avant l'Assemblée générale. Les questions abordées jusqu'à présent dans le projet sont prometteuses. Spiritus suivra le déroulement de cette recherche et publiera un rapport sur les orientations finales de l'Assemblée.

(Pour plus d'informations, s'adresser à : CRB, rua Alcindo Guanahara, 24 – 4^o andar, 20013 Rio de Janeiro, RJ, Brazil).

Cristian Tauchner

QUAND UNE CONGRÉGATION CHANGE DE MAJORITÉ

Alors que s'annonce le troisième Millénaire, notre Congrégation a tenu son Chapitre Général à Thanjavur, Tamil Nadu, Inde, du 18 janvier au 16 février 1997. C'est avec joie que nous faisons part à la grande famille de Spiritus de l'élection de Sœur Jane Scaria, Inde (Supérieure Générale), Sœur Alyette de Loisy, France (Assistante Générale), Sœurs Marie Clarisse, Madagascar, James Chinnamma, Inde, Marie Goretti Anthonisamy, Inde (Conseillères Générales).

Aidées par les textes récents tels que *Vita Consecrata*, *Redemptoris Missio*, *Tertio Millenio Adveniente*, nous voulons redonner un nouvel élan à l'ensemble de la Congrégation, «raviver le feu», ainsi que l'exprime notre nouvelle Supérieure Générale: «Ce sixième Chapitre Général nous envoie avec la mission de transmettre la lumière et la chaleur d'un feu ravivé à toutes les nations et tous les peuples, proches ou éloignés de nous, d'être d'authentiques signes du Christ dans le monde, 'expertes en communion' dans la grande famille qu'est l'Église.»

Nous sommes envoyées pour contribuer à la croissance d'une «humanité nouvelle» et faire face aux défis du monde d'aujourd'hui. Puissions-nous, en tant que congrégation internationale, nous efforcer de garder vivante la flamme missionnaire qui nous a été léguée par nos Fondateurs. Suivant l'exemple de Mère Marie-Gertrude et de nos aînées, nous nous laisserons saisir par un ardent zèle missionnaire pour porter à l'humanité entière, Jésus, unique Sauveur».

entrée dans l'internationalité

Notre Congrégation des SMMI (Salésiennes Missionnaires de Marie Immaculée), depuis le Chapitre général de février 1997, vit un changement que d'autres congrégations ont eu également à expérimenter: le groupe fondateur européen fait place pour le généralat au groupe indien fortement majoritaire. La Congrégation des SMMI est actuellement présente dans tous les continents, Asie, Afrique, Amérique, Océanie. Elle y a connu des «retraits» et des «retours».

En 1954, à la demande des évêques, il est proposé aux Sœurs indiennes, soit de demeurer «diocésaines», soit de s'affilier à la Congrégation des CMMI. L'option fut celle de «l'amalgamation». Au Chapitre de 1968, la première Sœur indienne est élue au Conseil Général et les responsabilités vont leur incomber de plus en plus: en 1973, nomination des premières Provinciales indiennes. Au Chapitre de 1979, deux autres Sœurs indiennes sont nommées au Conseil Général, dont une à la formation, et plusieurs nouvelles fondations en Inde et ailleurs se font avec elles.

Dès lors, la tendance, dans la Congrégation en Inde, a été d'indianiser les cadres à tous les degrés de responsabilité. L'autre résultat de cette option fut la brusque

irruption d'un déséquilibre au plan numérique des Sœurs : les Indiennes étaient déjà largement majoritaires (4 fois plus) par rapport aux Européennes et plus encore par rapport aux Sœurs CMMI des autres pays de mission.

Il fut décidé, tout d'abord, de changer l'appellation de la Congrégation car le nom de « Catéchistes » pouvait donner lieu à des équivoques puisque les catéchistes en mission étaient, à l'époque, des hommes mariés, pères de famille ; de plus, le travail des Sœurs n'était pas réservé à la catéchèse. Mais ce qui a été le plus déterminant, c'est que ce terme évoquait, affichait un prosélytisme inacceptable aux yeux des non-chrétiens.

La nouvelle appellation « Salésiennes missionnaires de Marie Immaculée », résultait aussi de la fusion des Sœurs indiennes (SMMI). Cette fusion des noms, entraînée par celles des personnes, est l'inculturation d'un projet évangélique élaboré en France et réalisé en Inde d'une manière inattendue. Ce nouveau nom indiquait mieux, par ailleurs, le lien étroit maintenu avec la Société (qui, désormais, s'appelle « Société Salésienne ») et dont elle devient autonome de par son gouvernement propre.

Pour les Sœurs indiennes, le fait d'être envoyées dans un autre état de l'Inde était déjà « missionnaire ». Dans ce grand pays à multiples langues et dialectes, à grandes variétés de mentalités et d'usages, elles se sentaient un peu étrangères, ayant à faire face à presque tous les défis de la Mission ad extra. Elles ont donc beaucoup pratiqué « l'inter-régionalité », mais entre Indiennes. Relativement peu de Sœurs avaient complètement vécu avec des Françaises, à part le temps du noviciat.

Ce choix d'affiliation à une congrégation internationale va révéler peu à peu tout son sens. Tout d'abord, le fait que le nombre de Françaises est stationnaire et que les demandes d'envoi de missionnaires commencent à solliciter aussi les Indiennes, leur fait approfondir le sens de la mission universelle. Pour la fierté de l'Église de l'Inde, c'est une grande joie de les voir partir et se donner à cette mission ; les missions SMMI du Bénin, de la Papouasie, ont été fondées et soutenues par elles. Des responsabilités ont été acceptées en France, Belgique, Algérie, au Chili, à la Réunion.

libération de la femme

Non seulement géographiquement, mais spirituellement, il leur a fallu aller toujours plus loin face aux défis posés par les cultures différentes, y déceler les appels, les possibilités de rapprochement, d'actions communes, de vivre sa foi et d'en témoigner tout en n'étant pas submergées par l'action, construire et maintenir courageusement leur propre identité de femmes, d'Indiennes, de chrétiennes (libération de la femme). Malgré des réussites ici ou là, la femme est restée foncièrement touchée par la discrimination chez elle comme au tra-

vail et dans la société; elle est dépendante des hommes de la famille: père, mari, et même de ses propres fils.

Une Sœur indienne écrit: «Nous devons chercher à être disponibles aux pauvres et aux femmes dans toutes nos communautés et en toutes circonstances, en aidant spécialement les femmes à avoir une image plus vraie d'elles-mêmes et en sachant bien prendre les étapes pour y parvenir, dans un but de justice et de progrès pour qu'elles deviennent ainsi responsables comme le disait le fondateur: Allez leur dire qu'il y a, pour elles comme pour nous, un droit à la dignité humaine, au respect de tous et à la pratique des vertus les plus hautes». Ces difficultés relationnelles le sont aussi dans les rapports avec le clergé.

une page est tournée

Le dernier Chapitre a élu une Supérieure Générale indienne et au Conseil international: 2 Indiennes, 1 Malgache, 1 Française. Nous sommes heureuses – et nous l'attendions – que ce poste difficile ait été accepté. Cela signe la rapide progression vers une maturité humaine et spirituelle de tout le groupe de Sœurs indiennes. Celles-ci ont voté, donc appréhendé clairement les conséquences pour elles-mêmes. Leur présence dans tous les autres pays de «nos missions» leur permet de rester beaucoup plus en contact fraternel et missionnaire avec les autres grands noviciats de Madagascar, du Bangladesh, du Chili, du Bénin.

Pour nous, du groupe «européen», nous sommes évidemment touchées par l'absence d'une relève espérée dans notre propre pays. Nous ne sommes pas pour autant tout à fait rassurées sur notre contribution et coopération en ce domaine. L'Évangile questionne aussi chacune dans sa compréhension et sa volonté d'unité, de réelle collaboration, de réelle fraternité. On peut discerner dans ce mouvement celui qui a conduit des Européennes en Inde et des Indiennes en Europe et ailleurs, et il y a plus qu'un simple exotisme dans la manière d'intégrer un charisme venu de l'étranger. Finalement, «les lacunes et pauvretés» ont été pour nous une chance.

Pour ma part, il me semble qu'une page missionnaire importante se tourne pour nous. Après une maturation silencieuse et cachée, l'accession des Sœurs indiennes à la tête de la Congrégation va permettre de lui insuffler, ainsi qu'à l'Église, à l'Europe, aux autres continents, leur richesse de vie spirituelle profonde, leurs valeurs communautaires et familiales, leur habitude de vivre dans un contexte pluri-religieux et de croyances dont elles-mêmes sont sorties, leur habitude de vivre dans un système de castes, dans la lutte pied à pied pour supprimer leur poison social. Je suis persuadée que ce temps qui vient est riche d'espérance pour nous, et qu'il nous faut l'accueillir avec joie puisque nous voyons que l'Esprit du Seigneur y plane.

Gertrude-Marie Colpin

UN LIVRE À LIRE

À LA RENCONTRE DES CULTURES

COMMENT CONJUGUER UNITÉ ET PLURALITÉ ?

Éditions de l'Atelier – Collection « Questions ouvertes », 172 p. 90 F.

de Michael Amaladoss

Le sous-titre du livre du célèbre jésuite indien nous situe d'emblée au cœur de la question fondamentale – et ouverte – qu'il se pose et qu'il adresse aux Églises : *comment conjuguer unité et pluralité ?* Il estime que cette conjugaison ne peut se réaliser en vérité qu'en termes de rencontre, où chaque partenaire est respecté dans sa spécificité. C'est pourquoi il préfère parler de rencontre entre Évangile et cultures plutôt que d'inculturation. Il est vrai que celle-ci est encore trop souvent présentée – et surtout promue dans les faits – comme un mouvement à sens unique. On présente alors l'intégration de la foi par une culture comme une purification, en insistant presque exclusivement sur ce que les cultures ont à gagner de ce processus. L'auteur apporte sur cette question des précisions qui sont de plus en plus reconnues par ceux qui, en Afrique et en Asie, et progressivement en Occident, réfléchissent à ces questions d'un point de vue théologique ou pastoral.

Une Église locale émerge lorsqu'un peuple répond à la Bonne Nouvelle à partir de son propre contexte socioculturel et religieux. Elle ne devient Église particulière que si elle peut vivre sa foi à partir de son identité profonde. En Inde, l'identité chrétienne ne peut se construire qu'en relation avec l'indianité et avec l'hindouisme. Le processus de rencontre avec les cultures ne se réduit ni à une annonce ni à un effort d'évangélisation des cultures. Il consiste dans un dialogue continu avec la réalité d'un pays ou d'un continent, *avec ses pauvres, ses grandes cultures et ses grandes religions*. Le terme « inculturation » ne dit rien du processus lui-même ni des implications de la démarche. Pourtant, il ne s'agit pas d'une nouvelle stratégie missionnaire puisque, depuis les origines de l'Église et sur tous les continents, il a existé une rencontre entre l'Évangile et les cultures. Elle s'est le plus souvent réalisée spontanément et partiellement. Comme les cultures connaissent des mutations de plus en plus rapides, ce processus – qui ne sera jamais terminé – est confronté aujourd'hui aux défis de la mondialisation. Les Églises d'Occident doivent aussi se poser la question de ce dialogue avec leurs cultures si elles ne veulent pas promouvoir une nouvelle évangélisation qui ne soit qu'une reconquête d'influence et de pouvoir.

Lors du premier contact entre l'Évangile et une culture, il faut être attentif à la complexité du processus et à l'exigence de réciprocité qu'il implique. L'Évangile est toujours présenté de façon inculturée par celui qui l'annonce. Il est lui-même marqué par différentes appartenances culturelles qui font partie de son identité et influencent le contenu de son message (la culture biblique, celle de l'Église primitive, la culture missionnaire). Le missionnaire est appelé à un réel effort d'acculturation. La rencontre est

donc bien inter-culturelle. Ensuite, il s'agit aussi d'une rencontre inter-religieuse car toute culture connaît un rapport au religieux ou à la religion. L'évangélisation comme l'inculturation sont des formes de rencontres inter-culturelles et inter-religieuses. En outre, une culture est elle-même une réalité très complexe car toute société humaine véhicule des diversités culturelles liées à certains sous-groupes, classes, ethnies, etc. Une culture est toujours vécue par un peuple dont les membres vivent eux-mêmes de multiples appartenances culturelles, et ce d'autant plus qu'une société a été touchée par la modernité. Enfin, l'agent principal de l'inculturation ou de la rencontre entre Évangile et cultures est la communauté chrétienne, avec ses pasteurs et ses théologiens, sous l'action de l'Esprit-Saint dont ces derniers n'ont pas le monopole.

Historiquement, il a fallu un long chemin à l'Église catholique avant qu'elle ne parle positivement des autres religions et reconnaisse l'importance de la diversité culturelle au Concile Vatican II. Or, il existe encore un décalage important entre les déclarations du Concile et des Synodes qui ont suivi et les règles qui sont censées régir les conditions de la rencontre, particulièrement dans le domaine de la liturgie, que ce soit en Asie ou en Afrique¹. Le concept de culture utilisé dans l'Église reste largement élitiste. Il est lié à une définition humaniste qui se limite souvent aux productions artistiques ou techniques d'un peuple, sinon d'une classe sociale. L'approche anthropologique montre que la culture est la racine de l'identité d'un peuple. Dès qu'il y a humanité, il y a culture. Le défi est de promouvoir une réelle rencontre entre Évangile et cultures dans des situations multi-culturelles. Dans cette rencontre, tous les membres d'une culture sont appelés à être actifs et créatifs et à ne pas céder à la facilité de l'imitation de modèles importés, sauf à être continuellement tiraillés entre l'appartenance religieuse et l'identité culturelle. L'auteur n'hésite pas à parler d'«hindouiser» le christianisme..., ce qui rejoint la revendication de nombreux chrétiens d'Afrique sub-saharienne. Ici se pose la question fondamentale de la double appartenance qui n'a pu être approfondie dans un ouvrage aussi bref.

Un autre aspect de la rencontre est celui de la libération. La culture n'est pas seulement un système symbolique, mais aussi un ensemble de structures économiques, sociales et politiques. Celles-ci aussi sont interrogées par la puissance prophétique de l'Évangile.

Dans la rencontre entre Évangile et cultures, comme l'agent principal est la communauté, le dialogue doit être entamé sous la responsabilité de l'Église locale, et non mesuré à l'aune d'une culture normative qui se prétend universelle. C'est pour cette raison que l'auteur insiste sur la référence au concept de rencontre plutôt qu'à celui d'incarnation de l'Évangile. Ce dialogue est censé être mené également au sein de l'Église locale si celle-ci veut être crédible dans sa rencontre avec les cultures. Le modèle pour le dialogue est la façon dont Dieu lui-même est entré en dialogue avec l'homme, lui qui est trine et toujours en relation. Il est aussi créateur, libérateur et père très aimant. C'est à partir d'une alliance dont Dieu a eu l'initiative que fut nouée une alliance entre des personnes qui ont formé alors une communauté en son nom.

^{1/} René JAOUEN, *L'Eucharistie du mil, Langages d'un peuple, expressions de la foi*, Paris, Karthala 1995, 283 p. et Bernard UGEUX, *L'inculturation*

de la liturgie. Chemins et difficultés en Afrique subsaharienne, La Maison-Dieu, 208, 1996/4, pp. 79-97.

La théologie missionnaire est encore appelée à évoluer. Une communauté devrait être libre d'interpréter la Bonne Nouvelle, dépouillée de ses multiples conditionnements historiques et culturels. Si les études bibliques ont bien avancé dans ce domaine, la Tradition continue à être présentée comme normative, faisant l'impasse sur les dimensions historiques et culturelles de son élaboration. Il est question de traduction plutôt que d'interprétation. Or, pour porter du fruit, le dialogue de l'Évangile avec les cultures doit parcourir trois étapes : il s'agit d'interpréter l'Évangile et la tradition, de discerner les signes des temps et de créer un monde nouveau. En effet, le mystère de la Rédemption n'est pas séparable de celui de la création qu'il amène à son accomplissement. Dans ce mouvement, l'Esprit-Saint précède l'Église et celle-ci ne peut être identifiée avec le Royaume. La signification de la vie de Jésus tient surtout à la nouvelle relation qu'il a établie entre Dieu et les peuples, la nouvelle alliance. Les circonstances culturelles et temporelles sont secondaires, car toute l'histoire ne peut être réduite à celle du Christ. Si l'Église est indépendante de toute culture (EN 20), elle doit se garder d'universaliser une histoire et une culture particulières, en s'identifiant trop étroitement à la personne de Jésus.

En tant que Christ ressuscité, Jésus est présent dans toutes les cultures. La signification de l'incarnation est que Dieu est avec nous en vérité et fait partie de chaque histoire. Il ne faut canoniser aucune histoire et aucune culture particulière. L'Église est toujours une réalisation culturellement et historiquement conditionnée, elle disparaîtra à la fin des temps. Elle est d'abord le symbole et la servante du Royaume, surtout par son rôle prophétique qu'elle remplit particulièrement bien dans l'engagement des Communautés de base.

Quant à la communion entre les Églises locales, elle ne procède pas d'une unité à partir d'un centre, mais elle est le fruit d'une conversation, d'une communication et d'un dialogue continu. L'unité est confiée à toutes les Églises. Pour l'auteur, la mission intégrale, confiée à l'ensemble des Églises, se réalise dans un dialogue avec les pauvres, avec les cultures et avec les religions ; ces trois dimensions ne peuvent être dissociées. Il existe une tension dialectique, dont dépend le dynamisme de la mission, entre l'Église et le Royaume, le mystère et l'histoire, l'Église locale et universelle, le pluralisme et la communion.

À partir de ces fondements anthropologiques et théologiques (développés dans les trois premiers chapitres), la réflexion s'approfondit à propos de la complexité de la culture et du lien entre transformation sociale et transformation culturelle. L'auteur souligne également la place de l'expression symbolique et rituelle, souvent source de tensions dans la pratique (de la liturgie). Son étude de la fonction centrale de la symbolique est éclairante à plus d'un titre. En outre, il montre comment la rencontre entre l'Évangile et culture implique deux niveaux d'activité herméneutique : l'interprétation de l'Évangile et celle des signes des temps dans un processus de réflexion théologique qui respecte le contexte de son élaboration. Notons cependant que, comme l'a souligné D. Bosch, le concept de lecture des signes des temps est à manier avec beaucoup de discernement et peut parfois justifier le

pire...². Deux autres aspects de la rencontre entre Évangile et culture méritent d'être approfondis aujourd'hui. Il s'agit de la permanence et de la valeur des religions populaires qui sont largement présentes en Inde. Ensuite, il y a l'impact de la modernité sur les cultures. L'auteur ne nie pas les apports positifs de celle-ci mais considère qu'elle s'est souvent montrée destructrice pour les cultures, sans doute à cause de son lien avec un projet d'hégémonie économique et politique.

Le dernier chapitre est particulièrement consacré à l'unité à construire dans l'avenir, en conjuguant la pluralité. Les paradigmes qui sont proposés sont ceux de communion et d'harmonie. C'est dans le dialogue que ces paradigmes peuvent être actualisés. La conscience de la complexité des phénomènes culturels doit prémunir contre un enthousiasme facile. Quant au processus de rencontre entre Évangile et cultures, il ne doit ni être planifié à l'avance ni contrôlé d'en haut. L'harmonie n'est pas une structure ou une institution à créer, mais une vision à promouvoir. Trois critères sont proposés à ce propos. Les expressions du pluralisme ne doivent jamais pouvoir se contredire fondamentalement. Dans le projet du Règne de Dieu, l'interprétation collective du Nouveau Testament doit se référer aux différents contextes particuliers. Un dernier critère est celui de la *praxis*. Si les Églises sont engagées au service du Règne de Dieu, cela se verra dans leur option pour les pauvres et dans leur façon de vivre les béatitudes.

Ce plaidoyer pour une définition de l'inculturation en terme de rencontre concerne toutes les Églises locales, les Églises d'Occident en particulier, et ce à un double titre. Tout d'abord, parce qu'elles vivent encore trop souvent avec l'idée illusoire d'une civilisation chrétienne qui a fait long feu. Ensuite, parce qu'elles véhiculent jusqu'à aujourd'hui une définition de l'universalité du christianisme profondément marquée de monoculturalisme et d'ignorance des apports des autres traditions et des autres cultures. Par ailleurs, il est important qu'au moment où se déploie un effort de dialogue inter-religieux et qu'apparaît un timide intérêt pour le pluralisme culturel, l'auteur rappelle que cette évolution ne sera «intégrale» que si elle s'accompagne d'un dialogue avec les pauvres... Enfin, s'il est vrai que l'Orient a beaucoup à nous apprendre à propos de l'harmonie, qui est sans doute un fruit de l'intuition de la non-dualité, il serait illusoire de penser qu'il est possible d'ignorer le potentiel de violence lié à toute culture³. L'harmonie ne peut se construire et se maintenir sans la confrontation, sauf à sombrer dans la fusion qui est la tentation permanente des grandes traditions religieuses de l'Extrême-Orient. Qu'une certaine naïveté évangélique, qui est certes nécessaire, n'occulte pas cette dimension du vivre ensemble, dont un certain discours sur la «civilisation de l'amour» semble parfois être tenté de faire l'économie. D'autres ont parlé du lien inséparable entre «lutte et contemplation»⁴. Cette tension féconde est sans doute incontournable dans le cadre de la rencontre entre Évangile et cultures... toujours dans la perspective du Règne de Dieu.

Bernard Ugeux

2/ David J. BOSCH, *Dynamique de la mission chrétienne, Histoire et avenir des modèles missionnaires*, Lomé, Paris, Genève, Haho, Karthala, Labor et Fides, 1995, pp. 575-579.

3/ Cf. Claude GEFFRÉ, *Mission et inculturation*, dans *Spiritus*, 109 (1987), pp. 406-427.

4/ Frère ROGER, de Taizé.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

L'audace et la foi d'un apôtre, Augustin Planque (1826-1907)

par Claude-Marie Échallier

Présenté comme une « relecture des vingt volumes de lettres » du Père Planque, ce livre retrace, de façon très agréable et attachante, l'histoire de ce Père et des deux Sociétés dont il a partagé et dirigé la marche.

Une première partie suit la formation d'Augustin Planque du hameau où il est né à une quinzaine de kilomètres de Lille, au petit, puis au grand séminaire de Cambrai où il est ordonné prêtre à 24 ans, en 1850. Fervent lecteur des Annales de la Propagation de la Foi, il est depuis longtemps attiré par les missions lointaines. Dans un article du journal « L'Univers » du 23-3-1856, il apprend que Mgr de Marion-Brésillac, de retour des Indes, sollicite le concours de quelques prêtres pour fonder une Société en faveur des Noirs les plus abandonnés de l'Afrique. Le 6 novembre, il rejoint l'évêque à Lyon.

Deux hommes se rencontrent intimement dans le même projet. L'évêque multiplie voyages et relations pour financer sa future mission et obtenir de Rome un terrain d'activité. A Augustin, directeur de séminaire, revient la charge de donner aux jeunes l'esprit du nouvel Institut. Mais la catastrophe arrive. Des prêtres envoyés au Sierra Leone et de l'évêque qui les rejoint comme vicaire apostolique, en moins de quatre semaines, la fièvre jaune a fait cinq morts.

« Vous seriez là... », lui avait écrit l'évêque, le 1^{er} janvier de cette terrible année 1859. Les parties centrales du livre analysent comment, co-fondateur et successeur, le Père seul désormais, prend la tête de la Société (2 prêtres, 2 étudiants en théologie, tandis que de plus jeunes se préparent) ; comment son action s'oriente autour de trois pôles : Lyon où le retiendra le séminaire, l'Afrique où il ira si peu, la Congrégation romaine de la Propagande à laquelle il se réfère fermement. Fondations ou tentatives de fondation se succèdent, minutieusement préparées et suivies par le Supérieur. En 1876, le Père Planque réalise un projet qui lui est cher : doter son œuvre d'une branche

féminine qui puisse joindre partout son action à celle des Pères. Essentiellement missionnaires, du Dahomey aux rives du Nil, les Sœurs de Notre-Dame des Apôtres visiteront, enseigneront le catéchisme, la lecture, la peinture, la musique... et surtout rencontreront les femmes pour qui elles sont venues.

Le livre se clôt sur une cinquième partie, « Esquisse d'un portrait » : Une volonté sans faiblesse – Le zèle pour la mission. De cet ouvrage où tant de documents sont relus à travers une grande expérience des missions, je me permets de souligner quelques points qui m'ont particulièrement frappée.

La comparaison avec Mgr de Brésillac ne joue guère en faveur de celui qui s'est trouvé obligé de lui succéder. L'évêque parti si vite est auréolé de son expérience missionnaire, de sa réputation de cordialité et de bienveillance. Augustin, lui, est timide, d'abord austère, naturellement porté à la sévérité. Il ne sera jamais évêque et ne recevra jamais de Rome une reconnaissance parfaitement explicite de sa charge. Il devra faire face à des crises, des rébellions contre son autorité, des critiques qui, de plusieurs de ses missions d'Afrique, arrivent à la Propagande.

D'Afrique précisément : parce qu'on lui reproche de diriger les missionnaires de loin, même s'il le fait avec une précision, des connaissances géographiques surprenantes, y compris dans les rapports et les cartes qu'il envoie à la Propagande. Le Père Planque a été appelé à vivre cette situation « presque inconcevable, reconnaît sa biographe, à l'écart de ce qui aurait dû être son champ d'action et sans jamais connaître les lieux pour lesquels il sera sur la brèche plus de cinquante ans », si ferme est sa conviction de directeur des deux séminaires de ses Instituts : « en travaillant à former des missionnaires, on est comme à la racine des missions ».

Très tôt, les difficultés ont commencé avec les jeunes Pères arrivés au Dahomey. Elles se prolongent lors de la rédaction et la mise en œuvre des Constitutions. Elles se compliquent de différences de langues, nationalités... entre membres de la Société, « l'invasion étrangère » déplorée par certains, alors que le Supérieur envisage sa Société comme une famille et tandis que maladies et morts se succèdent, usant les forces et les caractères de ceux qui restent.

Sur le terrain de la mission, les difficultés, là encore, n'ont pas manqué, les objectifs se sont affirmés, caractéristiques les uns comme les autres du grand siècle des missions qu'a

été le XIX^e siècle. Rivalités entre Instituts : chacun tient aux lieux où il a établi ses missions, comme à un domaine réservé. On s'affronte donc au sujet de tel fleuve, telle limite de territoire.

S'ajoutent aussi sur le terrain les conflits avec les marchands d'esclaves qui s'estiment lésés par qui lutte contre leur trafic, les rivalités avec les protestants qui passent pour être des agents de l'expansion britannique, la mésentente avec des gouverneurs qui « voient dans l'établissement des musulmans un moyen d'amener les peuples à la civilisation ».

C'est qu'en travaillant pour la cause de la religion, les missionnaires entendent bien travailler aussi pour la France. Certes, le vrai missionnaire n'a rien d'un colon ou d'un croisé. Mais il compte et obtient souvent une aide importante du gouvernement français. Rien d'ailleurs ne peut empêcher que, pour les Noirs, missionnaires aussi bien que colons soient des Blancs devant lesquels il leur faut se soumettre.

Christianiser et civiliser semblent aller de pair pour les Sœurs qui « pourront développer l'école sans négliger le dispensaire », comme pour les Pères, car « quiconque veut être missionnaire doit se faire maître d'école », non pour faire des demi-savants, mais pour donner le goût du travail, surtout du travail agricole et ainsi « attacher au sol ». Si les écoles marchent bien, « les parents en rendront justice aux maîtres et aux maîtresses », ils subiront l'influence des enfants qui rapportent dans leur famille les idées qu'ils reçoivent.

N'oubliez pas que vous êtes venus pour les Noirs et non pour les Blancs répète de même le Père. Essayez de comprendre les usages et les coutumes anciennes du pays. « Continuez de faire porter aux enfants les costumes de leur famille car, en les habillant comme des Blancs, vous les déclassiez ».

Des écoles on peut espérer qu'émergent des instituteurs et des catéchistes... Le Père n'ira pas jusqu'au clergé indigène : il ne lui semble pas que le moment soit venu. Pour ses missions, c'est seulement en 1920 que sera ordonné un prêtre noir, au Nigeria ; et les Sœurs africaines attendront 1930 pour accueillir des novices africaines.

Au XIX^e siècle et largement au-delà, la mission reste « de surplomb ». « Forts de leurs modèles européens, les évangélistes se sont plus d'une fois, constate l'auteur, comportés en maîtres, sûrs d'avoir à 'donner' mais beaucoup moins préparés à recevoir et à partager ».

Sur le point du clergé indigène, force est bien de reconnaître qu'Augustin Planque n'a pas suivi les vues de Mgr de Brésillac. Fallait-il que les obstacles paraissent infranchissables aux yeux de son successeur (comme aux yeux de ses missionnaires) ! alors que la fidélité au fondateur avait guidé toute son action, le ramenant toujours au combat, au travers des pires difficultés.

C'est sans doute un des grands mérites de ce livre de l'avoir mis en pleine lumière.

Élisabeth Germain

Karthala 1995, 368 p.

Paroles et silences du Synode africain. 1989-1995

par René Luneau

L'auteur qui, depuis de nombreuses années, s'intéresse particulièrement aux problèmes ecclésiaux d'Afrique, fournit ici une remarquable synthèse de ce qu'a été le Synode africain en tant que long processus de réflexion. Dès 1977, en effet, le souhait d'un « concile africain » était exprimé ; l'annonce d'un « synode » fut faite en janvier 1989 et, six ans plus tard, le pape promulgua à Yaoundé l'exhortation apostolique post-synodale *Ecclesia in Africa*.

L'ouvrage a l'avantage de situer les grandes questions pastorales abordées au Synode (inculturation, dialogue, justice et paix, etc.) dans un contexte plus large et dans leur maturation historique. Fait très positif, l'exhortation apostolique de Jean-Paul II s'appuie beaucoup et explicitement sur l'apport des évêques africains. Il n'est pas tellement fréquent qu'un texte pontifical puise aussi largement dans un Magistère particulier.

L'auteur relève aussi les incertitudes et parfois les silences, volontaires ou non, de la démarche synodale. Il arrive, en effet, que des questions posées à un moment donné aient été presque oubliées ensuite (mariage coutumier, démographie, santé, sida, ministères féminins), tandis que d'autres, à peine formulées au début, voire totalement absentes, ont connu à terme une sorte de consécration heureuse comme les petites communautés ecclésiales ou l'Église-famille de Dieu.

Un point de détail sur lequel je ne suis pas entièrement d'accord avec l'auteur: il concerne l'avis émis par les conférences épiscopales dans les années 80 à propos de la tenue d'un «concile» africain (p. 10). D'après mes informations, les réponses se ventilaient plus ou moins en trois tiers: un tiers favorable, un autre défavorable, et un troisième exprimé par un «oui, mais pas encore». Comment interpréter ce dernier tiers? La mise en garde envoyée à chaque évêque par le cardinal Tomko selon la voie diplomatique (l'auteur l'évoque à la note 11) a certainement infléchi l'opinion d'un certain nombre d'évêques.

Livre indispensable pour avoir une vue globale sur le Synode africain et plus largement sur les questions soulevées par la rencontre de l'Évangile et de l'Afrique.

Maurice Cheza

Karthala, Paris 1997, 243 p.

Transitions démocratiques africaines Dynamismes et contraintes, 1990-1994

par Jean-Paul Daloz et Patrick Quantin

Ce livre est un instrument de travail... et il exige du travail. Le sujet s'impose à l'heure actuelle si l'on ne veut pas se contenter de discours et confondre les «intentions relatives» avec la réalité.

Ces études se limitent à 1994; des changements importants se sont sans doute produits depuis et il est difficile d'en suivre le cours qui se poursuit. Mais précisément, les auteurs ont suffisamment de recul pour que se dégagent en profondeur les «dynamismes et les contraintes». Se limitant à certains pays en particulier, ils soulignent la diversité des évolutions et des situations, en fonction de la spécificité des dynamismes et des contraintes. Les analyses sont profondes et ont soin de ne pas se limiter à l'étude de l'un ou l'autre facteur, mais les auteurs ont le souci de montrer leur multiplicité, leur complexité et leur interaction. Ces analyses se gardent de désigner l'un des facteurs («économie, États-Unis, différence culturelle, etc.) comme «le plus déterminant», ce qui entraînerait le risque de tomber dans la simplification propre à l'idéologie

qui explique tout «systématiquement» par l'un ou l'autre facteur.

Bref, que ceux qui en ont le goût, l'aptitude et le temps, se mettent au travail. Bonne chance et bon courage.

Armand Guillaumain

Karthala

Nelson Mandela, le dernier titan

par Alfred Bosch

L'auteur est catalan, journaliste, professeur d'histoire africaine à l'université de Barcelone, dans un groupe d'études en liaison avec le Centre d'études d'Afrique Noire de Bordeaux. Dans *une première partie*, il trace l'histoire du mouvement nationaliste africain noir, en soulignant à la fois sa continuité et la diversité de ses étapes.

Dans *une seconde partie*, l'auteur analyse l'interférence de certains facteurs sociaux avec le mouvement, en particulier les divers christianismes. Ces interférences font évoluer mentalités, tactiques, pensées des responsables et militants. Son analyse est précieuse, mais on regrette qu'il n'aborde pas suffisamment d'autres facteurs sociaux plus matériels: économie, politique, éducation, facteurs externes, etc.

Ce qui est surtout souligné dans l'évolution de l'Afrique du Sud, c'est l'interférence entre le politique et le religieux. Dans ce pays fraîchement converti au christianisme, la religion a nécessairement une dimension politique et la politique une dimension religieuse, avec des proportions variables suivant les Églises: les «Églises indépendantes» unissant christianisme moderne et pratiques traditionnelles se dressent face aux «Églises réformées hollandaises» de l'apartheid; les «Églises orthodoxes, protestantes et catholiques» se tiennent plutôt dans l'intervalle. L'acculturation est davantage poussée que partout ailleurs en Afrique Noire. L'influence chrétienne suscite la prise de conscience des injustices, mais modère les protestations. C'est la lutte pour la justice et la réconciliation plus que pour la libération.

Avec l'apartheid (Malan 1948) les Africains noirs perdent toute confiance en la piété de

leurs coreligionnaires blancs. La «lutte pour la réconciliation» devient la «révolte pour la libération». C'est avec l'État que les responsables du CNA veulent parler, plus qu'avec les hiérarchies ecclésiastiques. La tendance des chrétiens africains est alors de se replier de façon exclusive sur la lutte pour la libération, la lutte pour la réconciliation ayant échoué sur l'apartheid des Églises sud-africaines.

Les massacres de Sharpeville (1962) provoquent une réaction unanime de toutes les Églises, mais l'exclusivisme politique noir est minimisé par certaines Églises africaines sensibles au millénarisme («conscience noire», Steve Biko) et au symbole mystique de la souffrance rédemptrice (années 60).

Avec les années 80, l'effervescence religieuse coïncide avec la révolte. Le groupe «Kairos» (Nolan-Chikane) publie un document combatif. Dans le contexte de «la théologie contextuelle» les chrétiens doivent participer à la lutte. Desmond Tutu, Allan Bøesak ne signent cependant pas cet appel à la violence. Mais tout ce mouvement politico-religieux se garde de concurrencer le rôle et le rayonnement de Mandela et de prendre part trop directement au pouvoir politique. Les rapports entre le christianisme et la lutte pour la libération sont presque inversés. Le point de vue chrétien servait de critère fondamental, actuellement il y a presque indépendance du politique. La religion a évité de trop s'y insérer, gardant ainsi un pouvoir de jugement critique avec, comme symbole, Mandela et Tutu.

D'autres facteurs culturels interfèrent avec ce mouvement de libération, en particulier le sport, l'embargo sportif international ayant été senti comme particulièrement humiliant. La musique populaire, avec son écho dans tout le monde international, a manifesté à sa façon en ironisant sur l'apartheid. L'éducation a été bouleversée par la grève des étudiants face à un système visant à maintenir les masses à un niveau social inférieur de main d'œuvre. Mais cette grève a eu aussi de graves effets négatifs. Le titre, le sujet de cet ouvrage rendent sa lecture obligatoire à condition de ne lui demander que ce qu'il peut et veut nous donner. Il nous aide à nous interroger sur les rapports de la mission et des événements politiques, question que nous pose toute l'Afrique et pas seulement centrale.

Armand Guillaumin

L'Harmattan, 200 p.

Une vocation féminine retrouvée – L'Ordre des Vierges

par Janine Fourcade

Un livre écrit au féminin et on apprécie qu'il en soit ainsi. On apprécie que ce soit une femme, vierge consacrée au Diocèse de Toulouse, qui parle de l'Ordre des Vierges; et quand c'est fait avec la compétence et la rigueur qu'on peut attendre d'un professeur de lettres, mais aussi avec l'émotion et la chaleur qu'on aime trouver chez qui témoigne de ce qui l'anime, le plaisir de lire en est doublé.

Janine Fourcade ne parle pas seulement d'une vocation féminine retrouvée, mais encore d'une vocation spécifiquement féminine. Le substantif «vierge», rappelle-t-elle, ne s'emploie qu'au féminin; elle affirme qu'il n'a jamais été question «d'un ordre des hommes-vierges consacrés» dans les premiers siècles et que «ceci découle de l'anthropologie chrétienne des sexes».

Mais apprécions plutôt le lumineux chapitre sur la **Virginité de Marie** qui pose les **fondements bibliques** de l'ordre des vierges consacrées; apprécions la minutieuse recherche, au chapitre deuxième, de ses **fondements historiques** appuyés sur les écrits des Pères de l'Église et le vécu de tant de vierges célèbres, et au chapitre troisième, le clair exposé des **solides assises** de cet ordre **dans la liturgie**.

On suit avec intérêt Janine Fourcade dans sa démarche pour démontrer que la vierge consacrée a, et a toujours eu, une place de choix dans l'Église... Avec elle, on peut regretter que la nécessité – sans doute sociale – pour les vierges de vivre en communauté, ait fait disparaître cet Ordre des Vierges pendant des siècles. Avec elle, on se réjouit qu'il ait retrouvé la place qui lui est propre dans le peuple de Dieu, donnant le témoignage limpide de la femme, vierge et consacrée, vivant la plénitude de sa féminité dans le quotidien de la réalité humaine d'un siècle où tout est fait pour ternir ce qui touche à la sexualité.

Cette **renaissance** d'un Ordre aussi ancien, traitée au chapitre quatrième, est une chance pour l'éternelle jeunesse de l'Église; et, pour nous, femmes consacrées dans la vie religieuse institutionnelle, cette liberté dans le mode de vie des vierges consacrées éclaire singulièrement notre vœu d'obéissance et la vie communautaire fraternelle. Avec Janine

Fourcade et pour elle et pour toutes les vierges consacrées, nous aimons à redire quelques lignes de cette belle prière attribuée à saint Léon : « Que jamais l'esprit du mal... ne parvienne à ternir sa chasteté. Par la grâce de ton Esprit, qu'il y ait toujours en elle prudence et simplicité, douceur et sagesse, gravité et délicatesse, réserve et liberté. Qu'elle brûle de charité... Qu'elle cherche à te rendre gloire d'un cœur purifié, dans un corps sanctifié. Qu'elle te craigne avec amour et, par amour, qu'elle te serve. Et toi, Dieu toujours fidèle, sois sa fierté, sa joie et son amour... En toi, qu'elle possède tout puisque c'est toi qu'elle préfère à tout. »

Marie Murat

Éd. Pierre Téqui

« Tu aimeras le Seigneur ton Dieu... ». L'identité chrétienne

par Antoine Vergote

Antoine Vergote est connu comme spécialiste de psychologie religieuse et comme psychanalyste, par ses nombreuses publications et son enseignement à Louvain. Dans ce livre c'est le croyant, nourri de toute sa recherche antérieure, qui s'exprime et fait œuvre de théologien chrétien.

Le titre, reprenant la célèbre référence au *Shema Israël* rapportée par Marc, peut donner l'impression qu'on va trouver ici des choses maintes fois dites et redites. Mais, en fait, l'approche est neuve. L'auteur, en mettant l'accent sur la révélation de Dieu-Yahvé à Moïse comme événement fondateur, recentre l'attention sur ce commandement paradoxal d'aimer Dieu, commandement sur lequel on glisse si souvent pour commenter davantage le second « qui lui est semblable ».

C'est volontairement que l'auteur, pour permettre de repérer l'identité chrétienne, laisse au second plan le couple péché/rédemption, afin de focaliser sa présentation sur le couple révélation/salut, le salut étant compris ici comme « révélation qui communique la vie » (p. 142).

Avant d'arriver au texte *tu aimeras*, Antoine Vergote y prépare longuement son lecteur par

une étude de l'épisode du buisson ardent, ainsi que de la figure du Christ, car c'est à un peuple préparé par l'exode et la révélation du Nom que le *Shema* peut se faire entendre.

Il peut ensuite déployer ce à quoi engage cet amour de Dieu : aimer Dieu dans sa création et en Jésus Christ, et il présente l'éthique de l'Évangile comme une « éthique de l'alliance et de l'agapè ».

Nous avons là une présentation stimulante du christianisme. Ce livre est animé d'un souffle remarquable. Il peut intéresser un large public, suffisamment cultivé, mais par forcément familier de la théologie.

Un aspect particulier a retenu mon attention, étant donné le contexte de rencontres interreligieuses dans lequel nous nous trouvons. Dans sa présentation de l'identité chrétienne, Antoine Vergote est amené à maintes reprises à insister sur les ruptures, la conversion que suppose la découverte de ce Dieu qui pose l'impératif « tu aimeras ». « Pour que l'expression 'aimer Dieu' ait un sens, il faut un déplacement de point de vue, une conversion de l'esprit et des intérêts » (p. 29).

Dans la rencontre interreligieuse, il nous rend donc attentifs aux nouvelles dérives du déisme, qu'il repère dans certaines présentations actuelle des religions comme réponses aux besoins des humains, inscrivant le christianisme, et plus largement le monothéisme, parmi les « religiosités naturelles ». Il craint que l'altérité radicale présente dans la révélation monothéiste n'y perde son tranchant (p. 173). Cette vigilance se remarque tout particulièrement dans le premier chapitre intitulé « Le malaise chrétien », dans lequel il stigmatise une certaine timidité de la part de chrétiens qui craignent de se faire accuser d'intolérance : « On se sent accusé d'intolérance lorsqu'on ose croire à la vérité de la foi chrétienne. Il y a même des théologiens qui estiment le dialogue impossible si on croit être dans la vérité. » (p. 20).

Cette vigilance se maintient tout au long du livre. Il soupçonne dans certaines approches, explicitement ou implicitement référées à Jung, une « immersion de la religion chrétienne dans les ancienne stratifications païennes sur lesquelles elle a pu prendre appui », et parle à ce sujet de véritables « déconversions de la foi chrétienne » (p. 195). Il n'a visiblement aucune attirance pour un « œcuménisme religieux indifférencié » (p. 175). Il pose un diagnostic qui, pour lui, risque d'entraîner une perte d'identité chré-

tienne: « *De nos jours, des populations de chrétiens, émérités ou non, sont à nouveau fascinées par des discours holistiques, effaçant les frontières entre Dieu et le cosmos en expansion, entre Jésus Christ et les divinités mythiques comme Osiris, entre la résurrection après la mort et le resurgissement des puissances vitales, entre péché et malaise d'existence et de civilisation* » (p. 104). Voici donc un intéressant ouvrage de clarification et d'approfondissement pour ceux qui veulent retrouver l'identité chrétienne dans son originalité, au milieu de la religiosité ambiante. On verra ici comment le christianisme s'en distingue et invite à un choix radical, prenant sa source dans la découverte d'un lien personnel avec Dieu.

Jean Joncheray

Le Cerf, Paris et Médiaspaul, Montréal, mars 1997, 254 p.

Vie et ministères des prêtres en Afrique

par Eleuthère Kumbu Ki Kumbu

La place du prêtre reste importante dans les communautés africaines et suscite de nombreux débats. C'est le mérite d'Eleuthère Kumbu Ki Kumbu que d'avoir entrepris « un premier essai de synthèse un tant soit peu globale des débats autour de la vie et du ministère des prêtres en Afrique », tant dans l'Afrique francophone qu'anglophone.

L'auteur s'appuie sur la « huitième semaine théologique de Kinshasa en 1973 » qui avait pour thème « les ministères et les services dans l'Église », et sur des théologiens comme J.M. Ela ou R. Luneau, D. Nothomb, A. Hastings... Le débat porte essentiellement sur trois questions: la restructuration des ministères ecclésiaux, les conditions d'accès à ces ministères, et la figure sociale du clergé en Afrique.

L'auteur estime avec raison que « les décisions pastorales devront tenir compte d'une part du sens de l'ordination sacerdotale et, d'autre part, s'appuyer sur une vision globale du type de clergé que l'on veut pour l'Afrique aujourd'hui ». Il engage une réflexion fondamentale sur l'ordination sacerdotale, en tirant

profit des nombreuses recherches déjà entreprises par des théologiens comme E. Schillebeeckx, J. Moingt ou H. Küng. Il va plus loin et interroge minutieusement les Écritures et la Tradition.

Mais cette réflexion intéressante doit éviter le risque d'être une discussion de « sacristie ». La situation de crise profonde que vit actuellement la quasi totalité du continent n'invite-t-elle pas à réfléchir prioritairement sur la mission des prêtres dans l'Église et l'Afrique d'aujourd'hui ? Prêtre pour quoi ? Prêtre au service de quelles communautés ? Prêtre au service de quel peuple ? Prêtre au service de quel projet ? Ne sont-ce pas là des questions susceptibles de renouveler la vie et le ministère des prêtres en Afrique ?

Néanmoins, l'étude d'Eleuthère Kumbu Ki Kumbu reste une œuvre de référence pour tous ceux qui se proposent d'ouvrir « des perspectives d'avenir concernant la vie et le ministère des prêtres dans les Églises d'Afrique ».

Paulin Poucouta

Karthala, Paris, 1996

Violence et sécurité urbaines en Afrique du Sud et au Nigeria

Un essai de privatisation

par Marc-Antoine Pérouse de Montclos

Le lecteur commence par pester contre un éditeur qui ne fait pas son travail. Qui lira un pavé de plus de 700 pages sur un sujet quand même assez pointu ? L'auteur nous signale en préface qu'il a déjà élagué par rapport à sa thèse. Mais ce genre de travaux nécessite, afin de franchir les barrières du public, un travail drastique de réécriture et de resserrement. Entre l'article allusif d'un quotidien et la minutie d'un travail de thèse, il existe quand même un moyen terme.

Ce manque d'exigences de l'éditeur est d'autant plus regrettable que l'approche est passionnante. Contenue en 300 pages elle aurait fait un livre haletant ouvrant des perspectives originales sur les sociétés africaines et leur violence. On est ici loin du journal télévisé et de la fausse évidence de l'image. On prend le

temps de démonter les logiques, d'analyser finement les choses et de resituer un enchevêtrement complexe d'actions et d'acteurs.

Résumons d'abord, en quelques mots, la thèse de l'auteur. Il y a, dit-il, un continuum entre la violence qu'on considère comme politique, à première vue, et le banditisme. Il y a, de même, de larges zones de recouvrement entre les exactions d'une police corrompue et le rançonnement pratiqué par des bandes armées plus ou moins incontrôlées. En poussant un peu, on en arriverait presque à dire que la violence est partout et l'État de droit nulle part. Alors, bien sûr, ce genre de situations génère des mythes. Tel bandit nigérian se voit hissé au rang de Robin des bois moderne. Censé ne s'attaquer qu'aux mauvais riches pour donner aux pauvres, il défie le pouvoir en place. Mais est-il autre chose qu'un chef de bande rançonnant indifféremment riches et pauvres et vivant d'exactions? On retrouve, en lisant ces lignes, la description de sociétés peu différenciées où le politique, le religieux et le familial s'entremêlent en un réseau serré d'interdépendances. Ceci nous replonge dans les histoires qui sont au fondement de toutes nos sociétés: ces longues phases d'indifférenciation où les bandits de grand chemin côtoient les cours royales et où les opposants n'ont souvent d'autre ressource que de plonger dans l'illégalité.

L'auteur démontre patiemment sa thèse en abordant ce problème par plusieurs voies d'entrées. En raisonnant spatialement, il observe la structuration spatiale de la violence (deuxième partie). Il consacre de longs développements à l'emploi de la violence par la police d'État (troisième partie). Il étudie également la constitution de milices privées d'autodéfense (quatrième partie). Dans chaque cas, il s'attache à montrer la généalogie de la situation présente. L'urbanisme colonial, par exemple, contient en germe la fragmentation sociale et la violence qui l'accompagne. La sorcellerie, autre exemple,

jouxe la justice privée, spontanée et immédiate.

Mais le meilleur se trouve, à notre avis, dans la première partie. C'est là que l'auteur assoit vraiment sa thèse. En cinq chapitres (3 à 7), il s'emploie à faire le tour de différentes voies d'analyse classique des conflits. Ces voies d'analyse sont, d'ailleurs, tout autant des manières de se représenter les conflits que des manières de se représenter comment des groupes sociaux pourraient se constituer autour d'enjeux communs. Doit-on ainsi comprendre les conflits et les appartenances comme politiques (chapitre 3), comme raciaux (chapitre 4), comme syndicaux (chapitre 5), comme religieux (chapitre 6) ou comme sexués (chapitre 7)? Aucun candidat n'émerge vraiment. Les appartenances sont trop fragiles, trop mobiles. Les lieux structurés par ces champs de pratique sont traversés eux-mêmes par des conflits violents. En d'autres termes, de conflit en conflit on vole d'une appartenance à une autre, d'une lecture à une autre.

Le panorama d'ensemble est plutôt pessimiste, on s'en rend compte. L'Église elle-même ne sort pas grandie de cette étude. Mais, paradoxalement, cette volonté de ne rien nier de la complexité et de la fragmentation des sociétés étudiées provoque un effet de compréhension étonnant. On a l'impression de démêler enfin quelque chose de ce qui se passe dans les villes africaines au-delà de tel événement ponctuel ou de telle analyse rapide. Quant à la mission de l'Église dans ces sociétés guettées par l'autodéfense généralisée, elle paraît tout à la fois urgente et difficile: difficile parce que l'Église n'échappe pas au fractionnement social généralisé, urgente car la souffrance qui filtre à travers cette documentation est immense.

Frédéric de Coninck

L'Harmattan, Paris 1997, 2 volumes, 304 p. et 480 p

*Noël! Jésus, le Missionnaire du Père au cœur de notre humanité!
Beaucoup de joie et d'enthousiasme à tous nos amis de par le monde!
Et une fervente nouvelle année au service de la Mission!*

Françoise, Abel, Pierre, Alex

CONSEIL DE RÉDACTION

Le Conseil de Rédaction de la revue s'est réuni à Chevilly les 8-9 septembre 1997, au Séminaire des Missions. À quatre intervenants venus des quatre continents, nous avons posé les questions suivantes :

L'Église prépare la célébration du Jubilé de l'an 2000. Le Lévitique nous dit que le Jubilé, c'est un peu « remettre les compteurs à zéro » en vue d'un avenir différent. En vous situant dans le contexte de votre continent et du point de vue de la mission, comment voyez-vous la célébration du Jubilé ? Que voyez-vous aujourd'hui comme défis majeurs et donc comme orientations essentielles pour la Mission ?

Pour l'**Amérique latine**, Christian Tchauner propose ces grands défis pour la Mission :

– *l'option pour les pauvres*, un peu mise en veilleuse dans les Lineamenta du Synode, et diluée dans la proposition d'autres options, pourtant importantes : l'option pour les jeunes, etc. Il faudra lui rendre sa place dans la vie de l'Église et peut-être insister sur le *martyre* comme expression la plus forte de la foi.

– *la décolonisation de la Mission* par le biais d'une inculturation renouvelée qui ne vise pas à l'uniformité de l'Église, mais nécessite la pluralité et donc la valorisation des *théologies locales*.

Partant de la situation actuelle en **Amérique du Nord**, Dennis Gira présente l'initiative du cardinal Bernardin cherchant à définir une plate-forme commune à tous les catholiques pour traiter les grands problèmes d'aujourd'hui. Le défi missionnaire serait de se mettre d'accord sur ces bases communes, ce qui suppose l'abandon des étiquettes, l'esprit de dialogue dans une vie fraternelle enracinée dans la prière de l'Église. Le Jubilé pourrait être une occasion pour partir dans cette direction. Il est aussi important de se mettre à l'écoute des jeunes qui sont moins touchés par les questions qui ont pesé sur les actuels responsables des Églises et les ont amenés à Vatican II. Moins polarisés, les jeunes seront sans doute plus aptes à élaborer cette base commune essentielle.

Paulin Poucota s'inspire des chapitres 19 à 26 du Lévitique et les applique à l'**Afrique contemporaine**. Il pense que le Jubilé peut être la célébration d'une nouvelle aventure pour l'Afrique et l'Église d'Afrique et ouvre quelques pistes :

– *le service de la paix* : les chrétiens sont missionnaires de la paix dans un continent déchiré. Comment inventer et vivre une pastorale, une catéchèse et une spiritualité dynamiques de la paix ? La *dimension écologique* y est particulièrement importante.

– *le service de l'éducation*, principalement de la jeunesse. Que la catéchèse et la pastorale soient éducation et formation de toute la personne, éducation à la responsabilité, à la démocratie, au respect de la vie, au respect de l'autre, à la générosité, au service, à la créativité.

– *le service de la mission des femmes*, pour que leur contribution soit maximalisée, que ces grands rassemblements de femmes dans les églises soient aussi des lieux de formation, d'incitation à des prises de responsabilités effectives dans l'Église et la société.

– *le service de la réflexion et de la parole*. Il s'agit, pour l'Église, d'encourager, de susciter des espaces de réflexion et de prise de parole devant ce qui se passe en Afrique aujourd'hui.

Partant de **la situation de l'Asie**, Michael Amaladoss évoque pour ce continent les grandes questions suivantes :

– *la mondialisation* pose de graves problèmes au niveau de la justice et de la culture à tous les pays de la périphérie. Elle est accompagnée d'un esprit de sécularisation peu en accord avec le monde religieux asiatique. La *recherche d'identité* qui caractérise beaucoup de petits peuples victimes de toutes sortes de conflits. Comment l'Église les soutient-elle ?

– *le pluralisme* est aujourd'hui d'ordre économique, culturel et religieux. Comment arriver à le concevoir comme une richesse ? L'ennemi, c'est l'injustice, non pas les autres dans leurs différences. L'Asie est un *continent de jeunes*. Comment la Mission peut-elle leur présenter une véritable espérance ?

À partir des échanges qui ont suivi, les axes principaux qui se dégagent pour les cahiers à venir sont : la pluralité, les jeunes, le Jubilé, les grands témoins de la Mission.

TABLE DES MATIÈRES DU TOME XXXVIII 1997

PRINCIPALES CONTRIBUTIONS	N°	PP
ACOSTA A.: Dialectique de la globalisation	146	13
AMALADOSS M.: Vie consacrée et mission, réflexions théologiques	149	369
BERTEN I.: La mondialisation et les Églises	146	71
CALVEZ J.-Y.: Les tâches de l'Église	146	79
CLERC D.: Une mondialisation au service de l'homme	146	3
CODINA V.: En Amérique latine	147	165
COSMAO V.: <i>Populorum Progression</i> , 30 ans après	148	227
<i>divers</i> : Témoignages de chemins de conversion	147	126
DOR : Évolution de la vie consacrée missionnaire	149	339
DUCOL B.: Le baptême de Clovis	147	208
DUJARIER M.: De la religion traditionnelle au christianisme	147	173
DURAND F.: Incorporation des néophytes dans les paroisses	147	194
ESSIMI NGUINA M.-P.: Solidarité familiale et vie consacrée	149	390
FASQUELLE D.: Des laïcs s'engageant dans la mission	149	365
GAUDEUL J.-M.: De l'islam au Christ, quelques itinéraires	147	177
GINDRE J.: Naissance et renaissance d'un institut au Rwanda	149	421
GOULET D.: Débats au sujet du développement (U.S.A.)	148	288
HEIDEMAN E.P.: Prosélytisme, mission et bible	147	202
HINKELAMMERT F.: Point de vue de l'Amérique latine	148	298
<i>interview</i> : En Colombie, au service de la vie	149	356
KELLY J. & CADINA M.: Solidarité et efficacité (Équateur)	148	261
KERMOAL E.: Les limites du «miracle coréen»	146	31
KIM E. Card.: L'option d'une Église (Corée)	148	241
MARC G.: Une parole plus utile que jamais	148	278
MASSON M.: Taiwan: modernisation et identité	146	19
MAITAM J.: Mission, conversion et dialogue interreligieux	147	182
MBUKA C.: Du Nord-Sud au Sud-Nord	149	351
MÉDEVIELLE G.: Parlez-nous de conversion	147	151
MELLIER D.: Une réponse des instituts missionnaires	146	47
MENAMPARAMPIL Th.: Conversion communautaire (Assam)	148	326
MURAT M.: Métisse, fille d'Anne-Marie Javouhey	149	360
NDIAYE B.: La conversion de Paul	147	115
NOËL D.: Regard d'un exégète sur <i>Populorum Progression</i>	148	306
OH SOON HEE V.: En Corée, à l'époque de la mondialisation	149	347
PERROT E.: Pour aller plus loin (bibliographie)	146	85
PONCELET A.: Quand les écus se baladent	146	40
POUCOUTA P.: Jésus et l'argent	146	53
RAMIREZ Santiago: Vie consacrée et mission en Amérique latine	149	404
RANGA J.-P.: Dans la dynamique de la vie ecclésiale (Madagascar)	147	165
RAZANADRAKOTO Fr.: Inculturation de la vie consacrée à Madagascar	149	396
RETHINAM M. V.: Les pauvres, avenir du monde (Inde)	148	252
SAENGVONG S.: Une expérience d'entraide villageoise	146	36
SALVATORE (di) G.: Quand les paysans s'organisent (Cameroun)	148	269
SCHOUVER P.: Les instituts missionnaires, leur rôle aujourd'hui	149	379
SUESS P.: La mission à l'heure de la globalisation	146	62
UGEUX B.: Communautés inter-culturelles et mondialisation	149	413